This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

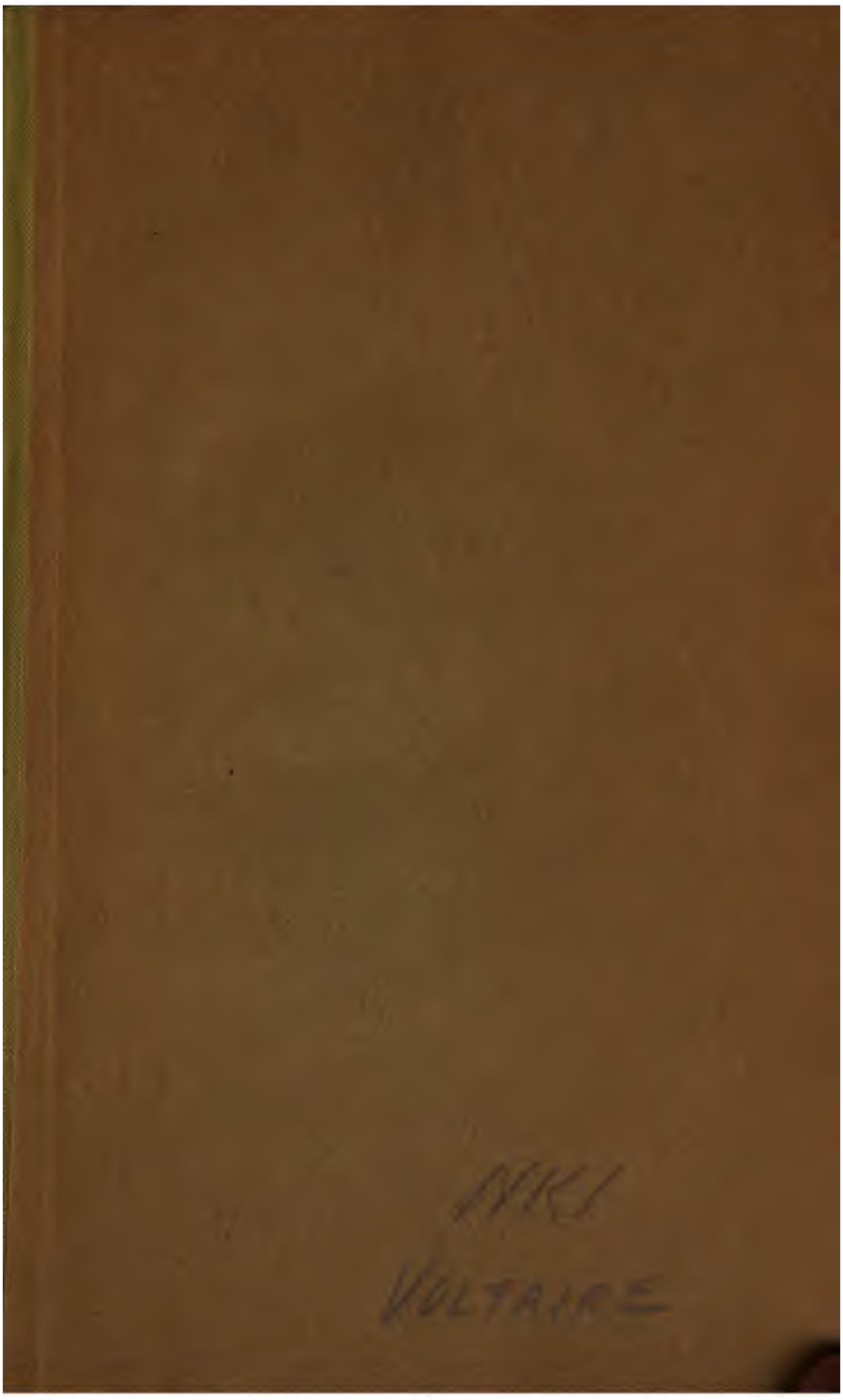
À propos du service Google Recherche de Livres

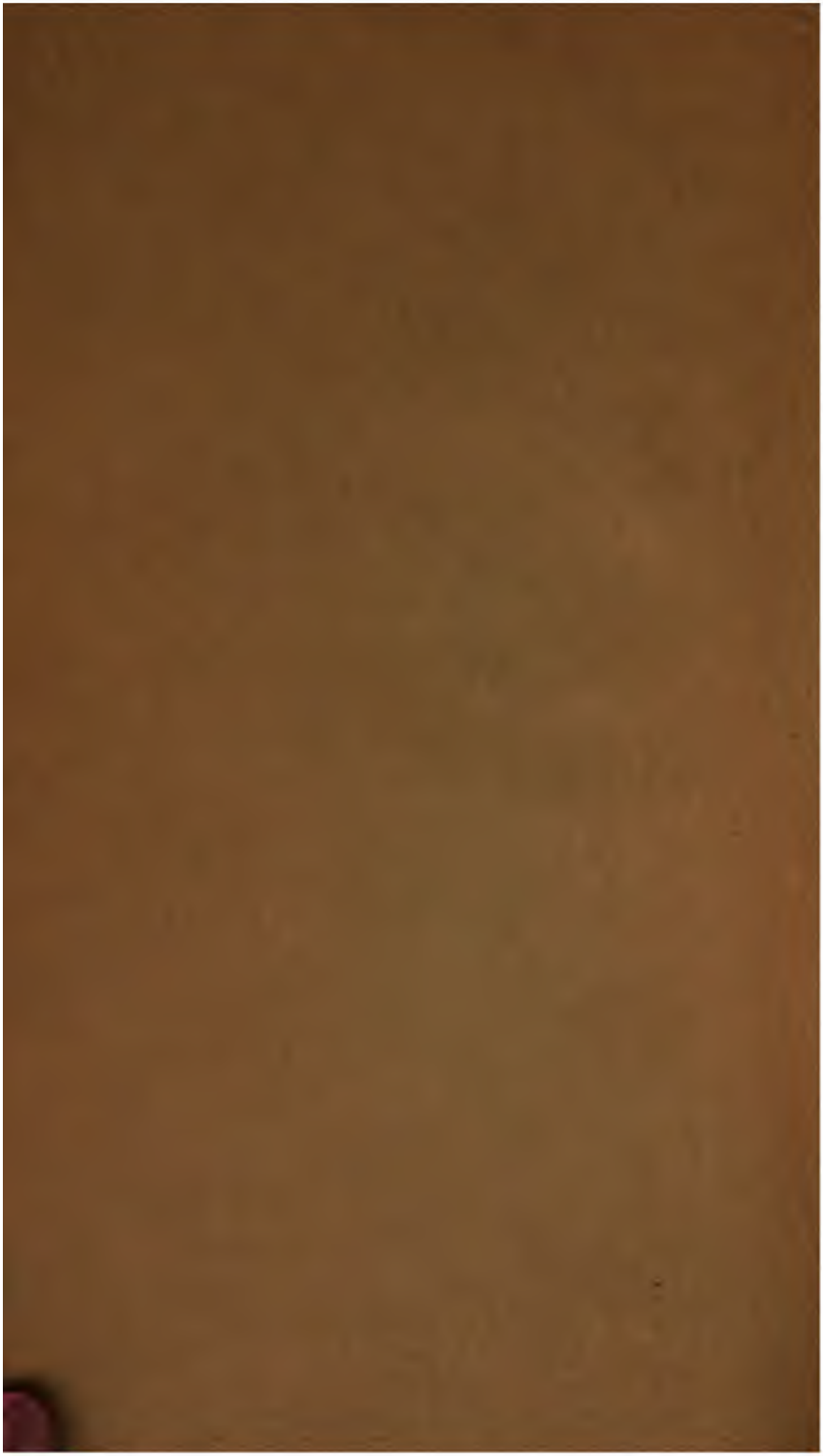
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580306 8

John E. Johnson

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library


VOLTAIRE



(Voltaire

NK

ÉPÎTRES,

STANCES ET ODES

DE

VOLTAIRE.

SE TROUVE A PARIS,

Chez H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype, rue des Petits-Augustins, n° 15;

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

ÉPÎTRES,

STANCES ET ODES

DE

VOLTAIRE.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,

RUE DU POT-DE-FER, n° 14.

1808.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
165863
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1900.

ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIÈRE.

A MONSEIGNEUR,

FILS UNIQUE DE LOUIS XIV. (1)

1706 ou 1707.

Noble sang du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des François, (2)
Pourrez-vous souffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
La nature en vous faisant naître,
Vous étrenna de ses plus doux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits
Que le fils de Louis était digne de l'être.
Tous les Dieux à l'envi vous firent leurs présents :
Mars vous donna la force et le courage;

(1) Ces vers furent présentés à ce prince par un soldat des invalides : l'auteur avait environ douze ans lorsqu'il les fit. Voyez le *Commentaire historique* sur sa vie. Cette pièce y est citée, mais avec quelques différences.

(2) On rimait alors pour les yeux : M. de Voltaire suivait en cela l'exemple des poëtes du siècle de Louis XIV; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la rime était faite pour l'oreille : il entreprit le premier d'accorder l'orthographe avec la prononciation, et fit voir le ridicule d'écrire le peuple *français* comme *saint François*. Plusieurs écrivains ont senti la justesse de ses observations, et ont adopté son système.

Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge,
L'immortel Apollon vous donna la beauté;
Mais un Dieu plus puissant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

ÉPITRE II.

A MADAME

LA COMTESSE DE FONTAINE,

Sur son roman de la Comtesse de Savoie.

1713.

La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,
Le modèle, avant vous, de nos galants écrits,
Des champs élysiens, sur les ailes des Ris,
Vinrent depuis peu dans Paris :
D'où ne viendrait-on pas, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus et pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la Comtesse de Savoie.
Ils avaient bien raison : quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénélon seul avait joint;
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croirait que l'Amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son empire;

De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuse faiblesse
D'une maîtresse
Qui lui fait, en fuyant, un si charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot, sur sa lyre incrédule,
Du dieu qu'il méconnut prôna la sainteté :
Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule;
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.
Adieu; malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues! (1)

ÉPITRE III.

A M. L'ABBÉ SERVIEN,

Prisonnier au château de Vincennes.

1714.

Aimable Abbé, dans Paris autrefois
La Volupté de toi reçut des lois;
Les Ris badins, les Grâces enjouées,
A te servir dès long-temps dévouées,
Et dès long-temps fuyant les yeux du roi,
Marchaient souvent entre Philippe et toi;

(1) Madame la comtesse de Fontaine était fille du marquis de Givri, commandant de Metz, qui avait favorisé l'établissement des juifs dans cette ville : ceux-ci, par reconnaissance, lui avaient fait une pension considérable qui était passée à ses enfants. Le roman de *la comtesse de Savoie*, alors manuscrit, a été imprimé en 1722.

Te prodiguaient leurs faveurs libérales,
Et de leurs mains marquaient dans leurs annales,
En lettres d'or, mots et contes joyeux,
De ton esprit enfants capricieux.

O doux plaisirs, amis de l'innocence,
Plaisirs goûtés au sein de l'indolence,
Et cependant des dévots inconnus!
O jours heureux! qu'êtes-vous devenus?
Hélas! j'ai vu les Grâces éplorées,
Le sein meurtri, pâles, désespérées,
J'ai vu les Ris tristes et consternés,
Jeter les fleurs dont ils étaient ornés:
Les yeux en pleurs, et soupirant leurs peines,
Ils suivaient tous le chemin de Vincennes,
Et regardant ce château malheureux,
Aux beaux esprits, hélas! si dangereux,
Redemandaient aux destins en colère
Le tendre abbé qui leur servait de père.

N'imite point leur sombre désespoir:
Et, puisqu'enfin tu ne peux plus revoir
Le prince aimable à qui tu plais, qui t'aime,
Ose aujourd'hui te suffire à toi-même.
On ne vit pas au donjon comme ici:
Le destin change, il faut changer aussi.
Au sel attique, au riant badinage,
Il faut mêler la force et le courage;
A son état mesurant ses désirs,
Selon les temps se faire des plaisirs,
Et suivre enfin, conduit par la nature,
Tantôt Socrate, et tantôt Épicure.

Tel dans son art un pilote assuré,
Maître des flots dont il est entouré,
Sous un ciel pur où brillent les étoiles,
Au vent propice abandonne ses voiles,
Et, quand la mer a soulevé ses flots,
Dans la tempête il trouve le repos.
D'une ancre sûre il fend la molle arène,
Trompe des vents l'impétueuse haleine;
Et, du trident bravant les rudes coups,
Tranquille et fier, rit des Dieux en courroux.

Tu peux, Abbé, du sort jadis propice
Par ta vertu corriger l'injustice;
Tu peux changer ce donjon détesté
En un palais par Minerve habité.
Le froid ennui, la sombre inquiétude,
Monstres affreux, nés dans la solitude,
De ta prison vont bientôt s'exiler.
Vois dans tes bras de toutes parts voler
L'oubli des maux, le sommeil désirable,
L'indifférence au cœur inaltérable,
Qui, dédaignant les outrages du sort,
Voit d'un même œil et la vie et la mort;
La paix tranquille, et la constance altière,
Au front d'airain, à la démarche fière,
A qui jamais ni les rois ni les Dieux,
La foudre en main, n'ont fait baisser les yeux.

Divinités des sages adorées,
Que chez les grands vous êtes ignorées!
Le fol amour, l'orgueil présomptueux,
Des vains plaisirs l'essaim tumultueux,

Troupe volage à l'erreur consacrée,
De leurs palais vous défendent l'entrée.
Mais la retraite a pour vous des appas :
Dans nos malheurs vous nous tendez les bras;
Des passions la troupe confondue
A votre aspect disparaît éperdue.
Par vous, heureux au milieu des revers,
Le philosophe est libre dans les fers.
Ainsi Fouquet, dont Thémis fut le guide,
Du vrai mérite appui ferme et solide;
Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs;
Le grand Fouquet, au comble des malheurs,
Frappé des coups d'une main rigoureuse,
Fut plus content dans sa demeure affreuse,
Environné de sa seule vertu,
Que quand jadis, de splendeur revêtu,
D'adulateurs une cour importune
Venait en foule adorer sa fortune.

Suis donc, Abbé, ce héros malheureux;
Mais ne va pas tristement vertueux,
Sous le beau nom de la philosophie,
Sacrifier à la mélancolie,
Et par chagrin, plus que par fermeté,
T'accoutumer à la calamité.

Ne passons point les bornes raisonnables.
Dans tes beaux jours, quand les Dieux favorables
Prenaient plaisir à combler tes souhaits,
Nous t'avons vu, méritant leurs bienfaits,
Voluptueux avec délicatesse,
Dans tes plaisirs respecter la sagesse.

Par les destins aujourd'hui maltraité,
Dans la sagesse aime la volupté.
D'un esprit sain, d'un cœur toujours tranquille,
Attends qu'un jour, de ton noir domicile
On te rappelle au séjour bienheureux.
Que les Plaisirs, les Grâces et les Jeux,
Quand, dans Paris, ils te verront paraître,
Puissent sans peine encor te reconnaître.
Sois tel alors que tu fus autrefois;
Et cependant que Sulli quelquefois
Dans ton château vienne par sa présence
Contre le sort affermir ta constance.
Rien n'est plus doux, après la liberté,
Qu'un tel ami dans la captivité.
Il est connu chez le Dieu du Permesse :
Grand sans fierté, simple et doux sans bassesse,
Peu courtisan, partant homme de foi,
Et digne enfin d'un oncle tel que toi. (1)

(1) L'abbé Servien ne fut jamais mêlé dans aucune affaire d'État ou d'Église : c'était un homme de plaisir, et vraisemblablement quelque aventure un peu trop bruyante avait été la cause de sa prison. La fin du règne de Louis XIV est une des époques où la licence des mœurs s'est montrée avec le plus de liberté. Le mépris et l'indignation qu'excitait l'hypocrisie de la cour faisaient presque regarder cette licence comme une marque de noblesse d'âme et de courage.

Cette épître est précieuse : on y voit que, dès l'âge de vingt ans, M. de Voltaire avait déja une philosophie douce, vraie et sans exagération, telle qu'on la retrouve dans tous ses ouvrages. On y voit aussi que l'on parlait encore de Fouquet avec éloge : la haine pour son persécuteur Colbert n'était pas éteinte; ce ne fut que sous le gouvernement du cardinal de Fleuri qu'on s'avisa de le croire un grand homme.

L'abbé Servien mourut en 1716.

ÉPITRE IV.

A MADAME
DE MONTBRUN-VILLEFRANCHE.

1714.

Montbrun, par l'Amour adoptée,
Digne du cœur d'un demi-dieu,
Et, pour dire encor plus, digne d'être chantée
Ou par Ferrand, ou par Chaulieu;
Minerve et l'enfant de Cythère
Vous ornent à l'envi d'un charme séducteur;
Je vois briller en vous l'esprit de votre mère
Et la beauté de votre sœur:
C'est beaucoup pour une mortelle.
Je n'en dirai pas plus: songez bien seulement
A vivre, s'il se peut, heureuse autant que belle;
Libre des préjugés que la raison dément,
Aux plaisirs où le monde en foule vous appelle,
Abandonnez-vous prudemment.
Vous aurez des amants, vous aimerez sans doute:
Je vous verrai, soumise à la commune loi,
Des beautés de la cour suivre l'aimable route,
Donner, reprendre votre foi.
Pour moi, je vous louerai; ce sera mon emploi.
Je sais que c'est souvent un partage stérile,
Et que la Fontaine et Virgile
Recueillaient rarement le fruit de leurs chansons:
D'un inutile dieu malheureux nourrissons,
Nous semons pour autrui. J'ose bien vous le dire,

Mon cœur de la Duclos fut quelque temps charmé;
L'amour en sa faveur avait monté ma lyre;
Je chantais la Duclos, d'Usez en fut aimé :
C'était bien la peine d'écrire!
Je vous louerai pourtant; il me sera trop doux
De vous chanter, et même sans vous plaire;
Mes chansons seront mon salaire :
N'est-ce rien de parler de vous?

ÉPITRE V.

A M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

1714.

Conservez précieusement
L'imagination fleurie
Et la bonne plaisanterie,
Dont vous possédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame qui depuis long-temps
Connaît à fond votre personne,
A dit : Hélas! je lui pardonne
D'en vouloir imposer aux gens :
Son esprit est dans son printemps,
Mais son corps est dans son automne.
Adieu, monsieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté singulière,
Qui, par son esprit, par son cœur,
Et par son humeur libertine,

De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur seulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne substitue incessamment
Quelque jeune et frais lieutenant,
Qui ferait sans vous son entrée
Dans un si beau gouvernement.

ÉPITRE VI.

A M. L'ABBÉ DE ***,

Qui pleurait la mort de sa maîtresse.

1715.

Toi qui fus des plaisirs le délicat arbitre,
Tu languis, cher abbé; je vois, malgré tes soins,
Que ton triple menton, l'honneur de ton chapitre,
Aura bientôt deux étages de moins.
Esclave malheureux du chagrin qui te domte,
Tu fuis un repas qui t'attend!
Tu jeûnes comme un pénitent;
Pour un chanoine quelle honte!
Quels maux si rigoureux peuvent donc t'accabler?
Ta maîtresse n'est plus, et de ses yeux éprise
Ton âme avec la sienne est prête à s'envoler!
Que l'amour est constant dans un homme d'Église,
Et qu'un mondain saurait bien mieux se consoler!
Je sais que ta fidèle amie
Te laissait prendre en liberté
De ces plaisirs qui font qu'en cette vie

On désire assez peu ceux de l'éternité :
Mais suivre au tombeau ce qu'on aime,
Ami, crois-moi, c'est un abus;
Quoi! pour quelques plaisirs perdus
Voudrais-tu te perdre toi-même?
Ce qu'on perd en ce monde-ci,
Le retrouvera-t-on dans une nuit profonde?
Des mystères de l'autre monde
On n'est que trop tôt éclairci.
Attends qu'à tes amis la mort te réunisse,
Et vis par amitié pour toi.
Mais vivre dans l'ennui, ne chanter qu'à l'office,
Ce n'est pas vivre, selon moi.
Quelques femmes toujours badines,
Quelques amis toujours joyeux,
Peu de vêpres, point de matines,
Une fille, en attendant mieux;
Voilà comme l'on doit sans cesse
Faire tête au sort irrité;
Et la véritable sagesse
Est de savoir fuir la tristesse
Dans les bras de la volupté.

ÉPITRE VII.

A une dame un peu mondaine et trop dévote.

Tu sortais des bras du Sommeil,
Et déja l'œil du jour voyait briller tes charmes,
Lorsque le tendre Amour parut à ton réveil;
Il te baisait les mains, qu'il baignait de ses larmes.
Ingrate, te dit-il, ne te souvient-il plus
Des bienfaits que sur toi l'Amour a répandus?

Faites mordre la poussière
Aux circoncis insolents;
Et, plein d'une ardeur guerrière
Foulant aux pieds les turbans,
Achevez cette carrière
Au sérail des ottomans :
Des chrétiens et des amants
Arborez-y la bannière.
Vénus et le Dieu des combats
Vont vous en ouvrir la porte,
Les Grâces vous servent d'escorte,
Et l'Amour vous tend les bras.
Voyez-vous déja paraître
Tout ce peuple de beautés,
Esclaves des voluptés
D'un amant qui parle en maître?
Faites vite du mouchoir
La faveur impérieuse
A la beauté la plus heureuse,
Qui saura délasser le soir
Votre altesse victorieuse.
Du séminaire des Amours,
A la France votre patrie,
Daignez envoyer pour secours
Quelques belles de Circassie.
Le saint père, de son côté,
Attend beaucoup de votre zèle,
Et prétend qu'avec charité,
Sous le joug de la vérité
Vous rangiez ce peuple infidèle.
Par vous mis dans le bon chemin,
On verra bientôt ces infâmes

Ainsi que vous boire du vin,
Et ne plus renfermer leurs femmes.
Adieu, grand Prince, heureux guerrier:
Paré de myrte et de laurier,
Allez asservir le Bosphore:
Déja le grand Turc est vaincu;
Mais vous n'avez rien fait encore,
Si vous ne le faites cocu.

ÉPITRE IX.

A MADAME DE ***.

1716.

De cet agréable rivage,
Où ces jours passés on vous vit
Faire, hélas! un trop court voyage,
Je vous envoie un manuscrit
Qui d'un écrivain bel esprit
N'est point assurément l'ouvrage,
Mais qui vous plaira davantage
Que le livre le mieux écrit:
C'est la recette d'un potage.

Je sais que ce Dieu que je sers,
Apollon souvent vous demande
Votre avis sur ses nouveaux airs;
Vous êtes connaisseuse en vers,
Mais vous n'êtes pas moins gourmande.
Vous ne pouvez donc trop payer
Cette appétissante recette
Que je viens de vous envoyer.
Ma muse timide et discrète

N'ose encor pour vous s'employer.
Je ne suis pas votre poëte,
Mais je suis votre cuisinier.

Mais quoi! le destin dont la haine
M'accable aujourd'hui de ses coups,
Sera-t-il jamais assez doux
Pour me rassembler avec vous,
Entre Comus et Melpomène,
Et que cet hiver me ramène
Versifiant à vos genoux?

O des soupers charmante reine,
Fassent les Dieux que les Guerbois
Vous donnent perdrix à douzaine,
Poules de Caux, chapons du Maine!
Et pensez à moi quelquefois,
Quand vous mangerez sur la Seine
Des potages à la Brunois.

ÉPITRE X.

A SAMUEL BERNARD,

Au nom de madame de Fontaine-Martel.

C'est mercredi que je soupai chez vous,
Et que, sortant des plaisirs de la table,
Bientôt couchée, un sommeil prompt et doux
Me fit présent d'un songe délectable.
Je rêvai donc qu'au manoir ténébreux
J'étais tombée, et que Pluton lui-même
Me menait voir les héros bienheureux,
Dans un séjour d'une beauté suprême.

Par escadrons ils étaient séparés.
L'un après l'autre il me les fit connaître.
Je vis d'abord modestement parés
Les opulents qui méritaient de l'être.
Voilà, dit-il, les généreux amis;
En petit nombre il viennent me surprendre.
Entre leurs mains les biens ne semblaient mis
Que pour avoir le soin de les répandre.
Ici sont ceux dont les puissants ressorts,
Crédit immense, et sagesse profonde,
Ont soutenu l'État par des efforts
Qui leur livraient tous les trésors du monde.
Un peu plus loin, sur ces riants gazons,
Sont les héros pleins d'un heureux délire,
Qu'Amour lui-même en toutes les saisons
Fit triompher dans son aimable empire.
Ce beau réduit par préférence est fait
Pour les vieillards, dont l'humeur gaie et tendre
Paraît encore avoir ses dents de lait,
Dont l'enjouement ne saurait se comprendre.
D'un seul regard tu peux voir tout d'un coup
Le sort des bons, les vertus couronnées;
Mais un mortel m'embarrasse beaucoup;
Ainsi je veux redoubler ses années.
Chaque escadron le revendiquerait.
La jalousie au repos est funeste;
Venant ici, quel trouble il causerait!
Il est là-haut très-heureux; qu'il y reste. (1)

(1) Samuel Bernard était d'une vanité ridicule, comme la plupart des gens qui ont fait une fortune inespérée. On obtenait tout de lui en le flattant. Dans la guerre de la succession il refusa son crédit à Desmarest. On le fit venir à Marli; Louis XIV ordonna de lui en montrer

ÉPITRE XI.

A MADAME DE G***.

Quel triomphe accablant, quelle indigne victoire
Cherchez-vous tristement à remporter sur vous?
Votre esprit éclairé pourra-t-il jamais croire
D'un double Testament la chimérique histoire,
Et les songes sacrés de ces mystiques fous,
Qui, dévots fainéants, sots et pieux loups-garous,
Quittent de vrais plaisirs pour une fausse gloire?
Le plaisir est l'objet, le devoir et le but
De tous les êtres raisonnables;
L'amour est fait pour vos semblables;
Les bégueules font leur salut.

Que sur la volupté tout votre espoir se fonde;
N'écoutez désormais que vos vrais sentiments;
Songez qu'il était des amants
Avant qu'il fût des chrétiens dans le monde.

Vous m'avez donc quitté pour votre directeur.
Ah! plus que moi cent fois Gouët (1) est séducteur.
Je vous abusai moins, il est le seul coupable:
Chloé, s'il vous faut une erreur,
Choisissez une erreur aimable.

toutes les beautés; on le mena sur le passage du roi qui lui dit quelques mots. Après dîner, il dit à Desmarest: *Monsieur, quand je devrais tout perdre, dites au roi que toute ma fortune est à lui.*

(1) M. de Voltaire a fait de cet abbé Gouët le héros du *Dîner du comte de Bonlainvilliers.*

Non, n'abandonnez point des cœurs où vous régnez.
D'un triste préjugé victime déplorable,
Vous croyez servir DIEU, mais vous servez le diable,
Et c'est lui seul que vous craignez.

La superstition, fille de la faiblesse,
Mère des vains remords, mère de la tristesse,
En vain veut de son souffle infecter vos beaux jours;
Allez, s'il est un Dieu, sa tranquille puissance
Ne s'abaissera point à troubler nos amours :
Vos baisers pourraient-ils déplaire à sa clémence?
La loi de la nature est sa première loi;
Elle seule autrefois conduisit vos ancêtres;
Elle parle plus haut que la voix de vos prêtres,
Pour vous, pour vos plaisirs, pour l'amour et pour moi.

ÉPITRE XII.

A M. LE DUC D'ORLÉANS, RÉGENT.

1717.

PRINCE chéri des Dieux, toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque, à son peuple d'appui;
Toi qui de tout l'État portant le poids immense,
Immoles ton repos à celui de la France;
PHILIPPE, ne crois point, dans ces jours ténébreux,
Plaire à tous les Français que tu veux rendre heureux :
Aux princes les plus grands, comme aux plus beaux ouvrages,
Dans leur gloire naissante il manque des suffrages.
Eh! qui de sa vertu reçut toujours le prix?

Il est chez les Français de ces sombres esprits,
Censeurs extravagants d'un sage ministère,
Incapables de tout, à qui rien ne peut plaire :
Dans leurs caprices vains tristement affermis,
Toujours du nouveau maître ils sont les ennemis;
Et n'ayant d'autre emploi que celui de médire,
L'objet le plus auguste irrite leur satire.
Ils voudraient de cet astre éteindre la clarté,
Et se venger sur lui de leur obscurité.

Ne crains point leur poison : quand tes soins politiques
Auront réglé le cours des affaires publiques;
Quand tu verras nos cœurs, justement enchantés,
Au-devant de tes pas volant de tous côtés,
Les cris de ces frondeurs à leurs chagrins en proie,
Ne seront point ouis parmi nos cris de joie.

Mais dédaigne ainsi qu'eux les serviles flatteurs,
De la gloire d'un prince infâmes corrupteurs:
Que ta mâle vertu méprise et désavoue
Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue. [2]
Toujours indépendant du reste des humains,
Un prince tient sa gloire ou sa honte en ses mains;
Et quoiqu'on veuille enfin le servir ou lui nuire,
Lui seul peut s'élever, lui seul peut se détruire.

En vain contre HENRI la France a vu long-temps
La calomnie affreuse exciter ses serpents;
En vain de ses rivaux les fureurs catholiques
Armèrent contre lui des mains apostoliques;
Et plus d'un monacal et servile écrivain
Vendit, pour l'outrager, sa haine et son venin, [3]

La gloire de HENRI par eux n'est point flétrie :
Leurs noms sont détestés, sa mémoire est chérie.
Nous admirons encor sa valeur, sa bonté,
Et long-temps dans la France il sera regretté.

Cromwel, d'un joug terrible accablant sa patrie,
Vit bientôt à ses pieds ramper la flatterie ;
Ce monstre politique, au Parnasse adoré,
Teint du sang de son roi, fut aux Dieux comparé :
Mais, malgré les succès de sa prudente audace,
L'univers indigné démentait le Parnasse ;
Et de Waller enfin les écrits les plus beaux
D'un illustre tyran n'ont pu faire un héros.

LOUIS fit sur son trône asseoir la flatterie ;
LOUIS fut encensé jusqu'à l'idolâtrie :
En éloges enfin le Parnasse épuisé
Répète ses vertus sur un ton presque usé ;
Et, l'encens à la main, la docte académie
L'endormit cinquante ans par sa monotonie.
Rien ne nous a séduits : en vain en plus d'un lieu
Cent auteurs indiscrets l'ont traité comme un dieu :
De quelque nom sacré que l'opéra le nomme,
L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme.
Pour élever sa gloire, on ne nous verra plus
Dégrader les Césars, abaisser les Titus ;
Et si d'un crayon vrai quelque main libre et sûre
Nous traçait de LOUIS la fidèle peinture,
Nos yeux trop dessilés pourraient dans ce héros
Avec bien des vertus trouver quelques défauts.

Prince, ne crois donc point que ces hommes vulgaires
Qui prodiguent aux grands des écrits mercenaires,

Imposant par leurs vers à la postérité,
Soient les dispensateurs de l'immortalité.
Tu peux, sans qu'un auteur te critique ou t'encense,
Jeter les fondements du bonheur de la France;
Et nous verrons un jour l'équitable univers
Peser tes actions sans consulter nos vers.
Je dis plus, un grand prince, un héros, sans l'histoire,
Peut même à l'avenir transmettre sa mémoire.

Taisez-vous, s'il se peut, illustres écrivains,
Inutiles appuis de ces honneurs certains :
Tombez, marbres vivants, que d'un ciseau fidèle
Anima sur ses traits la main d'un Praxitèle :
Que tous ces monuments soient partout renversés :
Il est grand, il est juste; on l'aime, c'est assez.
Mieux que dans nos écrits, et mieux que sur le cuivre,
Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.

L'heureux vieillard, en paix dans son lit expirant,
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant :
Le fils, encor tout plein de son règne adorable,
Le vante à ses neveux; et ce nom respectable,
Ce nom dont l'univers aime à s'entretenir,
Passe de bouche en bouche aux siècles à venir.

C'est ainsi qu'on dira chez la race future :
PHILIPPE eut un cœur noble; ami de la droiture,
Politique et sincère, habile et généreux,
Constant quand il fallait rendre un mortel heureux;
Irrésolu, changeant, quand le bien de l'Empire
Au malheur d'un sujet le forçait à souscrire;
Affable avec noblesse, et grand avec bonté,

Il sépara l'orgueil d'avec la majesté;
Et le dieu des combats, et la docte Minerve,
De leurs présents divins le comblaient sans réserve:
Capable également d'être avec dignité
Et dans l'éclat du trône, et dans l'obscurité.
Voilà ce que de toi mon esprit se présage.

O toi de qui ma plume a crayonné l'image,
Toi de qui j'attendais ma gloire et mon appui,
Ne chanterai-je donc que le bonheur d'autrui?
En peignant ta vertu, plaindrai-je ma misère?
Bienfaisant envers tous, envers moi seul sévère,
D'un exil rigoureux tu m'imposes la loi;
Mais j'ose de toi-même en appeler à toi.
Devant toi je ne veux d'appui que l'innocence;
J'implore ta justice, et non point ta clémence.
Lis seulement ces vers, et juge de leur prix;
Vois ce que l'on m'impute, et vois ce que j'écris.
La libre vérité, qui règne en mon ouvrage,
D'une âme sans reproche est le noble partage;
Et de tes grands talents le sage estimateur
N'est point de ces couplets l'infâme et vil auteur.

Philippe, quelquefois sur une toile antique
Si ton œil pénétrant jette un regard critique,
Par l'injure du temps le portrait effacé
Ne cachera jamais la main qui l'a tracé:
D'un choix judicieux dispensant la louange,
Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.
Prince, il en est ainsi chez nous autres rimeurs;
Et si tu connaissais mon esprit et mes mœurs,
D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie
Me chargerait en vain de leur ignominie;

Tu les démentirais, et je ne verrais plus
Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confondus;
Tu plaindrais par leurs cris ma jeunesse opprimée;
A verser les bienfaits ta main accoutumée,
Peut-être de mes maux voudrait me consoler,
Et me protégerait au lieu de m'accabler. (1)

(1) Il avait été accusé d'être l'auteur de couplets satiriques contre le régent et sa fille. On prétend que, présenté à M. le régent, après en avoir obtenu justice, et le prince paraissant persuadé qu'il lui avait fait grâce, M. de Voltaire lui adressa ces vers :

Non, Monseigneur, en vérité,
Ma muse n'a jamais chanté
Ammonites ni Moabites,
Brancas vous répondra de moi :
Un rimeur sorti des jésuites,
Des peuples de l'ancienne loi
Ne connaît que les Sodomites.

VARIANTES.

[1] Le commencement de l'épître se trouve ainsi dans plusieurs copies :

Philippe, ami des Dieux, toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque, à son peuple d'appui,
Quoiqu'avec équité ton active prudence
D'un empire ébranlé porte le poids immense,
Ne crois pas que d'abord, des critiques vainqueurs,
Tes soins, tes sages soins entraînent tous les cœurs.
Aux plus fameux héros, comme aux plus grands ouvrages, etc.

[2] *Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue.*

D'olive ou de lauriers tu peux seul te couvrir :
Rien ne peut les donner, rien ne peut les flétrir.
Les bons rois, en marchant à la gloire suprême,
N'ont jamais eu d'appui ni d'obstacle qu'eux-même.
Contre le grand Henri *la France a vu long-temps*, etc.

[3] *Vendit, pour l'outrager, sa haine et son venin.*

Qu'ont produit tous leurs cris? sa mémoire sacrée
Parmi les nations n'est pas moins révérée.
Nous admirons encor sa valeur, sa bonté,
Et sans toi dans la France il serait regretté.
Louis fit sur son trône, etc.

[4] *Soient les dispensateurs de l'immortalité.*

Je ris de cet auteur dont la frivole audace
Dans les dixains pompeux d'une ode qui nous glace,
Présente à son héros les séduisants appas
D'un éternel laurier que tous deux n'auront pas.
Oui, Philippe, tu peux, sans qu'un rimeur t'encense,
Jeter les fondements du bonheur de la France;
Et, sans tous les écrits de Pellegrin, de Roi,
Le sévère avenir saura juger de toi.
Je dis plus, un grand prince, artisan de sa gloire,
Dans la postérité peut vivre sans l'histoire.
Taisez-vous, s'il se peut, etc.

ÉPITRE XIII.

A M. LE PRINCE DE VENDOME,

GRAND PRIEUR DE FRANCE.

Je voulais par quelque huitain,
Sonnet ou lettre familière,
Réveiller l'enjoûment badin
De votre altesse chansonnière;
Mais ce n'est pas petite affaire,
A qui n'a plus l'abbé Courtin
Pour directeur et pour confrère.

Tout simplement donc je vous dis
Que dans ces jours de Dieu bénis,
Où tout moine et tout cagot mange
Harengs saurets et salsifis,
Ma muse, qui toujours se range
Dans les bons et sages partis,
Fait avec faisans et perdrix
Son carême au château Saint-Ange.
Au reste, ce château divin,
Ce n'est pas celui du saint père,
Mais bien celui de Caumartin,
Homme sage, esprit juste et fin,
Que de tout mon cœur je préfère
Au plus grand pontife romain,
Malgré son pouvoir souverain
Et son indulgence plénière.

Caumartin porte en son cerveau
De son temps l'histoire vivante;

Caumartin est toujours nouveau
A mon oreille qu'il enchanté;
Car dans sa tête sont écrits
Et tous les faits et tous les dits
Des grands hommes, des beaux esprits,
Mille charmantes bagatelles,
Des chansons vieilles et nouvelles,
Et les annales immortelles
Des ridicules de Paris.

Château Saint-Ange, aimable asile,
Heureux qui, dans ton sein tranquille,
D'un carême passe le cours!
Château que jadis les amours
Bâtirent d'une main habile,
Pour un prince qui fut toujours
A leur voix un peu trop docile,
Et dont ils filèrent les jours!
Des courtisans fuyant la presse,
C'est chez toi que François premier
Entendait quelquefois la messe,
Et quelquefois par le grenier
Rendait visite à sa maîtresse.

De ce pays les citadins
Disent tous que dans les jardins
On voit encor son ombre fière
Deviser sous des marroniers
Avec Diane de Potiers,
Ou bien la belle Ferronière.
Moi chétif, cette nuit dernière,
Je l'ai vu couvert de lauriers;
Car les héros les plus insignes

Se laissent voir très volontiers
A nous faiseurs de vers indignes.
Il ne traînait point après lui
L'or et l'argent de cent provinces,
Superbe et tyrannique appui
De la vanité des grands princes;
Point de ces escadrons nombreux,
De tambours et de hallebardes;
Point de capitaine des gardes,
Ni de courtisans ennuyeux.
Quelques lauriers sur sa personne,
Deux brins de myrte dans ses mains
Étaient ses atours les plus vains;
Et de v..... quelques grains
Composaient toute sa couronne.
Je sais que vous avez l'honneur,
Me dit-il, d'être des orgies
De certain aimable prieur,
Dont les chansons sont si jolies,
Que Marot les retient par cœur,
Et que l'on m'en fait des copies.
Je suis bien aise, en vérité,
De cette honorable accointance;
Car avec lui, sans vanité,
J'ai quelque peu de ressemblance.
Ainsi que moi Minerve et Mars
L'ont cultivé dès son enfance;
Il aime comme moi les arts,
Et les beaux vers par préférence :
Il sait de la dévote engeance
Comme moi faire peu de cas :
Hors en amour, en tous les cas

Il tient comme moi sa parole;
Mais enfin, ce qu'il ne sait pas,
Il a comme moi la v.....
J'étais encor dans mon été,
Quand cette noire déité,
De l'Amour fille dangereuse,
Me fit du fleuve de Léthé
Passer la rive malheureuse.
Plaise aux Dieux que votre héros
Pousse plus loin ses destinées,
Et qu'après quelque trente années,
Il vienne goûter le repos
Parmi nos ombres fortunées!

En attendant, si de Caron
Il ne veut remplir la voiture,
Et s'il veut enfin tout de bon
Terminer la grande aventure,
Dites-lui de troquer Chambon
Contre quelqu'once de mercure.

ÉPITRE XIV.

AU CARDINAL DU BOIS.

1719.

QUAND, du sommet des Pirénées
S'élançant au milieu des airs,
La Renommée à l'univers
Annonça ces deux hyménées (*)
Par qui la discorde est aux fers,
Et qui changent les destinées,

(*) La double alliance entre les maisons de France et d'Espagne.

L'âme de Richelieu descendit à sa voix
Du haut de l'empyrée au sein de sa patrie.
Ce redoutable génie
Qui faisait trembler les rois,
Celui qui donnait les lois
A l'Europe assujettie,
A vu le sage Du Bois, (1)
Et pour la première fois
A connu la jalousie.
Poursuis; de Richelieu mérite encor l'envie.
Par des chemins écartés,
Ta sublime intelligence,
A pas toujours concertés,
Conduit le sort de la France.
La fortune et la prudence
Sont sans cesse à tes côtés.
Alberon pour un temps nous éblouit la vue;
De ses vastes projets l'orgueilleuse étendue
Occupait l'univers saisi d'étonnement.
Ton génie et le sien disputaient la victoire;
Mais tu parus, et sa gloire
S'éclipsa dans un moment.
Telle, aux bords du firmament,
Dans sa course irrégulière,
Une comète affreuse éclate de lumière;

(1) M. de Voltaire était jeune lorsqu'il fit cette épître; Fontenelle, la Motte, alors les deux premiers hommes de la littérature, ont loué du Bois avec autant d'exagération. Il avait à leurs yeux le mérite réel d'aimer la paix, la tolérance, et la liberté de penser, et de n'être jaloux ni de la réputation, ni des talents. Avant de condamner ces éloges, il faut se transporter à cette époque, où le souvenir du père le Tellier inspirait encore la terreur.

Ses feux portent la crainte au terrestre séjour:
Dans la nuit ils éblouissent,
Et soudain s'évanouissent
Aux premiers rayons du jour.

ÉPITRE XV.

A M. DE LA FALUERE DE GENONVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT, ET INTIME AMI DE L'AUTEUR,

Sur une maladie.

1719.

Ne me soupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même,
Et laisse-moi jouir de la douceur extrême
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plaît et qui t'aime.
De ma muse, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;
Tu vis la calomnie, avec ses noirs serpents,
Des plus beaux jours de mon printemps
Obscurcir la naissante aurore.
D'une injuste prison je subis la rigueur; (1)
Mais au moins de mon malheur
Je sus tirer quelque avantage;
J'appris à m'endurcir contre l'adversité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légèreté
Et des erreurs de mon jeune âge.

(1) Voyez dans le volume des poëmes la pièce intitulée *la Bastille.*

Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !
Mais à de moindres alarmes
Mon cœur n'a point résisté.
Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes.
Fripon, tu le sais trop bien,
Toi dont l'amoureuse adresse
M'ôta mon unique bien :
Toi dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtresse,
Que de la tenir de ma main.
Tu me vis sans scrupule en proie à la tristesse ;
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat et vaurien ;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grâce à ta faiblesse.
Hélas ! pourquoi parler encor de mes amours ?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie :
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans passagers la trame est raccourcie ;
Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs ;
Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.
Dans cet état il ne me reste
Qu'un assemblage vain de sentiments confus,
Un présent douloureux, un avenir funeste,
Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Pour comble de malheur je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts ;
Mon esprit m'abandonne, et mon âme éclipsée
Perd en moi de son être, et meurt avant mon corps.
Est-ce-là ce rayon de l'essence suprême,
Qu'on nous peint si lumineux ?

Est-ce-là cet esprit survivant à lui-même?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux;
Hélas, périra-t-il de même?
Je ne sais; mais j'ose espérer
Que de la mort, du temps et des destins le maître,
DIEU conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer. (2)

ÉPITRE XVI.

AU ROI D'ANGLETERRE, GEORGES I,

En lui envoyant la tragédie d'Œdipe.

1719.

Toi que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les destins;
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,
Et qui n'es armé du tonnerre
Que pour le bonheur des humains,
Grand roi, des rives de la Seine
J'ose te présenter ces tragiques essais;
Rien ne t'est étranger : les fils de Melpomène
Partout deviennent tes sujets.

Un véritable roi sait porter sa puissance
Plus loin que ses États enfermés par les mers :
Tu règnes sur l'Anglais par le droit de naissance,
Par tes vertus sur l'univers.

(2) Ces quatre derniers vers ne se trouvent pas dans les deux premières éditions de 1739 et 1740.

Daigne donc de ma muse accepter cet hommage,
Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands :
Ce n'est point au roi, c'est au sage,
C'est au héros que je le rends.

ÉPITRE XVII.

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS

MADAME LA COMTESSE DE TOULOUSE,

Sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire.

1719.

Savez-vous, gentille douairière,
Ce que dans Sulli l'on faisait,
Lorsqu'Éole vous conduisait
D'une si terrible manière ?
Le malin Périgni riait,
Et pour vous déja préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière,
Et qu'alors il observerait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hasard lui cacherait.
Cependant Espar, la Valière,
Guiche, Sulli, tout soupirait;
Roussi parlait peu, mais jurait;
Et l'abbé Courtin, qui pleurait,
En voyant votre heure dernière,

Adressait à DIEU sa prière,
Et pour vous tout bas murmurait
Quelqu'oraison de son bréviaire,
Qu'alors, contre son ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il se souvenait,
Et que même il n'entendait guère:
Chacun déja vous regrettait.
Mais quel spectacle j'envisage!
Les Amours qui, de tous côtés,
S'opposent à l'affreuse rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois; ils sont à la nage,
Et plongés jusqu'au cou dans l'eau;
Ils conduisent votre bateau,
Et vous voilà sur le rivage.
GONDRIN, songez à faire usage
Des jours qu'Amour a conservés;
C'est pour lui qu'il les a sauvés;
Il a des droits sur son ouvrage.

VARIANTE.

Après ce vers :

Il a des droits sur son ouvrage.

Daignez pour moi vous employer
Près de ce duc aimable et sage,
Qui fit avec vous ce voyage
Où vous pensâtes vous noyer;
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui sur moi gronde maintenant;
Et qu'enfin au prince régent
Il tienne à peu près ce langage :

Prince, dont la vertu va changer nos destins,
Toi qui par tes bienfaits signales ta puissance,
Toi qui fais ton plaisir du bonheur des humains,
Philippe, il est pourtant un malheureux en France.
Du Dieu des vers un fils infortuné
Depuis un temps fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence :
Songe que d'Apollon souvent les favoris
D'un prince assurent la mémoire.
Philippe, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin ;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie :
Auguste est un héros, mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand prince, puisses-tu devenir aujourd'hui
Et plus clément qu'Auguste, et plus heureux que lui !

ÉPITRE XVIII.

A MADAME ,

LA MARÉCHALE DE VILLARS.

Divinité, que le Ciel fit pour plaire,
Vous qu'il orna des charmes les plus doux,
Vous que l'Amour prend toujours pour sa mère,
Quoiqu'il sait bien que Mars est votre époux;
Qu'avec regret je me vois loin de vous!
Et quand Sulli quittera ce rivage,
Où je devrais, solitaire et sauvage,
Loin de vos yeux vivre jusqu'au cercueil,
Qu'avec plaisir, peut-être trop peu sage,
J'irai chez vous, sur les bords de l'Arcueil,
Vous adresser mes vœux et mon hommage!
C'est là que je dirai tout ce que vos beautés
Inspirent de tendresse à ma muse éperdue;
Les arbres de Villars en seront enchantés,
Mais vous n'en serez point émue.
N'importe, c'est assez pour moi de votre vue,
Et je suis trop heureux si jamais l'univers
Peut apprendre un jour dans mes vers
Combien pour vos amis vous êtes adorable,
Combien vous haïssez les manèges des cours,
Vos bontés, vos vertus, ce charme inexprimable
Qui, comme dans vos yeux, règne en tous vos discours.
L'avenir quelque jour, en lisant cet ouvrage,
Puisqu'il est fait pour vous, en chérira les traits.

Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits,
N'eut jamais d'eux pour son partage,
Que de petits soupers où l'on buvait très frais;
Mais il mérita davantage.

ÉPITRE XIX.

A M. LE DUC DE SULLI.

1720.

J'IRAI chez vous, duc adorable,
Vous dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler, sur la fin du jour,
De vers, de musique et d'amour,
Et pas un seul mot du système, (1)
De ce système tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Emboursent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté!
Pareils à la vieille sibylle,
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui, possédant pour tout trésor
Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.

(1) Le système de Law, qui bouleversa la France.

Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux,
Qu'anima l'esprit de Chapelle :
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant DIEU ;
Et si d'une muse féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une âme en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour à son agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile et son latin,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.

Il fit même un très beau sermon,
Qui satisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était-là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché ;
Car on sait qu'il était poëte,
Et que sur ce point tout auteur,
Ainsi que tout prédicateur,
N'a jamais eu l'âme bien nette.
Il sera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeste ;

Sa perte au Parnasse est funeste.
Presque seul il était resté
D'un siècle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine et lâche paresse
A cette sage oisiveté,
Que l'étude occupait sans cesse,
Loin de l'envieux irrité.

Pour notre petit Genonville,
Si digne du siècle passé,
Et des faiseurs de vaudeville,
Il me paraît très empressé
D'abandonner pour vous la ville.
Le système n'a point gâté
Son esprit aimable et facile;
Il a toujours le même style,
Et toujours la même gaîté.
Je sais que par déloyauté,
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie,
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer;
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

ÉPITRE XX.

A M. LE MARÉCHAL DE VILLARS.

1721.

Je me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais Vinache (1) a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort,
Et je confesse que j'ai tort
De parler du soin de ma vie
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher partout la mort.
Mais souffrez que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raison que vous
De vouloir rester dans ce monde :
Car, si quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillants de gloire,
Vous eût envoyé chez Platon,
Voyez la consolation
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorsque vous saurez la façon
Dont vous aurait traité l'histoire.

Paris vous eût premièrement
Fait un service fort célèbre,

(1) Médecin empirique.

En présence du parlement;
Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraison funèbre,
Qu'il n'eût pas faite assurément.
Puis, en vertueux capitaine,
On vous aurait proprement mis
Dans l'Église de Saint-Denys,
Entre du Guesclin et Turenne,

Mais, si quelque jour, moi chétif,
J'allais passer le noir esquif,
Je n'aurais qu'une vile bière;
Deux prêtres s'en iraient gaîment
Porter ma figure légère,
Et la loger mesquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes nièces, au lieu de prière,
Et mon janséniste de frère, (2)
Riraient à mon enterrement:
Et j'aurais l'honneur seulement
Que quelque muse médisante
M'affublerait pour monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très clairement
Qu'il est bon que je me conserve,
Pour être encor témoin long-temps
De tous les exploits éclatants
Que le seigneur DIEU vous réserve.

(2) L'auteur avait un frère, trésorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janséniste outré, et qui se brouillait toujours avec son frère, toutes les fois que celui-ci disait du bien des jésuites.

ÉPITRE XXI.

A MADAME DE ***.

Il est au monde une aveugle Déesse (*)
Dont la police a brisé les autels;
C'est du Hocca la fille enchanteresse,
Qui, sous l'appât d'une feinte caresse,
Va séduisant tous les cœurs des mortels.
De cent couleurs bizarrement ornée,
L'argent en main, elle marche la nuit;
Au fond d'un sac elle a la destinée
De ses suivants que l'intérêt séduit.
Guiche, en riant, par la main la conduit;
La froide Crainte et l'Espérance avide,
A ses côtés marchent d'un pas timide.
Le Repentir à chaque instant la suit,
Mordant ses doigts et grondant la perfide.
Belle Philis, que votre aimable cour
A nos regards offre de différence!
Les vrais plaisirs brillent dans ce séjour,
Et pour jamais bannissant l'espérance,
Toujours vos yeux y font régner l'Amour.
Du Biribi la Déesse infidèle
Sur mon esprit n'aura plus de pouvoir;
J'aime encor mieux vous aimer sans espoir,
Que d'espérer jour et nuit avec elle.

(*) Celle qui présidait au jeu du biribi, fort à la mode alors.

ÉPITRE XXII.

A M. DE GERVASI,

MÉDECIN. (*)

1723.

Tu revenais couvert d'une gloire éternelle;
Le Gevaudan (1) surpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers moments précipiter leur cours.
Déja près de mon lit la Mort inexorable
Avait levé sur moi sa faulx épouvantable :
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
C'en était fait : sa main tranchait ma destinée :
Mais tu lui dis : Arrête... et la Mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit et disparut. [1]
Hélas! si comme moi l'aimable Genonville
Avait de ta présence eu le secours utile,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits;
De son cher entretien je goûterais les charmes;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient sans alarmes,
Et mes yeux, qui sans toi se fermaient pour jamais,

(*) Cette épître fut imprimée à Paris, en 1726, avec une version latine.

(1) M. de Gervasi, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gevaudan pour la peste, et à son retour il est venu guérir l'auteur de la petite vérole dans le château de Maisons, à six lieues de Paris, en 1723.

Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'est toi du moins, c'est toi par qui, dans ma douleur,
Je peux jouir de la douceur
De plaire et d'être cher encore
Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
Je reverrai Maisons dont les soins bienfaisants
Viennent d'adoucir ma souffrance;
Maisons en qui l'esprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égarements. [2]
Je me flatte en secret que je pourrai peut-être
Charmer encor Sulli, qui m'a trop oublié.
Mariamne à ses yeux ira bientôt paraître;
Il la verra pour elle implorer sa pitié,
Et ranimer en lui ce goût, cette amitié
Que pour moi, dans son cœur, ma muse avait fait naître.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'est sous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'est là que Richelieu, par son air enchanteur,
Par ses vivacités, son esprit et ses grâces,
Dès qu'il reparaîtra, saura joindre mon cœur
A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta personne
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone, [3]
Enfin donc je respire, et respire pour toi;

Je pourrai désormais te parler et t'entendre.
Mais, ciel! quel souvenir vient ici me surprendre!
Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié si tendre,
Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi?
Hélas! en descendant sur le sombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais son image;
Son amour, ses vertus, ses grâces, ses appas,
Les plaisirs que cent fois j'ai goûtés dans ses bras,
A ces derniers moments flattaient encor mon âme;
Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
Grands Dieux! me faudra-t-il regretter le trépas?
M'aurait-elle oublié? serait-elle volage?
Que dis-je, malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte sur le visage
D'un mal si redouté le fatal témoignage,
Est-ce à l'amour qu'il faut songer?

VARIANTES.

[1] Aussitôt ta main vigilante,
Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps,
De ma frêle machine arrangea les ressorts :
La nature obéissante
Fut soumise à tes efforts,
Et la Parque impatiente
File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts.
Hélas! si comme moi, etc. . .

[2] Je me flatte en secret qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera son suffrage;
Que son cœur généreux avec quelque plaisir
Au sortir du tombeau me verra reparaître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ses malheurs enchanter son loisir.....
Beaux jardins, etc.

[3] Après ce vers, *L'esprit de Mécénas*, etc. on lisait ceux-ci :

Et la science de Varron.
Bolingbroke, à ma gloire il faut que je publie
Que tes soins, pendant le cours
De ma triste maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, etc.

ÉPITRE XXIII.

A LA REINE, (*)

En lui présentant la tragédie de Mariamne.

1725.

Fille de ce guerrier qu'une sage province
Éleva justement au comble des honneurs,
Qui sut vivre en héros, en philosophe, en prince,
Au-dessus des revers, au-dessus des grandeurs;
Du ciel qui vous chérit la sagesse profonde
Vous amène aujourd'hui dans l'Empire françois,
Pour y servir d'exemple et pour donner des lois.
La fortune souvent fait les maîtres du monde;
Mais, dans votre maison, la vertu fait les rois.
Du trône redouté que vous rendez aimable,
Jetez sur cet écrit un coup d'œil favorable :
Daignez m'encourager d'un seul de vos regards;
Et songez que Pallas, cette auguste Déesse
Dont vous avez le port, la bonté, la sagesse,
Est la divinité qui préside aux beaux arts.

(*) Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne, mariée à Louis XV, en 1725.

ÉPITRE XXIV.

A M. PALLU,

CONSEILLER D'ÉTAT.

Quoi! le Dieu de la poésie
Vous illumine de ses traits!
Malgré la robe, les procès,
Et le conseil et ses arrêts,
Vous tâtez de notre ambrosie!
Ah! bien fort je vous remercie
De vous livrer à ses attraits
Et d'être de la confrérie.
Dans les beaux jours de votre vie,
Adoré de maintes beautés,
Vous aimiez Lubert et Silvie;
Mais à présent vous les chantez,
Et votre gloire est accomplie.
La Fare, jouflu comme vous,
Comme vous rival de Tibulle,
Rima des vers polis et doux,
Aima long-temps sans ridicule,
Et fut sage au milieu des fous.
En vous c'est le même art qui brille;
Pallu comme la Fare écrit:
Vous recueillîtes son esprit
Dessus les lèvres de sa fille.
Aimez donc, rimez tour à tour:
Vous, la Fare, Apollon, l'Amour,
Vous êtes de même famille.

ÉPITRE XXV.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

L'HEUREUX talent dont vous charmez la France
Avait en vous brillé dès votre enfance;
Il fut dès lors dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez, même sans le savoir.
Sur le théâtre heureusement conduite,
Parmi les vœux de cent cœurs empressés,
Vous récitiez, par la nature instruite :
C'était beaucoup, ce n'était point assez;
Il vous fallut encore un plus grand maître.
Permettez-moi de faire ici connaître
Quel est ce Dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire suprême;
Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
On me dira que l'Amour est menteur :
Hélas! je sais qu'il faut qu'on s'en défie;
Qui mieux que moi connaît sa perfidie?
Qui souffre plus de sa déloyauté?
Je ne croirai cet enfant de ma vie;
Mais cette fois il a dit vérité.
Ce même Amour, Vénus et Melpomène,
Loin de Paris faisaient voyage un jour;
Ces Dieux charmants vinrent dans ce séjour
Où vos appas éclataient sur la scène;
Chacun des trois, avec étonnement,
Vit cette grâce et simple et naturelle,
Qui faisait lors votre unique ornement.
Ah! dirent-ils, cette jeune mortelle

Mérite bien que, sans retardement,
Nous répandions tous nos trésors sur elle.
Ce qu'un Dieu veut se fait dans le moment.
Tout aussitôt la tragique Déesse
Vous inspira le goût, le sentiment,
Le pathétique et la délicatesse.
Moi, dit Vénus, je lui fais un présent
Plus précieux, et c'est le don de plaire;
Elle accroîtra l'empire de Cythère;
A son aspect tout cœur sera troublé,
Tous les esprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage,
Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé,
Que dans l'instant vous devîntes parfaite;
Sans aucuns soins, sans étude, sans fard,
Des passions vous fûtes l'interprète :
O de l'Amour adorable sujette!
N'oubliez point le secret de votre art.

ÉPITRE XXVI.

A M. PALLU.

A Plombières, auguste 1729.

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume et bouillonne,
Où tout malade empaqueté,

Et tout hypocondre entêté,
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume et se donne
La question pour la santé;
Où l'espoir ne quitte personne :

De cet antre, où je vois venir
D'impotentes sempiternelles,
Qui toutes pensent rajeunir;
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici :

De ces lieux, où l'ennui foisonne,
J'ose encore écrire à Paris.
Malgré Phébus, qui m'abandonne,
J'invoque l'Amour et les Ris;
Ils connaissent peu ma personne;
Mais c'est à PALLU que j'écris;
Alcibiade me l'ordonne, [1]
Alcibiade qu'a la cour
Nous vîmes briller tour à tour,
Par ses grâces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'Amour,
Dont il fut la brillante image.

L'Amour ou le Temps l'a défait

Du beau vice d'être infidèle ;
Il prétend d'un amant parfait
Être devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle :
Mais, qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.

On pourrait bien, à l'aventure,
Choisir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Céladon ;
Mais quelqu'un plus aimable ? non :
Il n'en est point dans la nature ;
Car, Madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux seigneur la politesse,
Avec l'imagination
Et les grâces de la jeunesse ;
Un tour de conversation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espèce ?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité
Dont on assomme une ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade ?
A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade ?

VARIANTE.

[1] M. le maréchal de Richelieu.

Alcibiade me l'ordonne :
C'est l'Alcibiade français,
Dont vous admiriez le succès
Chez nos prudes, chez nos coquettes,
Plein d'esprit, d'audace et d'attraits,
De vertus, de gloire et de dettes.
Toutes les femmes l'adoraient;
Toutes avaient la préférence;
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand'peine elles égalaient.
L'amour, etc.

ÉPITRE XXVII.

AUX MANES DE M. DE GENONVILLE.

1729.

Toi que le Ciel jaloux ravit dans son printemps;
Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,
Vainqueur de la mort et du temps;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse et nouvelle;
Si tout n'est pas détruit, si, sur les sombres bords,
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme âme immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts;
S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,
O mon cher Genonville, avec plaisir reçoi
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Égérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Écoutait nos chansons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs!

Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfants de l'alégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le Ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
Des grandeurs et de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement, quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage. [1]
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes;
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens;
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
Au monde, à l'inconstance ardents à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

VARIANTE.

[1] Ce dernier à mon cœur aurait plu davantage :
Mais qui peut tout avoir? Les soirs, le vieux Saurin
Qu'on ne peut définir, ce critique, ce sage
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'esclavage,
Qui m'apprend à penser, qui rit du genre humain,
Réchauffe entre nous deux les glaces de son âge.
De son esprit perçant la sublime vigueur
Se joint à nos chansons, aux grâces du Permesse;
Des nymphes d'Apollon le commerce enchanteur
Déride sur son front les traits de la sagesse.
Nous chantons quelquefois, etc.

ÉPITRE XXVIII.

Connue sous le nom des *Vous* et des *Tu*. (1)

PHILIS, qu'est devenu ce temps
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeais en ambrosie,
Tu te livrais dans ta folie
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,
Que les agréments de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,

(1) Cette épître a été adressée à mademoiselle de L**, alors madame la marquise de G***. C'est d'elle que parle M. de Voltaire dans son épître à M. de Genonville, dans l'épître adressée à ses mânes, et dans celles à M. le duc de Sulli, à M. de Gervasi. Le suisse de madame la marquise de G*** ayant refusé la porte à M. de Voltaire, que mademoiselle de L** n'avait point accoutumé à un tel accueil, il lui envoya cette épître. Lorsqu'il revint à Paris en 1778, il vit chez elle madame de G*** âgée comme lui de plus de quatre-vingts ans, veuve alors, et qui pouvait le recevoir sans conséquence. C'est en revenant de cette visite qu'il disait : *Ah! mes amis, je viens de passer d'un bord du Cocyte à l'autre.* Madame de G*** envoya le lendemain à madame Denis un portrait de M. de Voltaire peint par Largillière, qu'il lui avait donné dans le temps de leur première liaison, et qu'elle avait conservé malgré leur rupture, son changement d'état et sa dévotion.

Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux!
Et, que l'amour me le pardonne!
Tu sais que je t'en aimais mieux.

Ah! Madame, que votre vie,
D'honneur aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants!
Ce large suisse à cheveux blancs
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis est l'image du Temps :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.

Non, Madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie, (2)
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain (3)
A gravés de sa main divine;
Et ces cabinets où Martin (4)
A surpassé l'art de la Chine;
Vos vases japonais et blancs,

(2) La Savonnerie est une belle manufacture de tapis, établie par le grand Colbert.

(3) Germain, excellent orfèvre, dont il est parlé dans *le Mondain* et *le Pauvre diable.*

(4) Martin, excellent vernisseur.

Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

VARIANTE.

1 Que la douce erreur de ton âge;
Deux tetons que le tendre Amour
De ses mains arrondit un jour;
Un cœur simple, un esprit volage;
Un cu (j'y pense encor, Philis,)
Sur qui j'ai vu briller des lis
Jaloux de ceux de ton visage.
Avec tant, etc.

ÉPITRE XXIX.

A MADEMOISELLE DE LUBERT,

Qu'on appelait Muse et Grace.

1732.

Le curé qui vous baptisa
Du beau surnom de *Muse* et *Grâce*,
Sur vous un peu prophétisa;
Il prévit que sur votre trace
Croîtrait le laurier du Parnasse
Dont la Suze se couronna,
Et le myrte qu'elle porta,
Quand d'amour suivant la Déesse,
Les tendres feux elle mêla
Aux froides ondes du Permesse.
Mais en un point il se trompa;
Car jamais il ne devina,
Qu'étant si belle elle sera
Ce que les sots appellent sage,
Et qu'à vingt ans et par-delà
Muse et Grâce conservera
La tendre fleur du pucelage,
Fleur délicate qui tomba
Toujours au printemps du bel âge,
Et que le Ciel fit pour cela.
Quoi! vous en êtes encor là?
Muse et Grâce, que c'est dommage!
Vous me répondez doucement
Que les neuf bégueules savantes,

Toujours chantant, toujours rimant,
Toujours les yeux au firmament,
Avec leurs têtes de pédantes,
Avaient peu de tempérament;
Et que leurs bouches éloquentes
S'ouvraient pour brailler seulement,
Et non pour mettre tendrement
Deux lèvres fraîches et charmantes
Sur les lèvres appétissantes
De quelque vigoureux amant.
Je veux croire chrétiennement
Ces histoires impertinentes;
Mais, ma chère Lubert, en cas
Que ces filles sempiternelles
Conservent pour ces doux ébats,
Des aversions si fidèles,
Si ces Déesses sont cruelles,
Si jamais amant dans ses bras
N'a froissé leurs gauches appas,
Si les neuf Muses sont pucelles,
Les trois Grâces ne le sont pas.

Quittez donc votre faible excuse;
Vos jours languissent consumés
Dans l'abstinence qui les use :
Un faux préjugé vous abuse.
Chantez, et, s'il le faut, rimez;
Ayez tout l'esprit d'une Muse :
Mais, si vous êtes Grâce, aimez.

ÉPITRE XXX.

A UNE DAME OU SOI-DISANT TELLE. (1)

1732.

Tu commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loueras bien moins; mais il faut t'avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être.
J'aurai vu, dans trois ans, passer quarante hivers.
Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.
Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :
Mon cœur, vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire;
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme;
Tout art a mon hommage, et tout plaisir m'enflamme.
La peinture me charme; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant (2) Cagliari saisir l'esprit divin,

(1) Cette pièce fut imprimée dans le Mercure de France en 1732. Un Breton, nommé Desforges-Maillard, qui faisait assez facilement des vers médiocres, s'était amusé à insérer dans les journaux des pièces de vers sous le nom de mademoiselle Malcrais de la Vigne. Plusieurs poëtes célèbres lui répondirent par des galanteries. Cette facétie dura quelque temps. Piron employa cette aventure d'une manière très heureuse dans sa Métromanie. M. de Voltaire, en conservant sa pièce, en retrancha toutes les choses galantes qu'il adressait à mademoiselle Malcrais, et qu'elle méritait si peu. De tous les vers qu'elle a faits ou inspirés, ce sont les seuls qui soient restés.

(2) Paul Véronèse.

Et dévorer des yeux la touche noble et sûre
De Raphaël et du Poussin.
De ces appartements qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche.
La fertilité de (3) Campra,
La gaîté de Mouret, les grâces de Destouche,
Pélissier par son art, le Maure par sa voix,
Tour à tour ont mes vœux et suspendent mon choix.
Quelquefois, embrassant la science hardie
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abyme des cieux;
Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis et Clairault, calculante cabale :
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent que j'ai très peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, et souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monuments épars, et le style énergique
De ce fameux Pascal, ce dévot satirique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes :

(3) Musiciens agréables.

Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux, que les Muses remplissent,
Sans soins, sans passions, sans préjugés fâcheux,
Commencent avec joie, et vivement finissent
Par des soupers délicieux.
L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines.
La tardive raison vient de briser mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.
J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté.
Est-il donc vrai, grands Dieux! il ne faut plus que j'aime?
La foule des beaux arts, dont je veux tour à tour
Remplir le vide de moi-même,
N'est pas encore assez pour remplacer l'amour. [3]

VARIANTES.

[1] Commencement de l'épître :

Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives,
Toi qui tiens dans Paris nos Muses attentives,
Qui sais si bien associer
Et la science et l'art de plaire,
Et les talents de Deshoulière,
Et les études de Dacier;
J'ose envoyer aux pieds de ta muse divine
Quelques faibles écrits, enfants de mon repos:
Charles fut seulement l'objet de mes travaux.
Henri quatre fut mon héros,
Et tu seras mon héroïne.
En te donnant mes vers je te veux avouer
Ce que je suis, ce que je voudrais être;
Te peindre ici mon âme, et te faire connaître
Celui que tu daignes louer.
J'aurai vu dans trois ans, etc.

[2] Actrices de ce temps-là. On lisait dans la première édition :

Pélissier par son art, le Maure par sa voix,
L'agile Camargo, Sallé l'enchanteresse, (*)
Cette austère Sallé faite pour la tendresse,
Tour à tour ont mes vœux et suspendent mon choix.

[3] Fin de l'épître :

Je fais ce que je puis, hélas ! pour être sage,
Pour amuser ma liberté ;
Mais, si quelque jeune beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parlait ton charmant langage,
Je rentrerais bientôt dans ma captivité.

(*) Camargo et Sallé étaient alors des danseuses célèbres.

ÉPITRE XXXI.

A MADAME

DE FONTAINE-MARTEL. (1)

1732.

O très singulière Martel, [1]
J'ai pour vous estime profonde :
C'est dans votre petit hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il est vrai qu'un peu je vous gronde;
Mais, malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes seconde;
Car sous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés et sans faiblesse,
Vous logez esprit qui séduit,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or votre sagesse n'est pas
Cette pointilleuse harpie,
Qui raisonne sur tous les cas,
Et qui triste sœur de l'Envie,
Ouvrant un gosier édenté,
Contre la tendre volupté
Toujours prêche, argumente et crie;

(1) La comtesse de Fontaine-Martel, fille du président Desbordeaux : elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très libre et très aimable.

Mais celle qui si doucement,
Sans efforts et sans industrie,
Se bornant toute au sentiment,
Sait jusques au dernier moment
Répandre un charme sur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur besoin de passion,
Ne pouvant rester raisonnables,
S'affoller de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables?
Bien loin de cette triste erreur,
Vous avez, au lieu de vigiles,
Des soupers longs, gais et tranquilles;
Des vers aimables et faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De Quesnel et de le Tourneur;
Voltaire, au lieu d'un directeur;
Et, pour mieux chasser toute angoisse,
Au curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'opéra,
Au lieu de banc dans la paroisse:
Et ce qui rend mon sort plus doux,
C'est que ma maîtresse, chez vous,
La Liberté, se voit logée;
Cette Liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front serein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni catin,
Décente, et jamais arrangée;

Souriant d'un souris badin
A ces paroles chatouilleuses,
Qui font baisser un œil malin
A mesdames les précieuses.
C'est là qu'on trouve la Gaîté,
Cette sœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la satire,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des sots,
Et très souvent, mais à propos,
Permettant au sage de rire.
Que le Ciel bénisse le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre!
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

VARIANTE.

[1] Dans la première édition on trouve en tête de l'épître ces quatre vers supprimés dans les éditions suivantes :

D'un recoin de votre grenier,
Je vous adresse cette lettre,
Que Beaugency doit vous remettre
Ce soir au bas de l'escalier.

M. de Voltaire logeait alors chez madame de Fontaine.

ÉPITRE XXXII.

A MM. LE COMTE, LE CHEVALIER ET L'ABBÉ DE SADE. (*)

1732.

Trio charmant que je remarque
Entre ceux qui font mon appui;
Trio par qui Laure aujourd'hui
Revient de la fatale barque;
Vous qui pensez mieux que Pétrarque,
Et rimez aussi bien que lui,
Je ne puis quitter mon étui
Pour le souper où l'on m'embarque;
Car la cousine de la Parque,
La Fièvre au minois catarreux,
A l'air hagard, au cerveau creux,
A la marche vive, inégale,
De mes jours compagne infernale,
M'oblige, pauvre vaporeux,
D'avaler les juleps affreux
Dont monsieur Geoffroi me régale;
Tandis que d'un gosier heureux,
Vous buvez la liqueur vitale
D'un vin brillant et savoureux.

(*) La belle Laure, amante de Pétrarque, s'appelait de Sade : elle était de cette maison.

ÉPITRE XXXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

Sur sa liaison avec MAUPERTUIS.

Ainsi donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos brillants esprits :
Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits,
Pour des lumières immortelles ;
Et le sublime Maupertuis
Vient éclipser mes bagatelles.
Je n'en suis fâché, ni surpris :
Un esprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles.
Mais ces vérités que sont-elles ?
Quel est leur usage et leur prix ?
Du vrai savant que je chéris
La raison ferme et lumineuse
Vous montrera les cieux décrits ;
Et d'une main audacieuse
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuse ;
Mais sans le secret d'être heureuse,
Il ne vous aura rien appris.

ÉPITRE XXXIV.

A M. DE FORMONT,

En lui renvoyant les œuvres de DESCARTES et de MALLEBRANCHE.

RIMEUR charmant plein de raison,
Philosophe entouré des Grâces,
Épicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'oratoire, (1)
Qui croit parler de l'esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire,
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir DIEU dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René le visionnaire. (2)
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.
Dans sa cervelle trop féconde
Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour arranger le monde;
Bridoye en aurait fait autant.

(1) Mallebranche.
(2) Descartes.

Adieu. Je vais chez ma Sylvie :
Un esprit fait comme le mien
Goûte bien mieux son entretien
Qu'un roman de philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la crois pas trop fidèle ;
Mais, puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

ÉPITRE XXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

Sur la Calomnie.

Écoutez-moi, respectable Émilie ;
Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie :
Vous possédez un sublime génie ;
On vous craindra : votre tendre amitié
Est confiante ; et vous serez trahie :
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple et sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour,
Par passe-temps, souffre et rend tour à tour.
La Médisance est la fille immortelle
De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.
Ce monstre ailé paraît mâle et femelle,
Toujours parlant, et toujours écouté.

Amusement et fléau de ce monde,
Elle y préside, et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos :
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, aliments de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les beaux esprits, les belles et les grands
Sont de ses traits les objets différents.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire :
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

La jeune Églé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi (1) la chansonne, et son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Églé s'en meurt : ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Églé, d'un tel outrage,

(1) Poëte connu en son temps par quelques opéra et par quelques petites satires nommées *calottes*, qui sont tombées dans un profond oubli.

Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.

Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
(2) Vous y verrez que la VIERGE MARIE
Des chansonniers comme une autre a souffert.
Jérusalem a connu la satire.
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
Prennent ses lois, la terre est son empire;
Mais croyez-moi, son trône est à Paris.
Là, tous les soirs, la troupe vagabonde
D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude et l'ennui qui la suit.
Là sont en foule antiques mijaurées.
Jeunes oisons, et bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots, et trichant au piquet.
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, minaudant à la fois.
Si par hasard quelque personne honnête,
D'un sens plus droit et d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux;

(2) Cette calomnie, citée dans Bayle et dans l'abbé Houteville, est tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jescut*, dans lequel on donne pour époux à cette personne sacrée Jonathan; et celui que Jonathan soupçonne s'appelle Joseph Panther. Ce livre, cité par les premiers pères, est incontestablement du premier siècle.

Tout aussitôt leur brillante cohue,
D'étonnement et de colère émue,
Bruyant essaim de frélons envieux,
Pique et poursuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel si pur et si peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres;
Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune Louis,
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
Ce grand Colbert, dont les soins vigilants
Nous avaient plus enrichis en dix ans
Que les mignons, les catins et les prêtres
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres,
Cet homme unique, et l'auteur et l'appui
D'une grandeur où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'État murmurer contre lui;
Et le Français osa troubler (3) la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorsque Louis, qui d'un esprit si ferme
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle allait à Saint-Denys,
J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie et de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.

(3) Le peuple voulut déterrer M. Colbert à Saint-Eustache.

Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon régent qui gâta tout en France :
Il était né pour la société,
Pour les beaux arts et pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable :
Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur!
Nous avons vu la ville et les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms.... Quelle absurde fureur!
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appelés *Philippiques*, (4)
De l'imposture effroyables chroniques;
Et nul Français n'est assez généreux
Pour s'élever, pour déposer contre eux.

Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets?
Des souverains descendons aux sujets :
Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Desfontaines contemple,
Et que Gacon ne visita jamais.
Entrons : d'abord on voit la Jalousie,
Du Dieu des vers la fille et l'ennemie,

(4) Libelle diffamatoire en vers contre M. le duc d'Orléans, régent du royaume, composé par la Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle et Arnaud sont morts hors de leur patrie.

Qui sous les traits de l'Émulation,
Souffle l'orgueil, et porte sa furie
Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel
Que l'implacable et mordant janséniste
N'en a lancé sur le fin moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier-Quesnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, et jamais corrigé,
Ce vil Rufus (5) que jadis votre père
A par pitié tiré de la misère,
Et qui bientôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avait ranimé;
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis accusa l'innocence;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte et de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront

(5) Rousseau avait été secrétaire du baron de Breteuil, et avait fait contre lui une satire intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques personnes qui vivent encore, entre autres à madame la duchesse de Saint-Pierre. Madame la marquise du Châtelet, fille de M. de Breteuil, était parfaitement instruite de ce fait; et il y a encore des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'attestent. Le baron de Breteuil lui pardonna généreusement.

De l'infamie écrite sur son front.
Et que feront tous les traits satiriques
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français et moitié germaniques,
Pétris d'erreur, et de haine et d'ennui ?
Quel est le but, l'effet, la récompense
De ces recueils d'impure médisance ?
Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparés ses mains.

Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans sa sévérité,
A de Quinault dénigré les beautés;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,
Rit de sa haine et marche à ses côtés.

Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je sais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, et même du repos.
Voici le point sur lequel je me fonde :
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampants dans l'ombre, inconnus comme vous
Obscurément tourmentant votre vie :
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel est l'état de la nature humaine.
La Jalousie et tous ses noirs enfants
Sont au théâtre, au conclave, aux couvents.

Montez au ciel, trois Déesses rivales [3]
Troublent le ciel qui rit de leurs scandales.
Que faire donc ? à quel saint recourir?
Je n'en sais point. Il faut savoir souffrir.

VARIANTES.

[1] *Des chansonniers comme une autre a souffert.*

Certain lampon courut long-temps sur elle.
Dans un refrain cette mère pucelle
Se vit nichée, et le juif infidèle
Vous parle encore avec un rire amer
D'un rendez-vous avec monsieur Panther.
C'est de tout temps ainsi que la satire
A de son souffle infecté les esprits.
La terre entière est, dit-on, son empire;
Mais croyez-moi, etc.

[2] Après ce vers on lisait :

Et vous, Launai, vous Zoïle moderne,
D'écrits rimés barbouilleur subalterne,
Insecte vil, qui rampez pour piquer,
Et que nos yeux ne peuvent remarquer;
Je n'entends pas le bruit de vos murmures,
Je ne sens pas vos frivoles morsures;
Car Émilie en ces mêmes moments
Remplit mon cœur et tous mes sentiments;
De son esprit mon âme pénétrée
D'autres objets à peine est effleurée;
J'entends sa voix, je suis devant ses yeux :
Que tous les sots me déclarent la guerre,
Hors de leur monde, et porté dans les cieux,
Je ne vois plus la fange de la terre.

Personne ne sait plus ce que c'etait que ce Launai.

[3] *Montez au ciel, trois Déesses rivales*

Y vont porter leur haine et leurs scandales,
Et le beau ciel de nous autres chrétiens
Tout comme l'autre eut aussi ses vauriens.

Ne voit-on pas chez cet atrabilaire (*)
Qui d'Olivier fut un temps secrétaire,
Ange contré ange, Uriel et Nisroc,
Contre Ariac, Asmodée et Moloc,
Couvrant de sang les célestes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
De purs esprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près sur eux,
Et le Messie allant, dans une armoire,
Prendre sa lance, instrument de sa gloire?
Vous voyez bien que la guerre est partout.
Point de repos, cela me pousse à bout.
Hé quoi, toujours alerte, en sentinelle!
Que devient donc la paix universelle,
Qu'un grand ministre en rêvant proposa,
Et qu'Irénée (**) aux sifflets exposa,
Et que Jean-Jacque orna de sa faconde,
Quand il faisait la guerre à tout le monde? (***)

(*) Milton, secrétaire d'Olivier Cromwell, et qui justifia le meurtre de Charles I dans le plus abominable et le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit.

(**) Irénée Castel de Saint-Pierre. On prétend que Sulli avait eu le même projet.

(***) J. J. Rousseau a fait aussi un livre sur la paix universelle. Cette tirade avait été ajoutée à l'épître, dans le temps des querelles de Rousseau avec les gens de lettres.

ÉPITRE XXXVI.

A MONSIEUR ***.

Du camp de Philisbourg, le 3 juillet 1734.

C'est ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit et rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philisbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour :
Je les vois, prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange et de lauriers,
Et pleins d'honneur et de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme nommé la Gloire,
A l'œil superbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant sa trompette en sa main,
Sonnant la charge et la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.

O nation brillante et vaine!
Illustres fous, peuple charmant,
Que la Gloire à son char enchaîne,

Il est beau d'affronter gaîment
Le trépas et le prince Eugène.
Mais, hélas! quel sera le prix
De vos héroïques prouesses?
Vous serez cocus dans Paris
Par vos femmes et vos maîtresses.

ÉPITRE XXXVII.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Sur son mariage avec M. le duc de Richelieu.

1734. (*)

Un prêtre, un oui, trois mots latins
A jamais fixent vos destins;
Et le célébrant du village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu;
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœud
D'être toujours fidèle et sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs, pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les serments qu'il fait à Dieu.

Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris

(*) Cette pièce fut imprimée sous le titre d'*Épithalame*.

Viendront se plaindre à votre altesse?
Ces nombreux cocus qu'il a faits,
Ont mis en vous leur espérance :
Ils diront, voyant vos attraits,
Dieux! quel plaisir que la vengeance!
Vous sentez bien qu'ils ont raison,
Et qu'il faut punir le coupable;
L'heureuse loi du talion
Est des lois la plus équitable.
Quoi! votre cœur n'est point rendu?
Votre sévérité me gronde?
Ah! quelle espèce de vertu
Qui fait enrager tout le monde!
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu soit l'unique maître?
Est-il dit qu'il ne sera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être?
Soyez donc sage, s'il le faut,
Que ce soit-là votre chimère;
Avec tous les talents de plaire
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble et pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous souhaite un vrai bonheur;
Mais voilà la chose impossible.

ÉPITRE XXXVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

1734.

Hélas ! que je me sens confondre
Par tes vers et par tes talents !
Pourrai-je encore à quarante ans
Les mériter et leur répondre ?
Le temps, la triste adversité
Détend les cordes de ma lyre.
Les Jeux, les Amours m'ont quitté,
C'est à toi qu'ils viennent sourire :
C'est toi qu'ils veulent inspirer,
Toi qui sais, dans ta double ivresse,
Chanter, adorer ta maîtresse,
En jouir et la célébrer.
Adieu, quand mon bonheur s'envole,
Quand je n'ai plus que des désirs,
Ta félicité me console
De la perte de mes plaisirs.

ÉPITRE XXXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1735.

Lorsque ce grand courrier de la philosophie,
Condamine l'observateur, (1)
De l'Afrique au Pérou, conduit par Uranie,
Par la gloire et par la manie,
S'en va griller sous l'équateur,
Maupertuis et Clairault, dans leur docte fureur,
Vont geler au pôle du monde.
Je les vois d'un degré mesurer la longueur,
Pour ôter au peuple rimeur
Ce beau nom de machine ronde,
Que nos flasques auteurs, en chevillant leurs vers,
Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

Les astres étonnés dans leur oblique course,
Le grand, le petit Chien, et le Cheval et l'Ourse,
Se disent l'un à l'autre, en langage des cieux :
« Certes, ces gens sont fous, ou ces gens sont des dieux. »
Et vous, Algarotti, (2) vous cygne de Padoue,
Élève harmonieux du cygne de Mantoue,

(1) MM. Godin, Bouguer et de la Condamine étaient partis alors pour faire leurs observations en Amérique, dans des contrées voisines de l'équateur. MM. de Maupertuis, Clairault et le Monnier devaient, dans la même vue, partir pour le Nord, et M. Algarotti était du voyage. Il s'agissait de décider si la terre est un sphéroïde aplati ou allongé.

(2) M. Algarotti faisait très bien des vers en sa langue, et avait quelques connaissances en mathématiques.

Vous allez donc aussi sous le ciel des frimas
Porter, en grelottant, la lyre et le compas,
Et sur des monts glacés traçant des parallèles,
Faire entendre aux Lapons vos chansons immortelles?

Allez donc, et du pôle observé, mesuré,
Revenez aux Français apporter des nouvelles.
Cependant je vous attendrai,
Tranquille admirateur de votre astronomie,
Sous mon méridien, dans les champs de Cirey,
N'observant désormais que l'astre d'Émilie.
Échauffé par le feu de son puissant génie,
Et par sa lumière éclairé,
Sur ma lyre je chanterai
Son âme universelle autant qu'elle est unique;
Et j'atteste les cieux, mesurés par vos mains,
Que j'abandonnerais, pour ses charmes divins,
L'équateur et le pôle arctique.

ÉPITRE XL.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1736.

Mon esprit avec embarras
Poursuit des vérités arides;
J'ai quitté les brillants appas
Des Muses, mes dieux et mes guides,
Pour l'astrolabe et le compas
Des Maupertuis et des Euclydes.
Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre;

Vénus ne veut plus me sourire,
Les Grâces détournent leurs pas.
Ma Muse, les yeux pleins de larmes,
Saint-Lambert, vole auprès de vous;
Elle vous prodigue ses charmes :
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre;
Son refus vient de me confondre;
Vous avez fixé ses amours,
Et vous les fixerez toujours.
Pour former un lien durable,
Vous avez, sans doute, un secret;
Je l'envisage avec regret,
Et ce secret, c'est d'être aimable.

ÉPITRE XLI.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

Charmante Iris, qui, sans chercher à plaire,
Savez si bien le secret de charmer;
Vous dont le cœur généreux et sincère
Pour son repos sut trop bien l'art d'aimer :
Vous dont l'esprit formé par la lecture
Ne parle pas toujours mode et coiffure;
Souffrez, Iris, que ma muse aujourd'hui
Cherche à tromper un moment votre ennui.
Auprès de vous on voit toujours les Grâces;
Pourquoi bannir les Plaisirs et les Jeux?
L'Amour les veut rassembler sur vos traces,
Pourquoi chercher à vous éloigner d'eux?
Du noir chagrin volontaire victime,

Vous seule, Iris, faites votre tourment;
Et votre cœur croirait commettre un crime,
S'il se prêtait à la joie un moment.
De vos malheurs je sais toute l'histoire :
L'Amour, l'Hymen ont trahi vos désirs. (*)
Oubliez-les; ce n'est que des plaisirs
Dont nous devons conserver la mémoire.
Les maux passés ne sont plus de vrais maux;
Le présent seul est de notre apanage,
Et l'avenir peut consoler le sage,
Mais ne saurait altérer son repos.
Du cher objet que votre cœur adore
Ne craignez rien; comptez sur vos attraits;
Il vous aima; son cœur vous aime encore,
Et son amour ne finira jamais.
Pour son honneur, bien moins que pour le vôtre,
De la Fortune il brigue les faveurs.
Elle vous doit, après tant de rigueurs,
Pour son bonheur, rendre heureux l'un et l'autre.
D'un tendre ami qui jamais ne rendit
A la Fortune un criminel hommage,
Ce sont les vœux. Goûtez, sur son présage,
Dès ce moment le sort qu'il vous prédit.

(*) La mère de mademoiselle de L... s'était opposée à son mariage avec M. le président R.....

ÉPITRE XLII.

A M. HELVÉTIUS.

Apprenti fermier général,
Très-savant maître en l'art de plaire,
Chez Plutus, ce gros dieu brutal,
Vous portâtes mine étrangère;
Mais chez les Amours et leur mère,
Chez Minerve, chez Apollon,
Lorsque vous vîntes à paraître,
On vous prit d'abord pour le maître,
Ou pour l'enfant de la maison.
Vainement sur votre menton
La main de l'aimable Jeunesse
N'a mis encor que son coton :
Toute la raisonneuse espèce
Croit voir en vous un vrai barbon;
Et cependant votre maîtresse
Jamais ne s'y méprit, dit-on;
Car au langage de Platon,
Au savoir qui dans vous réside,
A ce minois de Céladon
Vous joignez la force d'Alcide.

ÉPITRE XLIII.

A MADEMOISELLE SALLÉ. (*)

Les Amours, pleurant votre absence,
Loin de nous s'étaient envolés;
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis ces enfants ailés
Voler en foule sur la scène.
Pour y voir triompher leur reine,
Les états furent assemblés.
Tout avait déserté Cythère,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère
Et la ceinture et les atours.
Dieux! quel fut l'aimable concours
Des Jeux qui, marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Grâces,
Et composés par les Amours!
Des Ris l'essaim vif et folâtre
Avait occupé le théâtre
Sous les formes de mille amants;
Vénus et ses nymphes, parées
De modernes habillements,
Des loges s'étaient emparées.

(*) On croit que cette épître, imprimée depuis long-temps dans différents recueils de pièces de M. de Voltaire, a été faite pour son ami M. Thiriot, qui était amoureux de mademoiselle Sallé; c'est l'opinion des plus anciens amis de l'auteur; et c'est d'après leur avis que l'on donne ici cette épître, quoiqu'elle ait été désavouée dans les notes sur le dialogue de *Pégase et du Vieillard.*

Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en pestant, leur hommage,
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de Terpsichore;
L'Amour est las de voltiger;
Laissez soupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je sais que, pour vous attirer,
Le solide Anglais récompense
Le mérite errant que la France
Ne sait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie
Il veut en vain vous rappeler;
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie?

ÉPITRE XLIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

Sur la philosophie de Newton.

1738.

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Émilie;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des Vertus et de la Vérité.

Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers dont je fus idolâtre;
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Élève en frémissant une voix imbécile :
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;
Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis :
Je ne les connais plus. Déja de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière :
Déja ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit; les mouvements renaissent.
L'espace, qui de DIEU contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.

DIEU parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure :
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante ;
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Confidents du Très-haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire ;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme ; et que la pesanteur,
En abaissant le pôle, élève l'équateur.

Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse :
Embrassez dans le cours de vos longs mouvements, (1)
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.

Que ces objets sont beaux ! que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui, dans le sein de DIEU, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.

Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,
Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature ?
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité !
Tandis qu'Algarotti, (2) sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits ;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle ;
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle :
Elle est, ainsi que vous, noble, simple et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

(1) C'est la période de la précession des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans ou environ.

(2) M. Algarotti, jeune Vénitien, faisait imprimer alors à Venise un traité sur la lumière, *Newtonianismo per le Dame*, dans lequel il expliquait l'attraction. M. de Voltaire fut le premier en France qui expliqua les découvertes de Newton.

ÉPITRE XLV.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

TANDIS qu'au-dessus de la terre,
Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton,
Dans les routes de la lumière
Conduit le char de Phaéton,
Sans verser dans cette carrière;
Nous attendons paisiblement,
Près de l'onde castalienne,
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament;
Et nous assemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons et dans ces bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Faisait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses;
C'est ta main qui cueille les roses,
Et les épines sont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le Temps, dont je subis les lois,
Sur ma lyre a glacé mes doigts,
Et des organes de ma voix
Fait frémir la sourde cadence.
Les Grâces dans ces beaux vallons,
Les Dieux de l'amoureux délire,
Ceux de la flûte et de la lyre
T'inspirent tes aimables sons,

Avec toi dansent aux chansons,
Et ne daignent plus me sourire.

Dans l'heureux printemps de tes jours,
Des dieux du Pinde et des amours
Saisis la faveur passagère ;
C'est le temps de l'illusion,
Je n'ai plus que de la raison :
Encore, hélas! n'en ai-je guère.

Mais je vois venir sur le soir,
Du plus haut de son aphélie,
Notre astronomique Émilie,
Avec un vieux tablier noir,
Et la main d'encre encor salie ;
Elle a laissé là son compas,
Et ses calculs et sa lunette ;
Elle reprend tous ses appas :
Porte-lui vîte à sa toilette
Ces fleurs qui naissent sur tes pas,
Et chante-lui sur ta musette
Ces beaux airs que l'Amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

ÉPITRE XLVI.

AU PRINCE ROYAL,

DEPUIS ROI DE PRUSSE.

De l'usage de la science dans les princes.

1736.

PRINCE, il est peu de rois que les Muses instruisent;
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des Antonins sur la terre est tari;
Car, depuis ce héros de Rome si chéri,
Ce philosophe-roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des savants le modèle,
Quel roi, sous un tel joug osant se captiver,
Dans les sources du vrai sut jamais s'abreuver?
Deux ou trois, tout au plus, prodiges dans l'histoire,
Du nom de philosophe ont mérité la gloire;
Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois,
Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des lois,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis sur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des rois les voit sous un faux jour;
Qui sait régner sait tout, si l'on en croit la cour.
Mais quel est en effet ce grand art politique,
Ce talent si vanté dans un roi despotique?
Tranquille sur le trône, il parle, on obéit;
S'il sourit, tout est gai; s'il est triste, on frémit.
Quoi! régir d'un coup d'œil une foule servile,
Est-ce un poids si pesant, un art si difficile?
Non : mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur;

165863

Des prélats courtisans confondre l'artifice,
Aux organes des lois enseigner la justice;
Du séjour doctoral chassant l'absurdité,
Dans son sein ténébreux placer la vérité;
Éclairer le savant, et soutenir le sage;
Voilà ce que j'admire, et c'est-là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Espagne un grave (1) ambassadeur,
De deux savants anglais reçut une prière :
Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière,
De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur,
Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur. (2)
Il pouvait les aider dans ce savant voyage;
Il les prit pour des fous : lui seul était peu sage.
Que dirai-je d'un pape et de sept cardinaux,
D'un zèle apostolique unissant les travaux,
Pour apprendre aux humains, dans leurs augustes codes,
Que c'était un péché de croire aux antipodes?

(1) Cette aventure se passa à Londres, la première année du règne de Charles II, roi d'Espagne.

(2) Il s'agissait de reconnaître la différence du poids de l'atmosphère au pied et au sommet de la montagne. Pour s'épargner l'embarras d'y transporter un baromètre, on se proposait d'employer un siphon dont une des branches serait bouchée à l'extrémité supérieure; le bas étant rempli de mercure qui doit être de niveau dans les deux branches au pied de la montagne. Au sommet le mercure se trouve plus haut dans la branche ouverte, et plus bas dans la branche fermée. La différence de niveau sert à connaître celle du poids de l'atmosphère. Plus la branche fermée (c'est-à-dire le tube qui renferme l'air de la montagne) est longue, plus l'expérience peut être exacte. Voilà pourquoi M. de Voltaire dit, *un long cristal*. Depuis qu'on sait construire des baromètres portatifs, on a cessé d'employer toute autre espèce d'instrument pour ces expériences.

Combien de souverains, chrétiens et musulmans,
Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des talismans!
Tout monarque indolent, dédaigneux de s'instruire,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
Un astrologue, un moine, un chimiste effronté,
Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice;
Il demande au premier si Saturne propice,
D'un aspect fortuné regardant le soleil,
L'appella à table, au lit, à la chasse, au conseil:
Il est aux pieds de l'autre; et d'une âme soumise,
Par la crainte du diable, il enrichit l'Église.
Un pareil souverain ressemble à ces faux dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;
Et le prince éclairé, que la raison domine,
Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je sais que dans un roi, l'étude, le savoir,
N'est pas le seul mérite et l'unique devoir;
Mais qu'on me nomme enfin, dans l'histoire sacrée,
Le roi dont la mémoire est le plus révérée:
C'est ce bon Salomon que DIEU même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait sous un sage:
L'abondance, à sa voix passant le sein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers;
Comme à Londre, à Bordeaux, de cent voiles suivie,
Elle apporte au printemps les trésors de l'Asie.
Ce roi, que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
Sut joindre à ses talents l'art heureux de jouir.
Ce sont-là les leçons qu'un roi prudent doit suivre;

Le savoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.
Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâlissant sur un livre, oublier son État;
Que plus il est instruit, plus il aime la gloire.

De ce monarque anglais vous connaissez l'histoire :
Dans un fatal exil Jacques laissa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pu secourir.
Ah! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées;
Venger de tant d'États les désolations,
Et tenir la balance entre les nations,
Que d'aller, des docteurs briguant les vains suffrages,
Au doux enfant JÉSUS dédier ses ouvrages (3)!
Un monarque éclairé n'est pas un roi pédant;
Il combat en héros, il pense en vrai savant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philosophe et guerrier, terrible et populaire.
Ainsi ce grand César, soldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple romain l'oracle et le vainqueur.
On sait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse;
Mais tout sied au héros, excepté la faiblesse.

(3) Le roi Jacques fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant JÉSUS.

VARIANTE DES DEUX DERNIERS VERS.

Il serait aujourd'hui votre modèle auguste,
Et votre exemple en tout, s'il avait été juste.

ÉPITRE XLVII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

1738.

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous faisons :
Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruise?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons;
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Épicure.
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature;
Mais de fort loin nous vous suivons.
Ainsi, tandis qu'à l'aventure
Le Dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ses traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en miniature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker et de Newton.
Par ce ton si philosophique,
Qu'ose prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La poésie et la physique.
Mais cette nouveauté me pique;
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre, dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,

Brode encor des fables antiques;
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Vieux enfants que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches
Des rimailleurs suivant les cours.
D'une mesure cadencée
Je connais le charme enchanteur :
L'oreille est le chemin du cœur,
L'harmonie et son bruit flatteur
Sont l'ornement de la pensée;
Mais je préfère avec raison
Les belles fautes du génie
A l'exacte et froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie;
Trop d'art me révolte et m'ennuie,
J'aime mieux ces vastes forêts;
La nature libre et hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier

En vain je crois étudier
Cette nature simple et belle;
Je me sens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapsodie;
Je l'écrivis avec saillie,
Mais peu maître de ma raison,
Car j'étais auprès d'Émilie.

ÉPITRE XLVIII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

Au nom de madame la marquise DU CHATELET, à qui il avait demandé ce qu'elle faisait à Cirey.

1738.

Un peu philosophe et bergère,
Dans le sein d'un riant séjour,
Loin des riens brillants de la cour,
Des intrigues du ministère,
Des inconstances de l'amour,
Des absurdités du vulgaire
Toujours sot et toujours trompé,
Et de la troupe mercenaire
Par qui ce vulgaire est dupé,
Je suis heureuse et solitaire;
Non pas que mon esprit sévère
Haisse par son caractère
Tous les humains également:
Il faut les fuir, c'est chose claire,
Mais non pas tous assurément.

Vivre seule dans sa tannière,
Est un assez méchant parti,
Et ce n'est qu'avec un ami
Que la solitude doit plaire.
Pour ami j'ai choisi Voltaire,
Peut-être en feriez-vous ainsi.
Mes jours s'écoulent sans tristesse;
Et dans mon loisir studieux
Je ne demandais rien aux Dieux
Que quelque dose de sagesse,
Quand le plus aimable d'entre eux,
A qui nous érigeons un temple,
A, par ses vers doux et nombreux,
De la sagesse que je veux,
Donné les leçons et l'exemple.
Frédéric est le nom sacré
De ce Dieu charmant qui m'éclaire;
Que ne puis-je aller à mon gré
Dans l'Olympe où l'on le révère!
Mais le chemin m'en est bouché.
Frédéric est un Dieu caché,
Et c'est ce qui nous désespère.
Pour moi, Nymphe de ces coteaux,
Et des prés si verts et si beaux,
Enrichis de l'eau qui les baise;
Soumise au fleuve de la Blaise,
A mon mari, ne vous déplaise,
Je reste parmi mes roseaux.
Mais vous, du séjour du tonnerre
Ne pourriez-vous descendre un peu?
C'est bien la peine d'être Dieu
Quand on ne vient pas sur la terre!

ÉPITRE XLIX.

AU ROI DE PRUSSE

FRÉDÉRIC LE GRAND,

En réponse à une lettre dont il honora l'auteur, à son avènement à la couronne.

1740.

Quoi, vous êtes monarque, et vous m'aimez encore!
Quoi, le premier moment de cette heureuse aurore,
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours sensible! âme toujours égale!
Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains sont les gages sincères.
Ah, prince! ah, digne espoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, et d'aimer les humains.

Et toi (1) dont la vertu brilla persécutée,
Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,

(1) Le professeur Volf, persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Hall, chassé par Frédéric II, sous peine d'être pendu, et fait chancelier de la même université, à l'avènement de Frédéric III.

Martyr de la raison, que l'envie en fureur
Chassa de son pays par les mains de l'erreur,
Reviens, il n'est plus rien qu'un philosophe craigne;
Socrate est sur le trône, et la Vérité règne.

Cet or qu'on entassait, ce pur sang des États,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains, au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, et porter l'abondance.
La sanglante injustice expire sous ses pieds;
Déja les rois voisins sont tous ses alliés,
Ses sujets sont ses fils, l'honnête homme est son frère;
Ses mains portent l'olive, et s'arment pour la guerre.
Il ne recherche point ces énormes soldats,
Ce superbe appareil, inutile aux combats,
Fardeaux embarrassants, colosses de la guerre,
Enlevés (2) à prix d'or aux deux bouts de la terre :
Il veut dans ses guerriers le zèle et la valeur,
Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage :
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage;
Consulter la prudence, et suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste;
Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste :
Le conquérant est craint, le sage est estimé;
Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé;
Lui seul est vraiment roi, sa gloire est toujours pure;
Son nom parvient sans tache à la race future.

(2) Un de ces soldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres.

A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :
Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
Jérusalem conquise, et ses murs abattus,
N'ont point éternisé le grand nom de Titus :
Il fut aimé; voilà sa grandeur véritable.

O vous qui l'imitez, vous son rival aimable,
Effacez le héros dont vous suivez les pas.
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

VARIANTES.

1 *Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.*
Vous savez qu'Apollon, le dieu de la lumière,
N'a pas toujours du ciel éclairé la carrière :
Dans un champêtre asile il passa d'heureux jours;
Les arts qu'il y fit naître y furent ses amours;
Il chanta la vertu. Sa divine harmonie
Polit des Phrygiens le sauvage génie;
Solide en ses discours, sublime en ses chansons,
Du grand art de penser il donna des leçons.
Ce fut le siècle d'or; car, malgré l'ignorance,
L'âge d'or en effet est le siècle où l'on pense.
Un pasteur étranger, attiré vers ces bords,
Du dieu de l'harmonie entendit les accords;
A ses sons enchanteurs il accorda sa lyre;
Le Dieu qui l'approuva prit le soin de l'instruire :
Mais le Dieu se cachait, et le simple étranger
Ne connut, n'admira, n'aima que le berger.
Phébus quitta bientôt ces agréables plaines,
Du char de la lumière il prit en main les rènes;
Mais le jour que sa course éclaira l'univers,
Au lieu de se coucher dans le palais des mers,
Déposant ses rayons et sa grandeur suprême,
Il apparut encore à l'étranger qui l'aime,

Lui parla de son art, art peu connu des Dieux,
Et ne l'oublia point en remontant aux cieux.
Je suis cet étranger, ce pasteur solitaire;
Mais quel est l'Apollon qui m'échauffe et m'éclaire?
C'est à vous de le dire, ô vous qui l'admirez,
Peuples qu'il rend heureux, sujets qui l'adorez.
A l'Europe étonnée annoncez votre maître.
Les vertus, les talents, les plaisirs vont renaître;
Les sages de la terre, appelés à sa voix,
Accourent pour l'entendre, et reçoivent ses lois.
Et toi dont la vertu, etc.

[2] *Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.*
Il est héros en tout, puisqu'en tout il est juste,
Il sait qu'aux yeux du sage on a ce titre auguste
Par des soins bienfaisants plus que par des exploits.
Trajan, etc.

ÉPITRE L.

A M. LE COMTE DE MAUREPAS,

MINISTRE D'ÉTAT. (1)

Sur l'encouragement des arts.

1740.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfaisants,
Encourager les arts à ta voix renaissants!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accents;
De sa riante sœur chéris les agréments;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sait se plier à tout;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Je plains tout être faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie;
Et qui, de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.

(1) Cette pièce fut d'abord adressée à M. le comte de Maurepas, ensuite elle reparut sous le titre : *A un ministre d'État.* M. de Voltaire n'avait pu pardonner à M. de Maurepas de s'être réuni au théatin Boyer pour l'empêcher de succéder, à l'académie française, au cardinal de Fleuri : il crut devoir effacer son nom, conserver l'épître qui renfermait des leçons utiles, et laisser ses lecteurs l'adresser aux ministres qu'ils croiraient la mériter.

Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,
Qui d'un calcul aride à peine encore instruit,
Sait que quatre est à deux, comme seize est à huit?
Il méprise Racine, il insulte Corneille;
Lulli n'a point de sons pour sa pesante oreille;
Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des *xx* redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon (2) fut seul utile en France;
Et s'étonne surtout qu'inspiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil et non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, et toujours mieux que lui,
De sa frivole muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique,
Prend pour des arpenteurs Archimède et Newton,
Et voudrait mettre en vers Aristote et Platon. [2]

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes,
Ce papillon folâtre ennemi des systèmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
Par un bavard en robe apprenti chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu sa plume et sa colère.
Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur,

(2) Géomètre médiocre, et qui n'était que cela.

Venez à moi, laissez Massillon, Bourdaloue;
Je veux vous convertir, mais je veux qu'on me loue.
Je divise en trois points le plus simple des cas;
J'ai, vingt ans, sans l'entendre, expliqué saint Thomas.
Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.
L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts et les talents qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que DIEU, consommant son ouvrage,
Eût d'un souffle de vie animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers :
L'aigle au regard perçant, pour régner dans les airs;
Le paon, pour étaler l'iris de son plumage;
Le coursier, pour servir; le loup, pour le carnage;
Le chien fidèle et prompt, l'âne docile et lent,
Et le taureau farouche, et l'animal bêlant;
Le chantre des forêts; la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amants le modèle.
L'homme les nomma tous, et par un heureux choix,
Discernant leurs instincts assigna leurs emplois.
On conte que l'époux de la célèbre Hortense (3)
Signala plaisamment sa sainte extravagance;
Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort, d'un postillon faisait un secrétaire;
Son cocher étonné devint homme d'affaire;
Un docteur hibernois, son très digne aumônier,

(3) Le duc de Mazarin, mari d'Hortense Mancini, faisait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison; et ce qu'on rapporte ici a un fondement très véritable.

Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.

Il est beaucoup d'emplois, mais les talents sont rares.
Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas;
La mitre a décoré des têtes de Midas :
Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
Qui, la rame à la main, dut servir à la chaîne.
Le mérite est caché. Qui sait si de nos temps
Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talents?
Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,
Est chantre de paroisse, ou juge de village.
Le sort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, et détruit ses desseins;
Il affaiblit ses traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au hasard, et rien n'est à sa place.

VARIANTES.

[1] D'après la première édition :

Esprit sage et brillant que le ciel a fait naître
Et pour plaire aux sujets et pour servir leur maître,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfaisants,
Encourager les arts à ta voix renaissants!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance;
Tel qu'un père éclairé, qui sait de ses enfants
Discerner, applaudir, employer les talents.
Je plains, etc.

[2] Et voudrait mettre en vers Cujas et Cicéron.
Pourtant ce géomètre et ce rimeur futile

Bouffis également d'un orgueil imbécile,
Sont regardés tous deux, etc.

[3] Venez à moi, je suis l'oracle de l'Église;
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorcise;
J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas;
J'ai, vingt ans, etc.

[4] *Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.*
Ainsi, par un goût sûr, par un choix toujours sage,
Des talents différents tu fais un juste usage;
Tu sais de Melpomène animer les accents,
De sa riante sœur chérir les agréments,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit peut se plier à tout :
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.
Heureux qui sait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaisirs passer d'un vol agile,
S'occuper en ministre, et vivre en citoyen,
Et se prêter à tout, sans s'asservir à rien!
Un semblable génie, au-dessus du vulgaire,
A l'art de gouverner joint le grand art de plaire.
On voit d'autres mortels auprès du trône admis;
Ils ont tous des flatteurs, il a seul des amis.

ÉPITRE LI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Bruxelles, le 9 avril 1741.

Non, il n'est point ingrat, c'est moi qui suis injuste;
Il fait des vers, il m'aime; et ce héros auguste,
En inspirant l'amour, en répandant l'effroi,
Caresse encor sa muse, et badine avec moi.
Du bouclier de Mars il s'est fait un pupitre;
De sa main triomphante il me trace une épître,
Une épître où son cœur a paru tout entier.
Je vois le bel-esprit, et l'homme, et le guerrier.
C'est le vrai coloris de son âme intrépide.
Son style, ainsi que lui, brillant, mâle et rapide,
Sans languir un moment, ressemble à ses exploits.
Il dit tout en deux mots, et fait tout en deux mois.

O Ciel! veillez sur lui, si vous aimez la terre :
Écartez loin de lui les foudres de la guerre;
Mais écartez surtout les poignards des dévots.
Que le fou Loyola défende à ses suppôts
D'imiter saintement, dans les champs germaniques,
Des Châtels, des Cléments les forfaits catholiques.
Je connais trop l'Église et ses saintes fureurs.
Je ne crains point les rois, je crains les directeurs.
Je crains le front tondu d'un cuistre à robe noire,
Qui du vieux testament lisant du nez l'histoire,
D'Aod et de Judith admirant les desseins,
Prêche le parricide, et fait des assassins.
Il sait d'un fanatique enhardir la faiblesse.
Un sot à deux genoux, qui marmotte à confesse

La liste des péchés dont il veut le pardon,
Instrument dangereux dans les mains d'un fripon,
Croit tout, est prêt à tout; et sa main frénétique
Respecte rarement un héros hérétique.

ÉPITRE LII.

AU ROI DE PRUSSE.

Ce 20 avril 1741.

Eh bien! mauvais plaisants, critiques obstinés,
Prétendus beaux-esprits à médire acharnés,
Qui, parlant sans penser, fiers avec ignorance,
Mettez légèrement les rois dans la balance,
Qui d'un ton décisif, aussi hardi que faux,
Assurez qu'un savant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire et de la poésie,
Grands critiques des rois, allez en Silésie;
Voyez cent bataillons près de Neiss écrasés:
C'est là qu'est mon héros. Venez, si vous l'osez.
Le voilà ce savant que la gloire environne,
Qui préside aux combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charles douze égalant le grand cœur,
Le surpasse en prudence, en esprit, en douceur.
C'est lui-même, c'est lui, dont l'âme universelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle;
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs;
Lui qui dans un repas, sans soins et sans affaire,
Passait les ignorants dans l'art heureux de plaire;
Qui sait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnasse à l'Olympe, et des jeux aux combats.

Je sais que Charles douze, et Gustave, et Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hippocrène :
Mais enfin ces guerriers, illustres ignorants,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire ;
Quand il n'est point Achille, il sait être un Homère.
Tour à tour la terreur de l'Autriche et des sots,
Fertile en grands projets, aussi bien qu'en bons mots ;
Et riant à la fois de Genève et de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'esprit et les vertus,
Reposez-vous, mon Prince, et ne m'effrayez plus ;
Et quoique vous sachiez tout penser et tout faire,
Songez que les boulets ne vous respectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots, (1)
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros ;
Lorsque multipliant son poids par sa vîtesse,
Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse.
Alors privé de vie, et chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous iriez tristement revoir votre patrie.
O Ciel ! que ferait-on dans votre académie ?
Un dur anatomiste, élève d'Atropos,
Viendrait, scalpel en main, disséquer mon héros.

(1) Voiture avait dit :

Que d'une force sans seconde
La mort sait ses traits élancer ;
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde.

M de Voltaire a cité lui-même cette pièce dans ses questions sur l'Encyclopédie, ou Dictionnaire philosophique. Ainsi l'on a eu grand tort de l'accuser d'avoir été le plagiaire de Voiture.

La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, si féconde et si philosophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaisant, juste, plein de grandeur.
Il couperait.... mais non, ces horribles images
Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.
Conservez, ô mes Dieux! l'aimable Frédéric,
Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, prince, et passez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaisirs, tous les *ics* de la terre,
Théodoric, Ulric, Genséric, Alaric,
Dont aucun ne vous vaut selon mon pronostic.
Mais lorsque vous aurez de victoire en victoire
Augmenté vos États, ainsi que votre gloire,
Daignez vous souvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, présagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,
Votre main mille fois m'écrivait : *Je vous aime.*
Adieu, grand politique, et rapide vainqueur,
Trente États subjugués ne valent point un cœur.

ÉPITRE LIII.

AU ROI DE PRUSSE.

De Bruxelles 1742.

Les vers et les galants écrits
Ne sont pas de cette province;
Et dans les lieux où tout est prince,
Il est très peu de beaux esprits.
Jean Rousseau, banni de Paris,
Vit émousser dans ce pays

Le tranchant aigu de sa pince;
Et sa muse qui toujours grince,
Et qui fuit les jeux et les ris,
Devint ici grossière et mince.
Comment vouliez-vous que je tinsse
Contre ces frimas épaissis?
Vouliez-vous que je redevinsse
Ce que j'étais quand je suivis
Les traces du pasteur du Mince, (*)
Et que je chantai les Henris?
Apollon la tête me rince;
Il s'aperçoit que je vieillis.
Il voulut qu'en lisant Leibnitz,
De plus rimailler je m'abstinsse.
Il le voulut, et j'obéis:
Auriez-vous cru que j'y parvinsse?

ÉPITRE LIV.

AU ROI DE PRUSSE.

FRAGMENT.

. . . . . .

Lorsque, pour tenir la balance,
L'Anglais vide son coffre-fort;
Lorsque l'Espagnol sans puissance
Croit partout être le plus fort;
Quand le Français vif et volage
Fait au plus vite un empereur;
Quand Bellisle n'est pas sans peur
Pour l'ouvrier et pour l'ouvrage;

(*) Virgile, pasteur du Mincio.

Quand le Batave un peu tardif,
Rempli d'égards et de scrupule,
Avance un pas et deux recule,
Pour se joindre à l'Anglais actif;
Quand le bon homme de saint-père,
Du haut de sa sainte Sion,
Donne sa bénédiction
A plus d'une armée étrangère;
Que fait mon héros à Berlin?
Il réfléchit sur la folie
Des conducteurs du genre humain;
Il donne des lois au destin,
Et carrière à son grand génie:
Il fait des vers gais et plaisants;
Il rit en donnant des batailles:
On commence à craindre à Versailles
De le voir rire à nos dépens.

. . . . . .

ÉPITRE LV.

AU ROI DE PRUSSE.

1744.

Ceux qui sont nés sous un monarque
Font tous semblant de l'adorer:
Sa majesté, qui le remarque,
Fait semblant de les honorer:
Et de cette fausse monnoie,
Que le courtisan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne songeant qu'à soi.

Mais lorsque la philosophie,
La séduisante poésie,
Le goût, l'esprit, l'amour des arts
Rejoignent sous leurs étendards,
A trois cents milles de distance,
Votre très royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talents;
Quand, sans crainte et sans espérance,
Je sens en moi tous vos penchants;
Et lorsqu'un peu de confidence
Resserre encor ces nœuds charmants;
Enfin lorsque Berlin attire
Tous mes sens à Cirey séduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire :
On m'aime, tout roi que je suis?
Enfin l'océan germanique,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit si bien la république,
Vers Embden sera sous vos lois,
Avec garnison batavique.
Un tel mélange me confond;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuset me rassure;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal se fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Partout que de prospérités!
Vous conquérez; vous héritez
Des ports de mer et des provinces;
Vous mariez à de grands princes
De très adorables beautés;

Vous faites noce, et vous chantez
Sur votre lyre enchanteresse,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce mollesse.
Vos sujets, au sein du loisir,
Goûtent les fruits de la victoire :
Vous avez et fortune et gloire ;
Vous avez surtout du plaisir ;
Et cependant le roi mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs rois,
S'amuse à faire dans la Flandre
Ce que vous faisiez autrefois,
Quand trente canons à la fois
Mettaient des bastions en cendre.
C'est lui qui, secouru du ciel,
Et surtout d'une armée entière,
A brisé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin ;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand Roi, je vous l'avais bien dit
Que mon souverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,
A de ses flammes immortelles

Tout d'un coup répandu l'éclat.
Ainsi la brillante fusée
Est tranquille jusqu'au moment
Où par son amorce embrasée
Elle éclaire le firmament;
Et perçant dans les sombres voiles,
Semble se mêler aux étoiles,
Qu'elle efface par son brillant.
C'est ainsi que vous enflammâtes
Tout l'horizon d'un nouveau ciel,
Lorsqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel
Devers la gloire où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis
A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes : vingt potentats
Se troublèrent dans leurs États,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'est de loin : voilà ma peine.

VARIANTES.

[1] Le commencement de l'épître est différent dans quelques copies.

Grand Roi, la longue maladie
Qui va rongeant l'étui mal-sain
De mon âme assez engourdie,
Et de plus une comédie
Que je fais pour notre dauphin,
Et que j'ai peur qui ne l'ennuie,
Tout cela retenait ma main;

Et souvent je donnais en vain
Des secousses à mon génie,
Pour qu'il envoyât dans Berlin
Quelque nouvelle rapsodie,
Quelque rondeau, quelque huitain
Au vainqueur de la Silésie,
A ce bel-esprit souverain,
A ce grand homme un peu malin,
Chez qui j'aurais passé ma vie,
Si j'avais à ma fantaisie
Pu disposer de mon destin.
En vain vous m'appelez volage,
Toujours dans un noble esclavage
Votre muse retient mes pas;
Et je suis serviteur du sage,
Quoique mon cœur ne le soit pas.
Votre esprit sublime et facile,
Vos entretiens et votre style
Ont pour moi des charmes plus doux
Que votre suprême puissance,
Vos grenadiers, votre opulence,
Et cent villes à vos genoux.
Dussé-je leur faire une offense,
Je ne puis rien aimer que vous.
Ceux qui sont nés, etc.

ÉPITRE LVI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 1 novembre 1744.

Du héros de la Germanie,
Et du plus bel esprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni prose polie;
Ma muse en est en léthargie.
Je me réveille aux fiers accents
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçants,
Qui se mêlent aux cris perçants
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette Déesse vagabonde,
De Frédéric et de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelacés.

Quels seront les heureux poëtes,
Les chantres boursouflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?
C'est à vous seul de vous chanter,

Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre et la lance d'Achille;
Vous qui rapide en votre style,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la prose et des vers.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaîté, son esprit, sa grâce,
Ornent votre style enchanteur;
Mais votre muse le surpasse
Dans un point cher à notre cœur :
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.

Fils de Mars et de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le destin de l'Europe,
Et daignez faire des chansons;
Et quand Thémis avec Bellone
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde;
Quand partout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde;
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à son peuple qui l'aime
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;

Car, tout envieux que nous sommes
Et du mérite et du grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire;
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Écrit toujours au bel-esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord, à vos sanglants progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

ÉPITRE LVII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI,

Qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre.

A Paris, février 1744.

Enfant du Pinde et de Cythère,
Brillant et sage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire et de plaire,
Et que, pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs rois de la terre
A fait son conseiller de guerre,

Dès qu'il a voulu vivre en paix : [1]
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles sons,
Enfilés sans art et sans peine
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour et de reconnaissance!
C'est de votre sein que sortit
Le héros qui venge la France,
Et la nymphe qui l'embellit.

Apprenez que cette dauphine
Par ses grâces, par son esprit,
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muse divine
Dans ses lettres m'avait prédit.
Vous penserez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;
Je vous jure qu'il n'en est rien,
Et que ma muse peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'est que l'écho de l'univers.

Une dauphine est entourée,
Et l'étiquette est son tourment.
J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'appartement
De sa bigarrure dorée. [2]
Virgile était-il le premier

A la toilette de Livie?
Il laissait passer Cornélie,
Les ducs et pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amusait sur l'escalier
Avec Tibulle et Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour;
Les Dieux ne me refusent guère;
Je fais aux Grâces chaque jour
Une très dévote prière.
Je leur dis : Filles de l'Amour,
Daignez, à ma muse discrète
Accordant un peu de faveur,
Me présenter à votre sœur,
Quand vous irez à sa toilette.

Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin, et de cette affaire
De l'amour et du sacrement?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement;
Mais un profane doit se taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainsi qu'ont fait très à propos
Son aïeul et son digne père.

Daignez pour moi remercier
Votre ministre magnifique :
D'un fade éloge poétique
Je pourrais fort bien l'ennuyer :
Mais je n'aime pas à louer;
Et ces offrandes si chéries

Des belles et des potentats,
Gens tous nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.

Adieu, faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie,
Et les vérités de Newton;
Et que votre muse polie
Parle encor sur un nouveau ton
De notre immortelle Émilie.

VARIANTES.

[1] Dans la plupart des éditions, au lieu de ces quatre vers, on lisait :

Et dont le charmant caractère
A tous les goûts est assorti.
Dans vos palais, etc.

[2] J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule dorée,
Qui remplit tout l'appartement;
Et cinq cents dames qui, peut-être
S'approchant pour la censurer,
Se sont mises à l'adorer
Dès qu'elles ont pu la connaître.
Virgile, etc.

ÉPITRE LVIII.

AU ROI.

PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

Novembre 1744.

Vous dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
Brave et doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fièvre échappé, vous courez aux combats!
Vous volez à Fribourg! En vain la Peyronie (1)
Vous disait : « Arrêtez, ménagez votre vie;
« Il vous faut du régime et non des soins guerriers;
« Un héros peut dormir couronné de lauriers. »
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle aux médecins, et fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue et le feu des canons.
Tout l'État en frémit, et craint votre courage.
Vos ennemis, grand Roi, le craignent davantage,
Ah! n'effrayez que Vienne, et rassurez Paris :
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris :
Rendez-nous ce héros qu'on admire et qu'on aime.

Un sage nous a dit que le seul bien suprême,
Le seul bien qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.
Si ce sage eut raison, si la philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,

(1) Premier chirurgien du roi.

Quel est donc, justes Dieux! le destin d'un bon roi,
Qui dit, sans se flatter, tous les cœurs sont à moi?
A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre!
Vous qui le possédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Bénissant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant sur notre bouche?
C'est-là le vrai triomphe, et le seul qui vous touche.

Cent rois au capitole en esclaves traînés,
Leurs villes, leurs trésors et leurs Dieux enchaînés,
Ces chars étincelants, ces prêtres, cette armée,
Ce sénat insultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil:
Le vôtre est de l'amour, et la gloire en est pure;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure;
Ils effrayaient le monde, et vous le rassurez:
Vous, l'image des Dieux sur la terre adorés!
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choisi pour maître!
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître.
Que la paix florissante embellisse leur cours:
Mars fait des jours brillants, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous et pour elle.

ÉPITRE LIX.

AU ROI DE PRUSSE.

FRAGMENT.

. . . . . .

. . . . . .

Ah! mon Prince, c'est grand dommage
Que vous n'ayez point votre image;
Un fils par la gloire animé,
Un fils par vous accoutumé
A rogner ce grand héritage
Que l'Autriche s'était formé.

Il est doux de se reconnaître
Dans sa noble postérité;
Un grand homme en doit faire naître :
Voyez comme le roi mon maître
De ce devoir s'est acquitté.
Son dauphin, comme vous, appelle
Auprès de lui les plus beaux arts
De le Brun, de Lulli, d'Handelle,
Tout aussi-bien que ceux de Mars.
Il apprit la langue espagnole;
Il entend celle des Césars,
Mais des Césars du Capitole.
Vous me demanderez comment
Dans le beau printemps de sa vie
Un dauphin peut en savoir tant;
Qui fut son maître? le génie :

Ce fut-là votre précepteur.
Je sais bien qu'un peu de culture
Rend encor le terrain meilleur;
Mais l'art fait moins que la nature.

ÉPITRE LX.

AU ROI DE PRUSSE.

J'ai donc vu ce Postdam, et je ne vous vois pas;
On dit qu'ainsi que moi vous prenez médecine.
Que de conformités m'attachent sur vos pas!
Le dieu de la double colline,
L'amour de tous les arts, la haine des dévots;
Raisonner quelquefois sur l'essence divine,
Peu hanter nosseigneurs les sots;
Au corps comme à l'esprit donner peu de repos;
Mettre l'ennui toujours en fuite,
Manger trop quelquefois, et me purger ensuite;
Savourer les plaisirs, et me moquer des maux;
Sentir et réprimer ma vive impatience;
Voilà quel est mon lot, voilà ma ressemblance
Avec mon aimable héros.
O vous, maîtres du monde, ô vous, rois que j'atteste,
Indolents dans la paix, ou de sang abreuvés.....
Ressemblez-lui dans tout le reste.

ÉPITRE LXI.

AU ROI DE PRUSSE,

Qui avait adressé des vers à l'auteur sur ces rimes redoublées.

1747.

Lorsque deux rois s'entendent bien,
Quand chacun d'eux défend son bien,
Et du bien d'autrui fait ripaille;
Quand un des deux, roi très chrétien,
L'autre qui l'est vaille que vaille,
Prennent des murs, gagnent bataille,
Et font sur le bord stygien
Voler des pandours la canaille;
Quand Berlin rit avec Versaille,
Aux dépens de l'Hanovrien,
Que dit monsieur l'Autrichien?
Tout honteux, il faut qu'il s'en aille
Loin du monarque prussien,
Qui le bat, le suit et s'en raille.
Cela pourra gâter la taille
De ce gros monsieur Bartenstein,
Et rabaisser ce ton hautain
Qui toujours contre vous criaille.
C'est en vain que l'Anglais travaille
A combattre votre destin,
Vous aurez l'huître et lui l'écaille;
Vous aurez le fruit et le grain,
Et lui l'écorce avec la paille.
Le Saxon voit que c'est en vain

Qu'un petit moment il ferraille;
Contre un aussi mauvais voisin
Que peut-il faire? rien qui vaille.
Vous seriez empereur romain,
Et du pape première ouaille,
Si vous en aviez le dessein;
Mais votre pouvoir souverain
Subsistera, pour le certain,
Sans cette belle pretintaille.
Soyez l'arbitre du Germain;
Soyez toujours vainqueur humain,
Et laissez là la rime en *aille*.

ÉPITRE LXII.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la victoire remportée par le roi à Lawfelt.

1747.

Auguste fille et mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible et cassée,
Et vous voulez que ma muse lassée,
Comme Louis ignore le repos.
D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeste, et ses brillants exploits,
Et Cumberland que l'on a vu deux fois
Chercher ce roi, l'admirer et le craindre:
Mais des bons vers l'heureux temps est passé;
L'art des combats est l'art où l'on excelle:
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle;

Louis s'élève, et le siècle est baissé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins seconder le génie.
Boileau pâlit au seul nom de Vœrden;
Que dirait-il, si non loin d'Helderen,
Il eût fallu suivre entre les deux Nèthes
Bathiani si savant en retraites;
Avec d'Estrée à Rosmal s'avancer?
La gloire parle, et Louis me réveille;
Le nom du roi charme toujours l'oreille;
Mais que Lawfelt est rude à prononcer! [1]
Et quel besoin de nos panégyriques,
Discours en vers, épîtres héroïques,
Enregistrés, visés par Crébillon, (1)
Signés Marville, (2) et jamais Apollon?

De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra sans courroux mon encens;
Car la bonté, la sœur de la vaillance,
De vos aïeux passa dans vos enfants;
Mais tout lecteur n'est pas si débonnaire;
Et si j'avais, peut-être téméraire,
Représenté vos fiers carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers;
Si je peignais ce soutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé,
Du Dieu des vers si j'étais secondé,
Comme il le fut par le Dieu des alarmes;
Plus d'un censeur encore avec dépit,

(1) M. Crébillon, de l'académie française, examinateur des écrits en une feuille présentés à la police.

(2) M. Feydeau de Marville, alors lieutenant de police.

M'accuserait d'en avoir trop peu dit.
Très peu de gré, mille traits de satire,
Sont le loyer de quiconque ose écrire;
Mais pour son prince il faut savoir souffrir:
Il est partout des risques à courir;
Et la censure, avec plus d'injustice,
Va tous les jours acharner sa malice
Sur des héros dont la fidélité
L'a mieux servi que je ne l'ai chanté. [2]

Allons, parlez, ma noble académie;
Sur vos lauriers êtes-vous endormie?
Représentez ce conquérant humain,
Offrant la paix, le tonnerre à la main.
Ne louez point, auteurs, rendez justice;
Et comparant aux siècles reculés
Le siècle heureux, les jours dont vous parlez,
Lisez César, vous connaîtrez Maurice. (3)

Si de l'État vous aimez les vengeurs,
Si la patrie est vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef dont l'active prudence
Venge à la fois Gènes, Parme et la France;
Chantez Belle-Isle; élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers;
Il est du sang qui fut l'appui du trône:
Il eût pu l'être; et la faulx du trépas
Tranche ses jours échappés à Bellone,
Au sein des murs délivrés par son bras.
Mais quelle voix assez forte, assez tendre,
Saura gémir sur l'héroïque cendre

(3) Maurice, comte de Saxe.

De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un roi, leur père et leur amour?
O vous, surtout, infortuné Bavière,
Jeune Froulai, si digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs?

Anges des cieux, puissances immortelles,
Qui présidez à nos jours passagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers;
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes.
Déja Rocou vit déchirer son flanc :
Ayez pitié de cet âge si tendre;
Ne versez pas le reste de ce sang
Que pour Louis il brûle de répandre. (4)
De cent guerriers couronnez les beaux jours :
Ne frappez pas Bonac et d'Aubeterre,
Plus accablés sous de cruels secours
Que sous les coups des foudres de la guerre.

Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des listes de héros?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers au vrai seul consacrés;
On flatte peu ceux qu'on a célébrés;
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainsi toujours le danger suit mes pas;
Il faut livrer presqu'autant de combats
Qu'en a causé sur l'onde et sur la terre
Cette balance utile à l'Angleterre.

(4) M. le marquis de Ségur, ministre de la guerre en 1780 : il avait été dangereusement blessé à Rocou, et perdit un bras à la bataille de Lawfelt.

Cessez, cessez, digne sang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laissez-moi tout entier à l'histoire;
C'est là qu'on peut, sans génie et sans art,
Suivre LOUIS de l'Escaut jusqu'au Jart.
Je dirai tout, car tout est à sa gloire :
Il fait la mienne, et je me garde bien
De ressembler à ce grand satirique, (5)
De son héros discret historien,
Qui, pour écrire un beau panégyrique,
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

(5) Boileau.

VARIANTES.

1 *Mais que Lawfelt est rude à prononcer!*
Puis, quand ma voix, par ses faits enhardie,
L'aurait chanté sur le plus noble ton,
Qu'aurais-je fait? blessé sa modestie,
Sans ajouter à l'éclat de son nom.
De votre fils, etc.

2 *L'a mieux servi que je ne l'ai chanté.*
Auteurs du temps, rompez donc le silence,
Osez sortir d'une morne indolence;
Quand LOUIS vole à des périls nouveaux,
Si les Latours ainsi que les Vanloos
Peignent ses traits qu'un peuple heureux adore,
Peignez son âme, elle est plus belle encore.
Représentez, etc.

ÉPITRE LXIII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Dans vos projets étudiés
Joignant la force et l'artifice,
Vous devenez donc un Ulysse,
D'un Achille que vous étiez.
Les intérêts de deux couronnes
Sont soutenus par vos exploits;
Et des fiers tyrans du Génois
On vous a vu prendre à la fois
Et les postes et les personnes.
L'ennemi, par vous déposté,
Admire votre habileté.
En pareil cas, quelque Voiture
Vous dirait qu'on vous vit toujours,
Auprès de Mars et des Amours,
Dans la plus brillante posture.
Ainsi jadis on s'exprimait
Dans la naissante académie
Que votre grand-oncle formait;
Mais la vieille dame endormie,
Dans le sein d'un triste repos,
Semble renoncer aux bons mots,
Et peut-être même au génie.
Mais quand vous viendrez à Paris,
Après plus d'un beau poste pris,
Il faudra bien qu'on vous harangue,
Au nom du corps des beaux esprits,
Et des maîtres de notre langue.

Revenez bientôt essuyer
Ces fadeurs qu'on nomme éloquence,
Et donnez-moi la préférence
Quand il faudra vous ennuyer.

ÉPITRE LXIV.

A MADAME DENIS,

NIÈCE DE L'AUTEUR.

La vie de Paris et de Versailles.

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déja,
L'embrasse, et bâille; et puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.

Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs âmes excédées;
Elles chantaient déja, faute d'idées.
Dans le néant leur cœur est absorbé;
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fade plaisant, galant escroc, et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.

Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
Nos deux pédants sont tous deux sûrs de plaire;
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaisance (1) eût fait son régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Bouquette;
A Nice, au Var, à Digne, il le conduit:
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,
A l'air sournois. Un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle en lui serrant la main.

D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix:

(1) Il paraît que cette petite pièce fut faite immédiatement après la guerre de 1741; guerre funeste, entreprise pour dépouiller l'héritière de la maison d'Autriche de la succession paternelle.

Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence,
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David, (2) ô ressource assurée,
Viens ranimer leur langueur désœuvrée.
Grand roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit et le goût des humains ;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme surtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir ;
Leur âme vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts ;
Avec le sang l'âme se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quels propos ! ce pédant du palais
Blâme la guerre, et se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus, en sablant du champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne ;

(2) Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du roi David.

Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons-mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.

Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime;
On ne peut vivre avec lui ni sans lui;
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art;
Et de la joie ou fausse ou passagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher!
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empyrée
Cache aux humains sa présence adorée:
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.

Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les dieux de la seconde espèce, [2]
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés sur ces rapides sphères,
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissants dangereux;
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui? le public! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte, mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour Judith, Pyrame et Régulus,
Abandonner Phèdre et Britannicus;

Lui qui dix ans proscrivit Athalie,
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.

Mais il revient, il répare sa honte;
Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais moi vivant il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repose;
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait, il fut persécuté.

Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure :
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot dont la peur dangereuse
Corrompt la vie, et rend la mort affreuse!

VARIANTES.

1 *Dans tes cartons peints de rouge et de noir*
Tu fais leur joie, et l'âme est abusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
C'est là qu'on voit l'intérêt attentif,
Qui d'un œil sombre et d'un esprit actif,
En combinant que deux et deux font quatre,
S'obstine à vaincre, et se plaît à combattre.
Saint-Séverin, et vous, grave du Theil,
Travaillez-vous avec un soin pareil,
Quand dans les murs bâtis par Charlemagne
Vous rajustez la France et l'Allemagne?
De ces exploits, etc.

2 *Prier les dieux de la seconde espèce;*
A leurs autels porter son encensoir,
Et de leurs mains attendre un billet noir,
Qui peut sortir de cette roue immense
Où sont les lots que leur faveur dispense?
A leurs humeurs faut-il s'assujettir,
Importuner, souffrir, flatter, mentir,
Remercier d'un dégoût, d'un caprice,
Et pour loyer d'un si noble service,
Obtenir d'eux, après un an d'oubli,
Dans l'antichambre, etc.

ÉPITRE LXV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1747.

O détestable Vestphalie,
Vous n'avez chez vous ni vin frais,
Ni lits, ni servante jolie;
De couvents vous êtes remplie,
Et vous manquez de cabarets.
Quiconque veut vivre sans boire,
Et sans dormir et sans manger,
Fera très bien de voyager
Dans votre chien de territoire.

Monsieur l'évêque de Munster
Vous tondez donc votre province?
Pour le peuple est l'âge de fer,
Et l'âge d'or est pour le prince.
Je vois bien maintenant pourquoi
Dans cette maudite contrée,
On donna la paix et la loi
A l'Allemagne déchirée : (*)
Du très saint empire romain
Les sages plénipotentiaires,
Dégoûtés de tant de misères,
Voulurent en partir soudain,
Et se hâtèrent de conclure
Un traité fait à l'aventure,
Dans la peur de mourir de faim.

(*) Les traités d'Osnabruck et de Munster.

Ce n'est pas de même à Berlin.
Les beaux arts, la magnificence,
La bonne chère, l'abondance
Y font oublier le destin
De l'Italie et de la France.
De l'Italie! Algarotti,
Comment trouvez-vous ce langage?
Je vous vois, frappé de l'outrage,
Me regarder en ennemi.
Modérez ce bouillant courage,
Et répondez-nous en ami.
Vos pantalons à robe large,
Un palais sans cour et sans parc,
Où végète un doge inutile;
Un vieux manuscrit d'évangile
Griffoné, dit-on, par Saint Marc;
Vos nobles avec prud'hommie
Allant du sénat au marché
Chercher pour deux sous d'eau-de-vie;
Un peuple mou, faible, entiché
D'ignorance et de fourberie,
Au fessier souvent ébréché,
Grâce aux efforts du vieux péché
Que l'on appelle sodomie:
Voilà le portrait ébauché
De la très noble seigneurie.

Or cela vaut-il, je vous prie,
Notre adorable Frédéric,
Ses vertus, ses goûts, sa patrie?
J'en fais juge tout le public.

ÉPITRE LXVI.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Lunéville, novembre 1748.

Vous qui de la chronologie [1]
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie;
Hénault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'Envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas?
Il ne faut point s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de Mémoire;
Aux sots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.

Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verts rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage :

Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guère;
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montaigne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond et frivole,
Dans son château paisiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et se moquait très librement
Des bavards fourrés de l'école;
Mais quand son élève Charron,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les temps, l'occasion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Grèce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue;
Socrate prêche la raison,
Et Socrate boit la ciguë.

Heureux qui dans d'obscurs travaux

A soi-même se rend utile!
Il faudrait, pour vivre tranquille,
Des amis et point de rivaux.
La gloire est toujours inquiète,
Le bel esprit est un tourment;
On est dupe de son talent;
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité, qui vous obsède,
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la possède.

Mais finissons ce triste ton :
Est-il si malheureux de plaire?
L'envie est un mal nécessaire,
C'est un petit coup d'aiguillon
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'âme noble en est excitée.
Virgile avait son Mévius,
Hercule avait son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours
Qui s'envolent et qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans, (1)
Près de Boufflers et d'Émilie;
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je fasse envie.

(1) Le roi Stanislas.

VARIANTE.

[1] Cette épître commençait ainsi :

Hénault, fameux par vos soupés
Et par votre chronologie,
Par des vers au bon coin frappés,
Pleins de douceurs et d'harmonie;
Vous qui dans l'étude occupez
L'heureux loisir de votre vie,
Daignez m'apprendre, je vous prie;
Par quel secret vous échappez
Aux malignités de l'Envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois que sa rage éternelle
Répand son poison sur mes pas.
Il ne faut point, etc. (*)

(*) Le président Hénault fut blessé de ce qu'on paraissait faire entrer ses soupés pour quelque chose dans sa réputation, et se fâcha sérieusement. M. de Voltaire changea sur-le-champ les premiers vers de sa pièce.

ÉPITRE LXVII.

A M. LE MARÉCHAL DE SAXE,

En lui envoyant les œuvres de M. le marquis de Rochemore, son ancien ami, mort depuis peu. (Ce dernier est supposé lui faire un envoi de l'autre monde.)

Je goûtais dans ma nuit profonde
Les froides douceurs du repos,
Et m'occupais peu des héros
Qui troublent le repos du monde;
Mais dans nos champs élysiens
Je vois une troupe en colère
De fiers Bretons, d'Autrichiens,
Qui vous maudit et vous révère :
Je vois des Français éventés
Qui tous se flattent de vous plaire,
Et qui sont encore entêtés
De leurs plaisirs et de leur gloire,
Car ils sont morts à vos côtés
Entre les bras de la victoire.
Enfin dans ces lieux tout m'apprend
Que celui que je vis à table,
Gai, doux, facile, complaisant,
Et des humains le plus aimable,
Devient aujourd'hui le plus grand.
J'allais vous faire un compliment;
Mais parmi les choses étranges
Qu'on dit à la cour de Pluton,
On prétend que ce fier Saxon
S'enfuit au seul bruit des louanges,
Comme l'Anglais fuit à son nom.

Lisez seulement mes folies,
Mes vers qui n'ont loué jamais
Que les trop dangereux attraits
Du dieu du vin et des Sylvies :
Ces sujets ont toujours tenté
Les héros de l'antiquité,
Comme ceux du siècle où nous sommes.
Pour qui sera la volupté,
S'il en faut priver les grands hommes?

ÉPITRE LXVIII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

A qui le sénat de Gênes avait érigé une statue.

A Lunéville, novembre 1748.

Je la verrai cette statue,
Que Gène élève justement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit sa gloire moins étendue;
Il serait jaloux, à la vue
De cet unique monument.

Dans l'âge frivole et charmant,
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement,
Pour modeler ce beau visage
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'Amour,
Et surtout de l'Amour volage;

Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du dieu qui préside aux jardins.
Ce double et charmant avantage
Peut diminuer à la fin;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin;
C'est de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours
Sur le trône heureux des amours :
Tous les plaisirs sont de passage;
Mais vous saurez régner toujours
Par l'esprit et par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait,
Où Macé mit vôtre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros soutien de nos armes,
Ceux du père, du défenseur
D'une république en alarmes,
Ceux de Richelieu son vengeur
Ont pour moi cent fois plus de charmes.

Pardon; je sens tous les travers
De la morale où je m'engage :
Pardon; vous n'êtes pas si sage
Que je le prétends dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croie un grave personnage.

Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de sang et de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi :
Lorsque prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche et l'Envie,
Vous revîntes vite à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes;
Et vous servez encor les belles,
Comme la France et les Génois.

ÉPITRE LXIX.

A M. D'ARNAUD.

1750.

Enfin d'Arnaud, loin de Manon,
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin, chercher la sagesse
Près de Frédéric-Apollon.
Ah! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse.
Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant législateur,
Qui sut chasser de son domaine
Tout dévot et tout procureur,
Deux fléaux de l'engeance humaine.

Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hippocrène;
Non pas comme dans ce jardin,
Où l'art avec effort amène
Les Naïades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine,
Fort étonné de son chemin;
Mais par un art bien plus divin,
Par le pouvoir de ce génie
Qui sans effort tient sous sa main
Toute la nature embellie.
Mon d'Arnaud est donc appelé
Dans ce séjour que l'on renomme;
Et tandis qu'un troupeau zélé
De pélerins, au front pelé,
Court à pied dans les murs de Rome,
Pour voir un triste jubilé,
L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

ÉPITRE LXX.

AU ROI DE PRUSSE.

1750. (1)

Ainsi dans vos galants écrits,
Qui vont courant toute la France,

1) M. de Voltaire écrivit cette épître en 1750, avant son départ de Paris, à l'occasion de quelques vers que le roi de Prusse avait faits pour M. d'Arnaud. Les voici :

D'Arnaud, par votre beau génie
Venez réchauffer nos cantons,
Et des sons de votre harmonie
Réveiller ma muse assoupie,
Et diviniser nos Manons.

Vous flattez donc l'adolescence
De ce d'Arnaud que je chéris,
Et lui montrez ma décadence.
Je touche à mes soixante hivers;
Mais, quand tant de lauriers divers
S'accumulent sur votre tête
Par vos exploits et par vos vers,
Grand Prince, il n'est pas fort honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées
Que déja l'Envie et le Temps
Ont de leurs détestables dents
Sur mon front à demi rongées.
Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre?
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,

L'amour préside à vos chansons,
Et dans vos hymnes que j'admire,
La tendre volupté respire,
Et semble dicter ses leçons.

Bientôt sans être téméraire,
Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
Vous pourrez égaler Voltaire,
Et près de Virgile et d'Homère
Jouir de vos succès heureux.

Déja l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence;
Venez briller à votre tour;
Élevez-vous, s'il baisse encore:
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

En dépit de mes onze lustres,
Conserve encore quelque ardeur;
Et c'est pour les hommes illustres.

L'esprit baisse; mes sens glacés
Cèdent au temps impitoyable,
Comme des convives lassés
D'avoir trop long-temps tenu table;
Mais mon cœur est inépuisable,
Et c'est vous qui le remplissez.

ÉPITRE LXXI.

A M. HELVÉTIUS.

Que toujours de ses douces lois
Le Dieu des vers vous endoctrine;
Qu'à vos chants il joigne sa voix,
Tandis que de sa main divine
Il accordera sous vos doigts,
La lyre agréable et badine
Dont vous vous servez quelquefois.
Que l'Amour, encor plus facile,
Préside à vos galants exploits,
Comme Phébus à votre style;
Et que Plutus, ce dieu sournois,
Mais aux autres dieux très utile,
Rende par maints écus tournois,
Les jours que la Parque vous file,
Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace et de Virgile.

ÉPITRE LXXII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Tressan, l'un des grands favoris
Du dieu qui fait qu'on est aimable,
Du fond des jardins de Cypris,
Sans peine et par la main des Ris,
Vous cueillez ce laurier durable,
Qu'à peine un auteur misérable,
A son dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché,
Arrache en se donnant au diable.

Vous rendez les amants jaloux;
Les auteurs vont être en alarmes;
Car vos vers se sentent des charmes
Que l'Amour a versés sur vous.

Tressan, comment pouvez-vous faire
Pour mettre si facilement
Les neuf Pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjouement?
Ah! prêtez-moi votre art charmant,
Prêtez-moi votre main légère;
Mais ce n'est pas petite affaire
De prétendre vous imiter:
Je peux tout au plus vous chanter;
Mais les dieux vous ont fait pour plaire,

Je vous reconnais à ce ton
Si doux, si tendre et si facile;

En vain vous cachez votre nom;
Enfant d'Amour et d'Apollon,
On vous devine à votre style.

ÉPITRE LXXIII.

A M. DESMAHIS.

1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines;
Vous dormez dessous les courtines
Et des Grâces et des neuf Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines;
Mais vous possédez leurs faveurs.

Tout s'éteint, tout s'use, tout passe;
Je m'affaiblis, et vous croissez;
Mais je descendrai du Parnasse
Content, si vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore;
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai : Je fus comme vous;
C'est beaucoup me vanter peut-être;
Mais je ne serai point jaloux :
Le plaisir permet-il de l'être?

ÉPITRE LXXIV.

A M. LE CARDINAL QUIRINI.

Berlin, 1751.

Quoi! vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante!
Je vous admire, et je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidèle contrée,
Où de Rome on brave les lois,
Pourrai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée?
Éloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon catholique.
Hélas! mon prince est hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction
Que dans l'infernale sequelle
Il sera près de Cicéron,
Et d'Aristide et de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
On sait que ces esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il soit damné comme eux,
Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais surtout que je suis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme et cruel péché
Que l'on nomme la tolérance!

Pour moi, je frémis quand je pense
Que le musulman, le paien,
Le quakre et le luthérien,
L'enfant de Genève et de Rome,
Chez lui tout est reçu si bien,
Pourvu que l'on soit honnête homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a su rendre ridicule
Cette sainte inhumanité,
Cette haine dont sans scrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont se raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand cardinal,
Moi chambellan très inutile
D'un prince endurci dans le mal,
Et proscrit dans nôtre évangile?

Vous dont le front prédestiné
A nos yeux doublement éclate,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde est orné;
Qui, marchant sur les pas d'Horace,
Et sur ceux de saint Augustin,
Suivez le raboteux chemin
Du Paradis et du Parnasse,
Convertissez ce rare esprit;
C'est à vous d'instruire et de plaire;
Et la grâce de JÉSUS-CHRIST
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois grâces d'Homère.

ÉPITRE LXXV.

AU ROI DE PRUSSE. (1)

Blaise Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux misanthrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici-bas tout est misère et crime,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir
Qu'un roi que l'on amuse, et même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Il est le plus heureux, s'il s'occupe et s'il pense.
Vous le prouvez très bien, car loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense
Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître,
Qui se connaît lui-même, et qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice augmente encor son être.
Travailler est le lot et l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel.
Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité!
Est-ce dans le néant qu'est la félicité?
Dieu serait malheureux, s'il n'avait rien à faire;
Il est d'autant plus Dieu, qu'il est plus agissant.
Toujours, ainsi que vous, il produit quelque ouvrage.

(1) Cette pièce est de 1751. Voyez les *Pensées de Pascal*. On l'a imprimée souvent avec le titre des *Deux tonneaux*.

On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il se repent.
Il préside au scrutin qui dans le Vatican
Met sur un front ridé la coiffe à triple étage.
Du prisonnier Mahmoud il vous fait un sultan.
Il mûrit à Moka, dans le sable arabique,
Ce café nécessaire au pays des frimas.
Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain séjour
De la variété le mobile théâtre;
Il se plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre
Les charmes arrondis du sein de Pompadour,
Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène
Sur le nez aplati d'une dame africaine,
Qui ressemble à la nuit, comme l'autre au beau jour.
DIEU se joue à son gré de la race mortelle;
Il fait vivre cent ans le normand Fontenelle,
Et trousse à trente-neuf mon dévot de Pascal.
Il a deux gros tonneaux, d'où le bien et le mal
Descendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers et sur chaque animal :
Les sots, les gens d'esprit, et les fous et les sages,
Chacun reçoit sa dose, et le tout est égal.
On prétend que de DIEU les rois sont les images;
Les Anglais pensent autrement;
Ils disent en plein parlement
Qu'un roi n'est pas plus Dieu que le pape infaillible :
Mais il est pourtant très plausible,
Que ces puissants du siècle, un peu trop adorés,
A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés,
Ressemblent en un point à notre commun maître;
C'est qu'ils font comme lui le mal et le bien-être;

Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis;
Que leurs fronts soient sereins, que leurs cœurs soient unis;
Au feu de votre esprit que notre esprit s'éclaire;
Que sans empressement nous cherchions à vous plaire;
Qu'en dépit de la majesté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaisir, mère de la saillie,
Assaisonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambrosie.
Les honneurs rendent vain, le plaisir rend heureux.
Versez les douceurs de la vie
Sur votre olympe sablonneux,
Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

ÉPITRE LXXVI.

L'AUTEUR

Arrivant dans sa terre, près du lac de Genève.

Mars 1755.

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Épicure,
Vous qui me présentez dans vos enclos divers,
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature;
Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur;
Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille.

Je ne me vante point d'avoir en cet asile
Rencontré le parfait bonheur;
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage;
Il est encor moins chez les rois;
Il n'est pas même chez le sage :
De cette courte vie il n'est point le partage;
Il y faut renoncer; mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés!
D'un tranquille océan (1) l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés;
Bacchus les embellit : leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux (2)
Qui pressent les enfers, et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
Éternel boulevart qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othon, Catinat et Conti,
Sur les ailes de la victoire.
Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée, (3)
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,

(1) Le lac de Genève.

(2) Les Alpes.

(3) Le premier duc de Savoie, Amédée, pape ou antipape, sous le nom de *Félix*.

Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,
Tu voulus être pape, et cessas d'être sage? [1]
Lieux sacrés du repos, je n'en ferai pas tant;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier : c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
LA LIBERTÉ. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit : sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'est-là leur diadème; ils en font plus de compte

VARIANTE.

« . . . . *O bizarre Amédée!*
De quel caprice ambitieux
Ton âme est-elle possédée?
Duc, ermite et voluptueux,
Ah! pourquoi t'échapper de ta douce carrière?
Comment as-tu quitté ces bords délicieux,
Ta cellule et ton vin, ta maîtresse et tes jeux,
Pour aller disputer la barque de saint Pierre?
Lieux sacrés du repos, etc.

ÉPITRE LXXVII.

A M. DESMAHIS.

1756.

Vous ne comptez pas trente hivers :
Les grâces sont votre partage,
Elles ont dicté vos beaux vers :
Mais je ne sais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez :
Croyez-moi, la raison sévère,
Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagère :
Vous êtes jeune et fait pour plaire,
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raison,
Que je hais d'un si bon courage ;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur du Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sais l'histoire,
Qu'un géant nommé Gérion
Fut pris autrefois par Alcide

Dans la même île, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide :
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise.
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à sa prise.
Je suis prophète quelquefois :
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie et la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même ;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

ÉPITRE LXXVIII.

A L'EMPEREUR (FRANÇOIS I)

ET L'IMPÉRATRICE,

REINE DE HONGRIE;

Sur l'inauguration de l'université de Vienne.

1756. (*)

Quand un roi bienfaisant que ses peuples bénissent,
Les a comblés de ses bienfaits,
Les autres nations à sa gloire applaudissent,
Les étrangers charmés deviennent ses sujets.
Tous les rois à l'envi vont suivre ses exemples;
Il est le bienfaiteur du reste des mortels;
Et, tandis qu'aux beaux arts il élève des temples,
Dans nos cœurs il a des autels.
Dans Vienne à l'indigence on donne des asiles,
Aux guerriers des leçons, des honneurs aux beaux arts,
Et des secours aux arts utiles.
Connaissez à ces traits la fille des Césars.
Du Danube embelli les rives fortunées
Font retentir la voix des premiers des Germains :
Leurs chants sont parvenus aux Alpes étonnées;
Et l'écho les redit aux rivages romains.
Le Rhône impétueux et la Tamise altière
Répètent les mêmes accents.

(*) Tiré d'un volume in-folio, où se trouve le discours latin du P. Maister, jésuite, prononcé à la même occasion devant leurs majestés, au mois d'avril 1756.

Thérèse et son époux ont dans l'Europe entière
Un concert d'applaudissements.
Couple auguste et chéri, recevez cet hommage
Que cent nations ont dicté :
Pardonnez cet éloge, et souffrez ce langage,
En faveur de la vérité.

ÉPITRE LXXIX.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

Sur la conquête de Mahon.

1756.

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon héros,
J'ai présagé vos destinées;
Ainsi quand Achille à Scyros
Paraissait se livrer en proie
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troie :
Ainsi quand Phryné dans ses bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le possédait pas;
Et son nom fut dans les combats
Égal au nom de Miltiade.
Jadis les amants, les époux
Tremblaient en vous voyant paraître.
Près des belles et près du maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux;
Enfin c'est aux héros à l'être.
C'est rarement que dans Paris,

Parmi les festins et les ris,
On démêle un grand caractère :
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui sait l'art de plaire
Sache aussi sauver les États.
Le grand homme échappe au vulgaire ;
Mais lorsqu'aux champs de Fontenoi
Il sert sa patrie et son roi ;
Quand sa main des peuples de Gènes
Défend les jours et rompt les chaînes ;
Lorsqu'aussi prompt que les éclairs,
Il chasse les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu
En parlent comme son armée ;
Chacun dit : Je l'avais prévu.
Le succès fait la renommée.
Homme aimable, illustre guerrier,
En tout temps l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie et de l'ignorance.
Je ne sais si dans Port-Mahon
Vous trouverez un statuaire,
Mais vous n'en avez plus à faire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre ;
Il sera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma nation.
Des deux Richelieu sur la terre
Les exploits seront admirés :
Déja tous deux sont comparés,
Et l'on ne sait qui l'on préfère.

Le cardinal affermissait
Et partageait le rang suprême
D'un maître qui le haissait;
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puissant,
Et même un peu trop redoutable;
Vous me paraissez bien plus grand,
Puisque vous êtes plus aimable.

ÉPITRE LXXX.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

Sur son ballet du *Temple des Chimères*, mis en musique par M. le duc de Nivernois, et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle, en 1760.

Votre amusement lyrique
M'a paru du meilleur ton.
Si Linus fit la musique,
Les vers sont d'Anacréon.
L'Anacréon de la Grèce
Vaut-il celui de Paris?
Il chanta la douce ivresse
De Silène et de Cypris;
Mais fit-il avec sagesse
L'histoire de son pays?
Après des travaux austères,
Dans vos doux délassements
Vous célébrez les chimères.
Elles sont de tous les temps,
Elles nous sont nécessaires;
Nous sommes de vieux enfants:

Nos erreurs sont nos lisières ;
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

ÉPITRE LXXXI.

A M. LE MARQUIS DE XIMÉNÈS,

Qui lui avait adressé une épître.

1761.

Vous flattez trop ma vanité ;
Cet art si séduisant vous était inutile ;
L'art des vers suffisait, et votre aimable style
M'a lui seul assez enchanté.

Votre âge quelquefois hasarde ses prémices
En esprit ainsi qu'en amour :
Le temps ouvre les yeux, et l'on condamne un jour
De ses goûts passagers les premiers sacrifices.
A la moins aimable beauté
Dans son besoin d'aimer on prodigue son âme ;
On prête des appas à l'objet de sa flamme ;
Et c'est ainsi que vous m'avez traité.

Ah ! ne me quittez point, séducteur que vous êtes
Ma muse a reçu vos serments.....
Je sens qu'elle est au rang de ces vieilles coquettes
Qui pensent fixer leurs amants.

ÉPITRE LXXXII.

A DAPHNÉ,

CÉLÈBRE ACTRICE. (*)

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

1761.

Belle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez et vous l'embellissez.
La voix, l'esprit, la grâce, la figure,
Le sentiment n'est point encore assez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait sur la scène.

Quand dans les arts de l'esprit et du goût
On est sublime, on est égal à tout;
Que dis-je? on règne, et d'un peuple fidèle
On est chéri, surtout si l'on est belle.
O ma Daphné! qu'un destin si flatteur
Est différent du destin d'un auteur!

Je crois vous voir sur ce brillant théâtre,
Où tout (1) Paris, de votre art idolâtre,
Porte en tribut son esprit et son cœur.
Vous récitez des vers plats et sans grâce,
Vous leur donnez la force et la douceur :
D'un froid récit vous réchauffez la glace.
Les contre-sens deviennent des raisons.
Vous exprimez, par vos sublimes sons,

(*) Mademoiselle Clairon.

(1) Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir
Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
On bat des mains, et l'auteur ébaudi
Se remercie et pense être applaudi.

La toile tombe, alors le charme cesse.
Le spectateur apportait des présents
Assez communs de sifflets et d'encens :
Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse,
L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui;
L'encens pour vous, et les sifflets pour lui.

Vous cependant, au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre et des loges,
Marchant en reine, et traînant après vous
Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble essaim la cohue indiscrète;
L'un dans la main vous glisse un billet doux;
L'autre à Passi (2) vous propose une fête;
Josse avec vous veut souper tête-à-tête;
Candale y soupe, et rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.
Le pauvre auteur est tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'apercevant de loin,
Dit : Ah! c'est vous, bon jour, monsieur Pancrace,
Bon jour : vraiment votre pièce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,

(2) Le traducteur a mis *Passi* au lieu de *Kinsington*.

Bégaie un mot, à quoi nul ne répond ;
Puis se retire, et se croit du beau monde.

Un intendant des plaisirs dits *menus*,
Chez qui les arts sont toujours bien venus,
Grand connaisseur, et pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la pièce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.

Vous arrivez conduite par l'amour :
On vous présente à la reine, aux princesses,
Aux vieux seigneurs, qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez compliments et caresses ;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà ;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée
Dans le sallon, si le roi n'était là.
Pancrace suit : un gros huissier lui ferme
La porte au nez ; il reste comme un terme,
La bouche ouverte et le front interdit :
Tel que le Franc qui, tout brillant de gloire,
Ayant en cour présenté son mémoire,
Crève à la fois d'orgueil et de dépit.

Il gratte, il gratte, il se présente, il dit,
Je suis l'auteur..... Hélas ! mon pauvre hère,
C'est pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux, honteux de sa misère,
S'esquive en hâte, et murmurant tout bas
De voir en lui les neuf muses bannies,
Du temps passé regrettant les beaux jours,
Il rime encore, et s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
Vient l'entamer de sa dent mercenaire;
A l'aboyeur il reste abandonné,
Comme un esclave aux bêtes condamné.
Voilà son sort; et puis cherchez à plaire.

Mais c'est bien pis, hélas! s'il réussit;
L'Envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivants harpie insatiable,
Que la mort seule à grand'peine adoucit;
L'affreuse Envie, active, impatiente,
Versant le fiel de sa bouche écumante,
Court à Paris, par de longs sifflements,
Dans leurs greniers réveiller ses enfants.
A cette voix, les voilà qui descendent,
Qui dans le monde à grands flots se répandent,
En manteau court, en soutane, en rabat,
En petit-maître, en petit magistrat.
Écoutez-les : cette œuvre dramatique
Est dangereuse, et l'auteur hérétique. [1]
Maître Abraham va sur lui distillant
L'acide impur qu'il vendait sur la Loire; (3)
Maître Crevier, dans sa pesante histoire
Qu'on ne lit point, condamne son talent.

Un petit singe à face de Thersite, [2]
Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel-esprit faux qui hait les bons esprits,
Fou sérieux que le bon sens irrite,

(3) Le traducteur a substitué la *Loire* à la *Tamise*.

Écho des sots, trompette des pervers,
En prose dure insulte les beaux vers,
Poursuit le sage et noircit le mérite.

Mais écoutez ces pieux loups-garous,
Persécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont hurlant en phrases insipides
Contre la scène et même contre vous.

Quand vos talents entraînent au théâtre
Un peuple entier, de votre art idolâtre,
Et font valoir quelque ouvrage nouveau;
Un possédé, dans le fond d'un tonneau (4)
Qu'on coupe en deux, et qu'un vieux dais surmonte,
Crie au scandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abusé
Comme un démon en fille déguisé.
Ainsi toujours unissant les contraires,
Nos chers Français dans leurs têtes légères, (5)
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamer ce qu'ils ont admiré.
O mes amis, raisonnez, je vous prie;
Un mot suffit. Si cet art est impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'est pas, il le faut honorer.

(4) L'auteur anglais a, sans doute, en vue les chaires des presbytériens.

(5) Le traducteur transporte toujours la scène à Paris.

VARIANTES.

[1] Après ce vers :

Est dangereuse, et l'auteur hérétique,

on lisait ceux-ci, qui terminaient l'épître.

Mais s'il compose un ouvrage nouveau
Qui puisse plaire à Boufflers, à Beauveau,
A ce vainqueur des Anglais et des belles,
Qui ne trouva ni rivaux, ni cruelles;
Si le bon goût du généreux Choiseuil
A ses travaux fait un honnête accueil;
S'il trouve grâce aux yeux de la marquise,
Du seul mérite en plus d'un genre éprise;
S'il satisfait la Vallière et d'Ayen,
Malheur à lui : la cohorte empestée
Damne mon homme, et le journal chrétien
Secrètement vous le déclare athée.
S'il répond peu, c'est qu'il est accablé;
Si, méprisant l'envie et ses trompettes,
Il vit en paix dans ses belles retraites,
S'il y sert DIEU, c'est qu'il est exilé.

[2] On lit dans une autre copie :

Un petit singe, à phrases compassées,
Au sourcil noir, au long et noir habit,
Plus noir encore et de cœur et d'esprit,
Vomit sur lui ses fureurs empestées;
Mais, grâce au ciel, il est un roi puissant,
Qui d'un coup d'œil protège l'innocent,
Et d'un coup d'œil démasque l'hypocrite;
Il hait la fraude, il hait les imposteurs;
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez, méchants, qui trompez sa justice,
Craignez l'Histoire, elle est votre supplice :
Craignez sa main : cette main qui des rois
A sur l'airain consacré les exploits,
Y gravera vos infâmes cabales,

Vos sourds complots, vos ténébreux scandales;
L'Hypocrisie au perfide souris,
Le Fanatisme étincelant de rage,
Le fade Orgueil peignant son plat visage
Du fard brillant de l'amour du pays,
Tout paraîtra dans son jour véritable.
On vous verra l'horreur et le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes surpris.
Le dieu des vers, ce dieu de la lumière,
Dont votre oreille ignore les accents,
Et dont votre œil fuit les rayons perçants;
Ce même dieu, finissant sa carrière,
Daigne écraser et plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.

Mais aujourd'hui, dans leurs grottes obscures,
Laissons siffler ces couleuvres impures;
Ne souillons pas de leurs hideux portraits
Les doux crayons qui dessinent vos traits.
Belle Clairon, toutes ces barbaries
Sont des objets à vos yeux inconnus;
Et quand on parle à Minerve, à Vénus,
Faut-il nommer Cerbère et les Furies?

ÉPITRE LXXXIII.

A MADAME DENIS,

Sur l'agriculture.

1761.

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge
Comme le grand Virgile occupa son printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
Il cultivait la terre, et chantait ses présents;
Mais bientôt, ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.

C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre :
Tu gardas les troupeaux, mais c'était ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.
Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris, (1)
Prêta des agréments au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître,
Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise :

(1) *Le Normand Fontenelle*, etc.

Théocrite et Virgile étaient à la campagne ou en venaient, quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moissons qu'ils avaient fait naître, et les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Aussi les églogues de Fontenelle furent des madrigaux galants.

Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise;
Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons;
Ce sont des faussetés, et non des fictions.

Mais quoi! loin de Paris se peut-il qu'on respire?
Me dit un petit-maître, amoureux du fracas.
Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas;
On s'oublie, on espère, on jouit, on désire;
Il nous faut du tumulte, et je sens que mon cœur,
S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage,
Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite;
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.

Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi!
Succomber sous le poids d'un ennui volontaire!

De l'ennui! penses-tu que, retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'État tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprends à l'observer;
La France a des déserts, ose les cultiver;
Elle a des malheureux; un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme, et son consolateur,
En chassant l'indigence, amène le bonheur;
Change en épis dorés, change en gras pâturages

Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissants qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient surtout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaîment par des nœuds désirables.
D'un canton désolé l'habitant s'enrichit;
Turbilli (2) dans l'Anjou t'imite et t'applaudit.
Bertin, qui dans son roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à ta noble industrie.
Trudaine sait assez que le cultivateur
Des ressorts de l'État est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône,
A la faulx de Cérès qu'au sabre de Bellone.

J'aime assez saint Benoît : il prétendit du moins (3)
Que ses enfants tondus, chargés d'utiles soins,
Méritassent de vivre en guidant la charrue,
En creusant des canaux, en défrichant des bois;

(2) Le marquis de Turbilli, auteur d'un ouvrage sur les défrichements, qui avait alors quelque célébrité. M. Bertin, contrôleur-général, depuis ministre, avait institué des sociétés d'agriculture dans chaque généralité. MM. Trudaine, intendants des finances, ont été du petit nombre des magistrats qui ont véritablement aimé les sciences et les arts. Ils ont beaucoup contribué au progrès que les manufactures et le commerce ont fait en France sous le règne de Louis XV. Le fils était un des hommes de l'Europe les plus instruits des vrais principes et des détails de l'administration des Etats.

(3) *J'aime assez saint Benoît*, etc.

Benedict ou Benoît voulut que les mains de ses moines cultivassent la terre. Elles ont été employées à d'autres travaux, à donner des éditions des Pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, et à en faire. Plusieurs de leurs abbés réguliers sont devenus évêques; plusieurs ont eu des richesses immenses.

O vous, à l'amitié dans tous les temps fidèle,
Vous qui, sans préjugés, sans vice, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie :
Vous cultivez les arts; les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux, (7)
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître.
Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

ÉPITRE LXXXIV.

A MADAME ÉLIE DE BEAUMONT,

En réponse à une épître en vers, au sujet de mademoiselle Corneille.

20 mai 1761.

S'il est au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous possédez cet apanage.
L'enfant dont je me suis chargé (*)
N'a point l'art des vers en partage;
Vous l'avez, c'est un avantage
Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme sage.
Ce dangereux et beau talent

(7) *Le sang du grand Corneille*, etc.
Mademoiselle Corneille mariée à M. du Pui, officier de l'état major.

(*) Mademoiselle Corneille.

Est pour vous un simple ornement,
Un pompon de plus à votre âge;
Mais quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage,
Et quand il est monsieur l'auteur,
C'est un métier dont il enrage.

Les vers, la musique, l'amour
Sont les charmes de notre vie :
Le sage en a la fantaisie,
Et sait les goûter tour à tour;
S'y livrer toujours, c'est folie.

ÉPITRE LXXXV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

1765.

Le sublime en tout genre est le don le plus rare;
C'est-là le vrai phénix; et sagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.
La médiocrité couvre la terre entière;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus sans force, et des talents bornés.
S'il est quelques esprits par le ciel destinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature est alors prodigue en ses présents;
Elle égale dans eux les vertus aux talents.
Le souffle du génie et ses fécondes flammes
N'ont jamais descendu que dans de nobles âmes;

Il faut qu'on en soit digne, et le cœur épuré
Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi que forma Vénus, et que Minerve anime,
Toi qui ressuscitas sous mes rustiques toits,
L'Électre de Sophocle aux accents de ta voix,
(Non l'Électre française à la mode soumise,
Pour le galant Itys si galamment éprise;)
Toi qui peins la nature en osant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu sus ennoblir,
Toi dont un geste, un mot m'attendrit et m'enflamme,
Si j'aime tes talents, je respecte ton âme.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi, (1)
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi;
Elles sont dans ton cœur; la vertu que j'encense
N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de son auteur,
Des malheureux humains est le consolateur.
Lui-même il fut un dieu dans les siècles antiques;
On en fait un démon chez nos vils fanatiques :
Très désintéressé sur ce péché charmant,
J'en parle en philosophe, et non pas en amant.
Une femme sensible, et que l'amour engage,
Quand elle est honnête-homme, à mes yeux est un sage.

Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta (2)
Le démon Belphégor et madame Honesta,

(1) La foi, en poésie, signifie la bonne foi.

(2) La Fontaine, dans son prologue de Belphégor, dédié à mademoiselle Champmêlé, fameuse actrice pour son temps. La déclamation était alors une espèce de chant. La Motte a fait des stances pour mademoiselle Duclos, dans lesquelles il la loue d'imiter la Champmêlé : et

L'Ésope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmêlé vanté la voix aimable,
Ses accents amoureux, et ses sons affétés,
Écho des fades vers que Lambert a notés : (3)
Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.

Corneille, des Romains peintre majestueux,
T'aurait vue aussi noble, aussi romaine qu'eux.
Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réservait ce flatteur avantage.
Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'âme qui sait penser n'en est point étonnée;
Elle s'en affermit, loin d'être consternée;
C'est le creuset du sage; et son or altéré
En renaît plus brillant, en sort plus épuré.
En tous temps, en tous lieux le public est injuste;
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
La malice, l'orgueil, un indigne désir
D'abaisser des talents qui font notre plaisir,
De flétrir les beaux arts qui consolent la vie;
Voilà le cœur de l'homme; il est né pour l'envie.
A l'église, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il est, il fut ingrat, et le sera toujours.

ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand; c'est un familier excessif et ridicule qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet, et ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu si naturel et si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse.

(3) Lambert, auteur de quelques airs insipides, très célèbre avant Lulli.

Du siècle que j'ai vu tu sais quelle est la gloire;
Ce siècle des talents vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, et celui de Cinna,
Ce qu'essuya Quinault, ce que souffrit Molière,
Fénélon dans l'exil terminant sa carrière,
Arnaud qui dut jouir du destin le plus beau,
Arnaud manquant d'asile, et même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre?
La lumière, il est vrai, commence à se répandre;
Avec moins de talents on est plus éclairé;
Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré.
Ce siècle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits, et surtout des injures.
La barbarie approche : Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ses lois ont régné;
Et fuyant à regret son parterre et ses loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges. (4)

ÉPITRE LXXXVI.

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

Tu pousses trop loin l'amitié,
Abbé, quand tu prends ma défense.
Le vil objet de ta vengeance
Sous ta verge me fait pitié.
Il ne faut point tant de courage
Pour se battre contre un poltron,
Ni pour écraser un Fréron,

(4) Mademoiselle Clairon venait de quitter le théâtre, et avait été passer quelque temps à Ferney.

Dont le nom seul est un outrage.
Un passant donne au polisson
Un coup de fouet sur le visage :
Ce n'est que de cette façon
Qu'on corrige un tel personnage,
S'il pouvait être corrigé.
Mais on le hue, on le bafoue,
On l'a mille fois fustigé ;
Il se carre encor dans la boue.
Dans le mépris il est plongé,
Sur chaque théâtre on le joue :
Ne suis-je pas assez vengé ?

ÉPITRE LXXXVII.

A HENRI IV,

Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin, père de Louis XVI.

1766.

Intrépide soldat, vrai chevalier, grand homme,
Bon roi, fidèle ami, tendre et loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement,
Henri, tous les Français adorent ta mémoire ;
Ton nom devient plus cher et plus grand chaque jour ;
Et peut-être, autrefois quand j'ai chanté ta gloire,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.

Un des beaux rejetons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,

Te porte en expirant les vœux de ta patrie,
Et les gémissements de ton peuple éperdu.

Lorsque la mort sur lui levait sa faulx tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue, et la baigner de pleurs;
C'était-là leur autel, et dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des temps ténébreux, [1]
N'entend point nos regrets, n'exauce point nos vœux,
De l'Empire français n'est point la protectrice.
C'est toi, c'est ta valeur, ta bonté, ta justice
Qui préside à l'État raffermi par tes mains :
Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères,
C'est l'encens qu'on te doit : les Grecs et les Romains
Invoquaient des héros, et non pas des bergères.

O si, de mes déserts, où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du sombre empire!
Si, comme au temps d'Orphée, un enfant de la lyre
De l'ordre des destins interrompait le cours!
Si ma voix!.... mais tout cède à leur arrêt suprême;
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art et ses secours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité
Est l'esclave éternel de la fatalité.
A d'immuables lois DIEU soumit la nature.

Sur ces monts entassés, séjour de la froidure,
Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,
Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
Demi-nus, affamés, courbés sous l'infortune :

Ils sont hommes pourtant; notre mère commune
A daigné prodiguer des soins aussi puissants
A pétrir de ses mains leur substance mortelle,
Et le grossier instinct qui dirige leurs sens,
Qu'à former les vainqueurs de Pharsale et d'Arbelle.
Au livre des destins tous leurs jours sont comptés;
Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités
Épouvantent le lâche, et consolent le sage.
Tout est égal au monde; un mourant n'a point d'âge;
Le dauphin le disait au sein de la grandeur,
Au printemps de sa vie, au comble du bonheur;
Il l'a dit en mourant, de sa voix affaiblie,
A son fils, à son père, à la cour attendrie.
O toi, triste témoin de son dernier moment,
Qui lis de sa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda sa gloire,
Quels funestes exploits assurent sa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit sur la terre..... il t'apprit à mourir.

VARIANTE.

1 *Pieusement célèbre en des temps ténébreux,*
A vu sans s'alarmer qu'on t'adressât des vœux.
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage;
Tu l'as trop mérité, c'est toi, c'est ton courage
Qui préside à l'Etat raffermi par tes mains, etc.

ÉPITRE LXXXVIII.

À M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1766.

Croyez qu'un vieillard cacochime,
Chargé de soixante et douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son âme et son corps au régime.

Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même et Saint-Aulaire,
Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples sont trompeurs;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne :
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ses vilains doigts
Marquait d'un sept avec un trois
La tête froide et peu pensante
De Fleuri qui donna des lois
A notre France languissante.

Il porta le sceptre des rois,
Et le garda jusqu'à nonante.

Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant,
De toute autre chose incapable;
Mais vieux bel-esprit, vieux amant,
Vieux chanteur est insupportable.

C'est à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suisse admire
Le crayon, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire,
C'est à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

ÉPITRE LXXXIX.

A M. FRANCOIS DE NEUFCHATEAU.

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune et sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je fredonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des Grâces, qu'en vain j'implore,

Vous devenez l'heureux amant;
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore;
Tout cela peut m'humilier,
Mais je n'y vois point de remède.
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

ÉPITRE XC.

A M. DE CHABANON,

Qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie.

1767.

Aimable amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux
Des voluptés et du génie;
Abandonnez-vous à leurs feux.
Ceux de mon âme appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la saison passée
Par d'autres fleurs est remplacée.

Une sultane avec dépit,
Dans le vieux sérail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand seigneur l'a chassée.

Lorsqu'Élie était décrépit,
Il s'enfuit, laissant son esprit

A son jeune élève Élisée.
Ma muse est de moi trop lassée :
Elle me quitte et vous chérit ;
Elle sera mieux caressée.

ÉPITRE XCI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Des contraires bel assemblage,
Vous qui, sous l'air d'un papillon,
Cachez les sentiments d'un sage,
Revolez de mon ermitage
A votre brillant tourbillon ;
Allez chercher l'illusion,
Compagne heureuse du bel âge.
Que votre imagination
Toujours forte, toujours légère,
Entre Boufflers et Voisenon
Répande cent traits de lumière ;
Que Diane, que les Amours
Partagent vos nuits et vos jours :
S'il vous reste en ce train de vie,
Dans un temps si bien employé,
Quelques moments pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie.
J'aurais encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amants ;
Je cède ces honneurs charmants
Aux doyens de l'académie. (1)

(1) M. l'abbé d'Olivet et M. de Montcrif. Celui-ci avoit plus de 90 ans, et l'autre guère moins.

Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpasser la galanterie,
S'ils me surpassent en talents.

Ces petits vers froids et coulants
Sentent un peu la décadence :
On m'assure qu'en plus d'un sens
Il en est tout de même en France.
Le bon temps reviendra, je pense;
Et j'ai la plus ferme espérance
Dans un de messieurs vos parents. (3)

ÉPITRE XCII.

A MON VAISSEAU. (1)

1768.

O Vaisseau qui portes mon nom,
Puisses-tu comme moi résister aux orages!
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permesse d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
Que Jean-Jacque a vantés dans son nouveau jargon.
Va débarquer sur ces rivages
Patouillet, Nonotte et Fréron;
A moins qu'aux chantiers de Toulon
Ils ne servent le roi noblement et sans gages.

Mais non, ton sort t'appelle aux dunes d'Albion;

(3) M. le duc de Choiseul.

(1) Une compagnie de Nantes venait de mettre en mer un beau vaisseau qu'elle a nommé le *Voltaire*.

Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise
La liberté superbe auprès du trône assise;
Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers;
Et malgré ses partis, sa fougue et sa licence,
Elle tient dans ses mains la corne d'abondance
Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou si ton breton nautonnier,
Te conduit près de Naple, en ce séjour fertile
Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier
Que de la cendre de Virgile.
Ne va point sur le Tibre; il n'est plus de talents,
Plus de héros, plus de grand homme;
Chez ce peuple de conquérants
Il est un pape, et plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui domta les lions, sous qui l'hydre expira,
Et qui des Dieux jaloux brava toujours la haine.
Tu verras en Espagne un Alcide nouveau, (2)
Vainqueur d'une hydre plus fatale,
Des superstitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau
De l'inquisition la puissance infernale.
Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale;
Car tu parles, sans doute, ainsi que le vaisseau
Qui transporta dans la Colchide
Les deux jumeaux divins, Jason, Orphée, Alcide.
Baptisé sous mon nom tu parles hardiment :

(2) M. le comte d'Aranda.

Que ne diras-tu point des énormes sottises
Que mes chers Français ont commises
Sur l'un et sur l'autre élément!

Tu brûles de partir, attends, demeure, arrête;
Je prétends m'embarquer, attends-moi, je te joins:
Libre de passions et d'erreurs et de soins,
J'ai su de mon asile écarter la tempête;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres forêts,
Dans l'abondance et dans la paix,
Mon âme est encore inquiète:
Des méchants et des sots je suis encor trop près:
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
Enfin le mauvais goût, qui domine aujourd'hui,
Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
Le Tacite de la Blétrie.
Je n'y tiens point, je pars, et j'ai trop différé.

Ainsi je m'occupais, sans suite et sans méthode,
De ces pensers divers où j'étais égaré,
Comme tout solitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode;
Quand Minerve, tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut, et me dit:
Tu trouveras partout la même impertinence;
Les ennuyeux et les pervers
Composent ce vaste univers:
Le monde est fait comme la France.

Je me rendis à la raison,
Et, sans plus m'affliger des sottises du monde,
Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde,
Et je restai dans ma maison.

ÉPITRE XCIII.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1769.

CHANTRE des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature et qui l'embellissez,
Que vos Saisons m'ont plu! que mes sens émoussés
A votre aimable voix se sentirent renaître!
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!
Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux si long-temps désertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance;
J'ai fait fleurir la paix, et régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés:
Ces granges, ces hameaux désormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons rassemblés, ce sont-là mes ouvrages;
Ouvrages fortunés, dont le succès constant
De la mode et du goût n'est jamais dépendant:
Ouvrages plus chéris que Mérope et Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la satire. [1]

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,
Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits,
Et, parcourant des arts la flatteuse carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière!
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir sagement un champêtre séjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent!
De ses heureux succès quelques fripons gémissent.

Un vil cagot mitré, (1) tyran des gens de bien,
Va l'accuser en cour de n'être pas chrétien.
Le sage ministère écoute avec surprise;
Il reconnaît Tartuffe, et rit de sa sottise.

Cependant le vieillard achève ses moissons :
Le pauvre en est nourri; ses chanvres, ses toisons
Habillent décemment le berger, la bergère;
Il unit par l'hymen Mœris avec Glycère;
Il donne une chasuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en DIEU.
Ainsi dans l'allégresse il achève sa vie.

Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Ausonie
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par son beau coloris,
D'inspirer aux humains le goût de la retraite.
Mais de nos chers Français la noblesse inquiète,
Pouvant régner chez soi, va ramper dans les cours :
Les folles vanités consument ses beaux jours;
Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.

Plutus est dans Paris, et c'est là qu'il appelle

(1) On ne sait quel est le misérable brouillon dont l'auteur veut parler ici; dès que nous en serons informés, nous lui rendrons toute la justice qu'il mérite.

N. B. Il s'agit ici du nommé Biord, évêque d'Anneci, lequel proposa à M. le duc de Choiseul de faire enlever M. de Voltaire de son château, attendu que sa présence empêchait Biord de faire croire la présence réelle aux Génevois. Le ministre lui répondit avec le mépris que méritaient sa sottise, son insolence et sa méchanceté. Biord croire que son nom l'emportera sur celui de l'auteur d'Alzire et de Mahomet! un prêtre ordonner au nom de DIEU d'arracher un vieillard de son asile, proposer à un ministre de violer les lois de l'humanité et celles de la nation!

Les voisins de l'Adour, et du Rhône et du Var;
Tous viennent à genoux environner son char.
Les uns montent dessus; les autres dans la boue
Baisent en soupirant les rayons de sa roue.
Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée :
Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée;
De sergent des impôts il obtient un emploi;
Il vient dans son hameau, tout fier, de par le roi
Fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Et traîne en des cachots le père et les enfants.

Vous le savez, grand DIEU! j'ai vu des innocents,
Sur le faux exposé de ces loups mercenaires,
Pour cinq sous de tabac envoyés aux galères.

Chers enfants de Cérès, ô chers agriculteurs!
Vertueux nourriciers de vos persécuteurs,
Jusqu'à quand serez-vous, vers ces tristes frontières,
Écrasés sans pitié sous ces mains meurtrières?
Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr,
En maudissant les champs que vos mains font fleurir!
Un temps viendra, sans doute, où des lois plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes :
Dans un monde nouveau vous aurez un soutien,
Car pour ce monde-ci je n'en espère rien.

Extremum quod te alloquor, hoc est.

VARIANTE.

[1] Ouvrages fortunés dont l'illustre Fréron,
Le divin Patouillet, monsieur l'abbé Guyon
Ne pourront dans ma ferme abolir la mémoire :
Qu'ils m'en laissent jouir, ils ont assez de gloire.

ÉPITRE XCIV.

A MADAME
LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

1769.

Des dames de Paris Boileau fit la satire.
De la moitié du monde, hélas! faut-il médire?
Jean-Jacque, assez connu par ses témérités,
En nouveau Diogène aboie à nos beautés.
Il leur a préféré l'innocente faiblesse,
Les faciles appas de sa grosse Suissesse,
Qui contre son amant ayant peu combattu
Se défait d'un faux germe, et garde sa vertu.
Mais nos dames, dit-il, sont fausses et galantes,
Sans esprit, sans pudeur et fort impertinentes.
Elles ont l'air hautain, mais l'accueil familier,
Le ton d'un petit-maître et l'œil d'un grenadier.
O le méchant esprit! gardez-vous bien de lire
De ce grave insensé l'insipide délire.

Auteurs mieux élevés, fêtez dans vos écrits
Les dames de Versaille et celles de Paris.
Étudiez leur goût; vous trouverez chez elles
De l'esprit sans effort, des grâces naturelles,
De l'art de converser les naïves douceurs,
L'honnête liberté qui réforma nos mœurs,
Et tous ces agréments que souvent Polymnie
Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.

Ne connaissez-vous point une femme de bien,
Aimable en ses propos, décente en son maintien,

Belle sans être vaine, instruite et pourtant sage?
Elle n'est pas pour vous; mais briguez son suffrage.

Après un tel portrait cherchez-vous encor plus?
Avec tous les attraits vous faut-il des vertus?
Faites-vous présenter par certain secrétaire
Chez certaine beauté dont le nom doit se taire;
C'est Vénus-Uranie, épouse du dieu Mars.
C'est elle dont l'esprit anime les beaux arts;
Non celle qu'on voyait, sous le fils de Cynire,
De son fripon d'enfant suivant l'injuste empire,
Entre Adonis et Mars partager ses faveurs.

Il est vrai qu'en sa cour il est très-peu d'auteurs;
Dans les palais des dieux elle vit retirée.
Vénus est philosophe au sein de l'empyrée :
Mais sa philosophie est de faire du bien;
Elle exige surtout que je n'en dise rien.
Sur mille infortunés que sa bonté console
J'ai promis le secret, et je lui tiens parole.

Toi qui peignis si bien, dans un style épuré, (1)
Une tendre novice, un honnête curé,
Toi dont le goût formé voudrait encor s'instruire,
Entre Mars et Vénus tache de t'introduire;
Déja de leurs bienfaits tu connais le pouvoir :
Il est un plus grand bien, c'est celui de les voir.
Mais ce bonheur est rare, et le dieu de la guerre
Garde son cabinet dont on n'approche guère.
Je sais plus d'un brave homme à sa porte assidu
Qui lui doit sa fortune et ne l'a jamais vu.

(1) L'auteur de *Mélanie.*

Il faut entrer pourtant; il faut que les Apelles
Puissent à leur plaisir contempler leurs modèles,
Et pleins de leurs vertus, ainsi que de leurs traits,
En transmettre à nos yeux de fidèles portraits.

Tes vers seront plus beaux, et ta muse plus fière
D'un pas plus assuré va fournir sa carrière.
Courtin jadis en vers à Sonning dit : *Adieu*,
Faites mes compliments à l'abbé de Chaulieu.
Moi, je te dis en prose : Enfant de l'harmonie,
Présente mon hommage à Vénus-Uranie.

ÉPITRE XCV.

A BOILEAU, OU MON TESTAMENT.

1769.

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis,
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile;
Dans la cour du Palais je naquis ton voisin;
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin;
Siècle de grands talents, bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvre-feuil. (1)
Chez ton neveu Dongois (2) je passai mon enfance,

(1) *Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,*
Qui dirigeas chez moi l'if et le chèvre-feuil.
La maison était fort vilaine et le jardin aussi.

(2) Boileau a dit quelque part : *M. Dongois, mon illustre neveu.* C'était un greffier du parlement, qui demeurait dans la cour du palais avec toute la famille de Boileau.

Bon bourgeois, qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis, (3)
Qui voulaient, pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères;
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire :
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et satirique heureux, par ton prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Bientôt les courtisans, ces singes de leur maître,
Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître :
On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur;
Et sur l'Amour de DIEU ta triste psalmodie,
Du haineux janséniste en son temps applaudie;
Et l'Équivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un père sans vigueur avorton malheureux.
Des Muses dans ce temps au pied du trône assises
On aimait les talents, on passait les sottises.
Un maudit Écossais, chassé de son pays,

(3) *A l'hôtel Rambouillet*, etc.

L'hôtel Rambouillet se déchaîna long-temps contre Boileau, qui avait accablé, dans ses satires, Chapelain, très estimé et recherché dans cette maison, mauvais poëte, à la vérité, mais homme fort savant, et, ce qui est étonnant, bon critique; Cotin, non moins plat poëte, et de plus, plat prédicateur, mais homme de lettres et aimable dans la société; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur, il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué; et en cela il a très bien fait, et nous l'exhortons à continuer.

Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.
L'espoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terrasson (4) calculant son système,
Répandaient à grands flots leurs papiers imposteurs,
Vidaient nos coffres-forts, et corrompaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'esprit : la sombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poétique.
Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,
Lisaient pour tous écrits des billets au porteur.
On passa du Permesse au rivage du Gange,
Et le sacré vallon fut la place du change.

Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,
Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus,
Économe censé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.
La France était blessée : il laissa ce grand corps
Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais si Fleuri fut sage, il n'eut rien de sublime;
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.

(4) *Sous l'abbé Terrasson*, etc.

L'abbé Terrasson, traducteur de Diodore de Sicile, philosophe et savant, mais entêté du système de Lass : il fit imprimer, le 21 juin 1720, une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient sa brochure criaient en même temps un arrêt qui réduisait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce système même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui qui, dans le temps où l'on remboursait en papier toutes les rentes, proposa à Lass de rembourser la religion catholique. Lass lui répondit que l'Église n'était pas si sotte, et qu'il lui fallait de l'argent comptant.

Pardon, si contre moi son ombre s'en irrite!
Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
Une place à Racine (5), à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raison rivaux évangéliques,
Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs,
S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs:
Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent.
J'ai vu ces factions, semblables aux brigands,
Rassemblés dans un bois pour voler les passants;
Et combattant entre eux pour diviser leur proie,
De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,
Maudit comme les juifs, et comme eux dispersé;
L'autre plus méprisé tombant dans la poussière,
Avec Guyon, Fréron, Nonotte et Sorinière. (6)

Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirants,
Au milieu des billets exigés des mourants,
Dans cet amas confus d'opprobre et de misère
Qui distingue mon siècle et fait son caractère,
Quels chants pouvaient former les enfants des neuf Sœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces temps destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées,
Aux siècles des Midas on ne voit point d'Orphées

(5) Louis Racine, fils du grand Racine.

(6) *Avec Guyon*, etc.

Guyon, auteur de plusieurs livres, comme de l'*Oracle des philosophes*. Fréron est connu; Nonotte est, ainsi que Fréron, un ex-jésuite et un folliculaire; Sorinière, nous ne savons quel est cet auteur.

Tel qui dans l'art d'écrire eût put te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier :
De dépit et de honte il a brisé sa lyre.

Ce temps est, réponds-tu, très bon pour la satire.
Mais quoi! puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot,
Affliger sans raison l'amour propre d'un sot,
Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille,
Et railler un Coger dont tout Paris se raille?
Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois;
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécile encense,
J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance.
Je dis au riche avare : Assiste l'indigent;
Au ministre des lois : Protège l'innocent;
Au docteur tonsuré : Sois humble et charitable,
Et garde-toi surtout de damner ton semblable.
Malgré soixante hivers escortés de seize ans, (7)
Je fais au monde encore entendre mes accents.
Du fond de mes déserts, aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande justice : (8)

(7) . . . . . *escortés de seize ans.*

L'auteur aurait dû dire dix-sept, mais apparemment dix-sept aurait gâté le vers.

(8) *Pour Sirven*, etc.

Sirven est cet homme si innocent et si connu dont M. de Voltaire prit la défense. Les juges l'avaient condamné lui et sa femme au dernier supplice. Le procureur fiscal de cette juridiction, nommé Trinquet, donna les conclusions suivantes : *Je requiers que l'accusé, duement atteint et convaincu de parricide, soit banni pour dix ans.* Ce Trinquet était ivre, sans doute, quand il conclut ainsi; mais les juges! Et c'est de pareils imbéciles barbares que dépend la vie des hommes! A la fin M. de Voltaire est venu à bout de faire rendre justice à cette famille.

Je l'obtiendrai sans doute, et cette même main
Qui ranima la veuve et vengea l'orphelin,
Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proscrite et non déshonorée.
Ainsi je fais trembler, dans mes derniers moments,
Et les pédants jaloux, et les petits tyrans.
J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.
Je fais le bien que j'aime, et voilà ma satire.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Détestables cagots, infâmes délateurs;
Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître
De vos traits empestés me vengera peut-être.
Oui, déja Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;
Au son harmonieux de son luth noble et tendre,
Mes mânes consolés chez les morts vont descendre.
Nous nous verrons, BOILEAU, tu me présenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras;
Je pourrais t'amener, enchaînés sur mes traces,
Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses. (9)
Minos entre eux et moi va bientôt prononcer;
Des serpents d'Alecton nous les verrons fesser.
Mais je veux avec toi baiser dans l'Élysée
La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever;
Et si ton goût sévère a pu désapprouver
Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,

(9) *Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses.*

Garasse, jésuite fameux par l'excès de ses bêtises et de ses fureurs. Il fut le délateur et le calomniateur de Théophile, auquel il pensa en coûter la vie, dans un temps où il y avait beaucoup de juges aussi absurdes que Garasse.

Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauds effarés dire mon sentiment;
Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres :
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme, et Chapelle et Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
Partons. Dépêche-toi, curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

ÉPITRE XCVI.

A M. PIGAL. (1)

1770.

Cher Phidias, votre statue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand votre main s'évertue
A sculpter votre serviteur,
Vous agacez l'esprit railleur
De certain peuple rimailleur,
Qui depuis si long-temps me hue.
L'ami Fréron, ce barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de sa main crochue
Mutilera votre labeur.

(1) Dans le commentaire historique sur sa vie, M. de Voltaire a rapporté cette épître *écrite*, dit-il, *d'un style peut-être un peu trop burlesque*. Il l'a depuis corrigée telle qu'on la voit ici.

Attendez que le destructeur
Qui nous consume et qui nous tue,
Le Temps, aidé de mon pasteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille et le cou de grue,
Et la mine très peu jouflue,
Feront rire le connaisseur?

Sculptez-nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche et dodue
Séduise l'œil du spectateur,
Et qui dans son âme insinue
Ces doux désirs et cette ardeur
Dont Pygmalion le sculpteur,
Votre digne prédécesseur,
Brûla, si la fable en est crue.

Au marbre il sut donner un cœur,
Cinq sens, instruments du bonheur,
Une âme en ces sens répandue;
Et soudain fille devenue,
Cette fille resta pourvue
De doux appas que sa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus dissolue
Que son père et son créateur.
Que cet exemple si flatteur
Par vos beaux soins se perpétue!

ÉPITRE XCVII.

A L'AUTEUR

DU LIVRE DES *TROIS IMPOSTEURS*. (1)

1771.

INSIPIDE écrivain, qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes Trois Imposteurs,
D'où vient que, sans esprit, tu fais le quatrième?
Pourquoi, pauvre ennemi de l'essence suprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur,
Et les œuvres de l'homme avec DIEU, son auteur?...
Corrige le valet, mais respecte le maître;
DIEU ne doit point pâtir des sottises du prêtre :
Reconnaissons ce DIEU, quoique très mal servi.

De lézards et de rats mon logis est rempli;
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie,
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consulte Zoroastre, et Minos et Solon,
Et le martyr Socrate, et le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester;
Si DIEU n'existait pas, il faudrait l'inventer.

(1) Ce livre des *Trois imposteurs* est un très mauvais ouvrage, plein d'un athéisme grossier, sans esprit et sans philosophie.

Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent!
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles?
Tes amis au besoin plus sûrs et plus utiles?
Ta femme plus honnête? et ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en DIEU, va-t-il mieux te payer?...
Ah! laissons aux humains la crainte et l'espérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Césars avilis la grandeur usurpée,
Un prêtre au Capitole où triompha Pompée;
Des faquins en sandale, excrément des humains,
Trempant dans notre sang leurs détestables mains;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris sanglant les horribles matines.
Je connais mieux que toi ces affreux monuments;
Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
Mais de ce fanatisme ennemi formidable,
J'ai fait adorer DIEU, quand j'ai vaincu le diable.
Je distinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition.
L'Europe m'en sut gré; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.
On les vit opposer, par une erreur fatale,
Les abus aux abus, le scandale au scandale;
Parmi les factions ardents à se jeter,
Ils condamnaient le pape, et voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut long-temps désolée.
Ils ont troublé la terre, et je l'ai consolée.
J'ai dit aux disputants l'un sur l'autre acharnés :
Cessez, impertinents, cessez, infortunés;
Très sots enfants de DIEU, chérissez-vous en frères,
Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru : les fripons écrasés
En ont poussé des cris, du sage méprisés;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.

Je vois venir de loin ces temps, ces jours sereins,
Où la philosophie, éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître;
Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître :
On aura moins de dogme avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux témoins à sa suite, (2)
Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.
A l'attrayante sœur d'un gros bénéficier,
Un amant huguenot pourra se marier :
Des trésors de Lorette, amassés pour Marie,
On verra l'indigence habillée et nourrie :
Les enfants de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.

(2) En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins qui déposent de la catholicité du récipiendaire.

Le Turc, sans s'informer si l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne. (3)
Mes neveux souperont sans rancune et gaîment
Avec les héritiers des frères Pompignan;
Il pourront pardonner au pincé la Blétrie (4)
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
Entre les beaux esprits on verra l'union :
Mais qui pourra jamais souper avec Fréron?

ÉPITRE XCVIII.

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

CATHERINE II.

1771.

ÉLÈVE d'Apollon, de Thémis et de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux arts,
Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on pense;
Toi qu'on voit triompher du tyran de Byzance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma faible voix des sons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rends sa clarté première :
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha,
Ses visirs, ses divans, son muphti, ses fetfa.
Fetfa! ce mot arabe est bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine et Corneille;

(3) Tamponet était en effet docteur de Sorbonne.

(4) La Blétrie, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer.

Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *lettres de cachet.*

Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
Des droits de la nature et des jours des humains ;
Qu'un bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains;
Que, prenant pour sa loi sa pure fantaisie,
Le visir au bacha puisse arracher la vie,
Et qu'un heureux sultan, dans le sein du loisir,
Ait le droit de serrer le cou de son visir.
Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.
Je ne saurais souffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les grossières hauteurs (1)
Font subir gravement à nos ambassadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Russie.
Je suis homme, je pense; et je te remercie.

Puissent les dieux surtout, si ces dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puissent ces purs esprits émanés du grand Être,
Ces moteurs des destins, ces confidents du maître,

(1) *Que d'un faquin châtré*, etc.

Le chiaoux bacha, qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toujours prendre la main sur l'ambassadeur, quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut, si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand visir, les deux cadileskers et le mupht; mais l'excès de l'insolence barbare est de faire enfermer au château des Sept-Tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan Moustapha, avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le résident Obreskow, au mépris du droit des gens.

Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon, (2)
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine!
Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athènes ressuscite à ta puissante voix!

(2) . . . . . *aux champs de Marathon.*

On connaît assez les batailles de Marathon, de Platée et de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade et neuf autres chefs ses collègues, qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied et dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse, Darius. Cet évènement ressemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, et qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste, il n'est pas bien sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel Thémistocle défit la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée est encore surprenante; les Athéniens, avant cette guerre, n'avaient jamais combattu sur mer.

C'est à peu près ainsi que la petite flotte de l'impératrice Catherine II, sous le commandement du comte Alexis Orlof, a détruit entièrement la flotte ottomane le 6 juin 1770. Le nom d'Orlof n'est pas si harmonieux que celui de Miltiade, mais doit aller de même à la postérité.

La journée de Platée est semblable à celle de Marathon. Aristide et Pausanias, avec environ soixante mille Grecs, défirent entièrement une armée de cinq cent mille Perses, selon Diodore de Sicile; supposé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu se mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce est coupée. Mardonius, chef de l'armée persane, y fut tué; supposé qu'un Perse se soit jamais appelé Mardonius, ce qui est aussi ridicule que si on l'avait appelé Villars ou Turenne.

Xerxès possédait les mêmes pays que Moustapha. Le comte de Romanzow a battu le grand visir turc, comme Pausanias et Aristide battirent celui de Xerxès; mais il n'a pas eu à faire à cinq cent mille Turcs : nous sommes plus modestes aujourd'hui.

Rends-lui son nom, ses dieux, ses talents et ses lois.
Les descendants d'Hercule, et la race d'Homère,
Sans cœur et sans esprit couchés dans la poussière,
A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
Sont des fripons rampants qu'un aga fait trembler. (3)
Ainsi dans la cité d'Horace et de Scévole,
On voit des récollets aux murs du Capitole.
Ainsi cette Circé, qui savait dans son temps
Disposer de la lune et des quatre éléments,
Gourmandant la nature au gré de son caprice,
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulysse.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.

Pierre était créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des héros.... Ce sont les souverains
Qui font le caractère et les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre. (4)
Ce grand homme a raison. Les exemples d'un roi

(3) *Sont des fripons rampants*, etc.

Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas secondé les Russes comme ils devaient.

(4) *Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.*

Ce vers cité est du roi de Prusse : il est dans une épître à son frère.

Lorsqu'Auguste buvait, la Pologne était ivre;
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour :
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmota son bréviaire.

Feraient oublier DIEU, la nature et la loi.
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.

Qu'un vieux sultan s'endorme avec l'ignominie
Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal,
Ses bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes;
Tous ses jours sont marqués de combats et de fêtes;
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux arts enrichit son empire,
Travaille jour et nuit et daigne encor m'écrire;
Tandis que Moustapha, caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais

Si quelque chiaoux lui dit que sa hautesse
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce,
Que son visir battu s'enfuit très à propos,
Qu'on lui prend la Dacie, et Nimphée et Colchos,
Colchos où Mithridate expira sous Pompée, (5)
De tous ces vains propos son âme est peu frappée;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend sa pipe, il fume; et, pour se consoler,
Il va dans son harem, où languit sa maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.
Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule; il le croit et s'endort.
O sagesse des Dieux! je te crois très profonde;
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde!
Achève, CATHERINE, et rends tes ennemis,
Le grand Turc et les sots éclairés et soumis.

(5) *Colchos où Mithridate expira sous Pompée.*

Pompée défit Mithridate sur la route de l'Ibérie à la Colchide; mais Mithridate se donna la mort à Panticapée.

ÉPITRE XCIX.

AU ROI DE SUÈDE,

GUSTAVE III.

1771.

Gustave, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaisir et la gloire
De voir dans mes déserts, en mon humble maison,
Le fils de ce héros que célébra l'histoire!
J'aurais cru ressembler à ce vieux Philémon
Qui recevait les Dieux dans son pauvre ermitage :
Je les aurais connus à leur noble langage;
A leurs mœurs, à leurs traits, surtout à leur bonté; (1)
Il n'auraient point rougi de ma simplicité;
Et Gustave surtout, pour le prix de mon zèle,
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je serais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformât mon jardin,
De ma salle à manger fit une sacristie.
La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie.
En vain mes chers vassaux me croiraient honoré,
Si le seigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très profane, et je sais me connaître;
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
Si Philémon le fut pour un mauvais souper,
L'éclat de ce haut rang ne saurait me frapper.

Le grand roi des Bretons, qu'à Saint-Pierre on condamne,
Est le premier prélat de l'Église anglicane.

(1) Le prince son frère était avec lui.

Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
D'un grave patriarche, ou, si l'on veut, de DIEU.
De cette ambition je n'ai point l'âme éprise,
Et je suis tout au plus serviteur de l'Église.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'esprit de ta mère,
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire;
A revoir Sans-Souci, ce fortuné séjour
Où règnent la victoire et la philosophie,
Où l'on voit le pouvoir avec la modestie.
Jeune héros du Nord, entouré de héros,
A ces nobles plaisirs je ne puis plus prétendre :
Il ne m'est pas permis de te voir, de t'entendre.
Je reste en ma chaumière, attendant qu'Atropos
Tranche le fil usé de ma vie inutile;
Et je crie aux destins, du fond de mon asile :
Destins, qui faites tout, et qui trompez nos vœux,
Ne trompez pas les miens; rendez GUSTAVE *heureux.*

ÉPITRE C.

AU ROI DE DANEMARCK,

CHRISTIAN VII,

Sur la liberté de la presse accordée dans tous ses États.

1771.

MONARQUE vertueux, quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe baltique?
Suis-je un de tes sujets, pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie, et pour me rendre heureux?

Peu de rois, comme toi, transgressent les limites

Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites.
L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone
Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône.
Et Stanislas le sage, et Frédéric le grand,
(Avec qui j'eus jadis un petit différent)
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.

Avec Ganganelli je ne suis pas si bien;
Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.

Mais, sans examiner ce qu'on doit à la Bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;
Et libre avec respect, hardi sans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence;
Tu rends ses droits à l'homme, et tu permets qu'on pense.
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire : et siffle qui voudra.

Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.
Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
Me dit : « A mon bureau venez vous adresser;
« Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser;
« Pour avoir de l'esprit allez à la police;
« Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse;

« Leur métier vaut le vôtre, il est cent fois plus doux;
« Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous. »

C'est donc ainsi, grand Roi, qu'on traite le Parnasse,
Et les suivants honnis de Plutarque et d'Horace!
Bélisaire à Paris ne peut rien publier, (1)
S'il n'est pas de l'avis de monsieur Ribalier.

Hélas! dans un État l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture, et l'orgueil des grands mots (2)
Que prodigua Balzac assez mal à propos,
Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde;
Chapelain ne fit point la guerre de la fronde.

(1) *Bélisaire à Paris*, etc.

Le chapitre quinzième du roman moral de Bélisaire passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie et de vraie piété qui aient jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collège, docteur de Sorbonne, nommé Ribalier, qui, avec un autre régent de collège, nommé Coger, souleva une grande partie de la Sorbonne contre M. Marmontel, auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions mal sonnantes, téméraires, sentant l'hérésie. Il fallut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le *Pater noster*, en transposant un mot, et en abusant d'un autre. (Voyez l'art. LIVRE, dans le *Dict. philos.*)

La faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, et elle commençait par un solécisme. Le public en rit, et bientôt on n'en parla plus.

(2) *Les pointes de Voiture*, etc.

Voiture, qui fut frivole, et qui ne chercha que le bel esprit; Balzac, qui fut toujours ampoulé, et qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très grande réputation dans leur temps; Chapelain en eut encore davantage : ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, et ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

Chez le Sarmate altier la discorde en fureur, (3)
Sous un roi sage et doux, semant partout l'horreur,
De l'empire ottoman la splendeur éclipsée,
Sous l'aigle de Moscou sa force terrassée,
Tous ces grands mouvements seraient-ils donc l'effet
D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet?
Non, lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'est pas pour un livre.

Hé, quel mal, après tout, peut faire un pauvre auteur?
Ruiner son libraire, excéder son lecteur,
Faire siffler partout sa charlatanerie,
Ses creuses visions, sa folle théorie.
Un livre est-il mauvais, rien ne peut l'excuser.
Est-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraser.
On le supprime à Rome, et dans Londre on l'admire;
Le pape le proscrit, l'Europe le veut lire.

Un certain charlatan, qui s'est mis en crédit,
Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit.
Tu n'y parviendras pas, apostat d'Hippocrate :
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, cesse de vexer les vivants et les morts;
Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,

(3) *Chez le Sarmate altier, etc.*

Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée et si cruelle, sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux lois, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme; et de ces condamnés
La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez. (4)

Mais voilà, me dis-tu, des phrases mal-sonnantes,
Sentant son philosophe, au vrai même tendantes.
Hé bien! réfute-les; n'est-ce pas ton métier?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier?
Le public à profit met toutes nos querelles;
De nos cailloux frottés il sort des étincelles,
La lumière en peut naître; et nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen et sans les adversaires
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans (5)
Le tranquille esclavage écrasa les talents.

Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence,
Que cette liberté dégénère en licence :
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés.

(4) Il s'agit ici de Van-Swieten, premier médecin de l'impératrice-reine. Il s'était fait inquisiteur des livres, et passait pour entendre aussi parfaitement la médecine préservatrice des âmes, qu'il entendait mal la médecine curative des corps. Il s'occupait surtout d'empêcher les œuvres de M. de Voltaire de pénétrer dans la ville impériale. C'était d'ailleurs un homme assez savant, et dont les compilations peuvent être utiles, quoiqu'il n'eût aucune philosophie, ni aucune connaissance des découvertes physiques faites de nos jours.

(5) . . . . . *où depuis huit cents ans.*

On ne voit pas en effet depuis ce temps un seul livre écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, et qui entre dans la bibliothèque des nations. Les Dante, les Pétrarque, les Bocace, les Machiavel, les Guichardin, les Boyardo, les Tasse, les Arioste ne furent point Romains.

A conserver les mœurs ils sont intéressés :
D'un écrivain pervers ils font toujours justice.

Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfants de l'impudence élevés chez Marteau, (6)
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.

Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était sorti.

On punit quelquefois et la plume et la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles sermons, (7)
Au nom de JÉSUS-CHRIST prêchés par des démons.

Mais quoi! si quelque main dans le sang s'est trempée,
Vous est-il défendu de porter une épée?
En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler?
Un cuistre en son taudis compose une satire;
En ai-je moins le droit de penser et d'écrire?
Qu'on punisse l'abus, mais l'usage est permis.

De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile

(6) Célèbre imprimeur de sottises. Tous les libelles contre Louis XIV étaient imprimés à Cologne, chez Pierre Marteau.

(7) *D'un Guignard, d'un Bourgoin*, etc.

C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la ligue. Guignard était un jésuite qui fut pendu, et Bourgoin un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques imbéciles; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, et sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
Cet art, disait Boyer, a troublé des familles; (8)
Il a trop raffiné les garçons et les filles.
Je le veux; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits?
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie!
Quel opprobre, grand Dieu, quand un peuple indigent
Courait à Rome à pied porter son peu d'argent,
Et revenait, content de la sainte Madone,
Chantant sa litanie, et demandant l'aumône!
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit (9)
Payait au sacristain pour sa première nuit.
Un testateur mourant sans léguer à saint Pierre (10)
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.

(8) *Cet art, disait Boyer,* etc.

Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toujours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable; et que, depuis qu'il y avait des livres, les filles savaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient su auparavant à vingt.

(9) *Du temple au lit d'hymen,* etc.

Jusqu'au seizième siècle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec sa femme sans avoir fait bénir le lit nuptial, et cette bénédiction était taxée.

(10) *Un testateur mourant.,* etc.

Quiconque ne faisait pas un legs à l'Église par son testament était déclaré déconfez, on lui refusait la sépulture; et, par accommodement, l'official, ou le curé, ou le prieur le plus voisin faisait un testament au nom du mort, et léguait pour lui à l'Église en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner.

Chez nos sœurs, ô grand Roi, le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, est toujours respecté :
Mais leur gouvernement, à tant d'autres contraire,
Ressemble encore au tien, puisqu'à tous il sait plaire.

ÉPITRE CI.

AU ROI DE LA CHINE,

Sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer.

1771.

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine. (1)
Ton trône est donc placé sur la double colline !
On sait dans l'Occident que malgré mes travers
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
David même me plut, quoiqu'à parler sans feinte
Il prône trop souvent sa triste cité sainte,

(1) *Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine.*

Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a composé, vers l'an 1743 de notre ère vulgaire, un poëme en vers chinois et en vers tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul ouvrage. On vient de publier la traduction française de ce poëme.

Les Chinois et les Tartares ont le malheur de n'avoir pas, comme presque tous les autres peuples, un alphabet qui, à l'aide d'environ vingt-quatre caractères, puisse suffire à tout exprimer. Au lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cent quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot; et ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt mille figures qui composent la langue; et à mesure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature et dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour

Et que d'un même ton sa muse à tout propos
Fasse danser les monts et reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, et connaît mieux son monde,
Il est plus varié, sa veine est plus féconde;

les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré se consume donc dans le soin pénible d'apprendre à lire et à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation qui, ayant d'abord exprimé, comme toutes les autres, le petit nombre d'idées absolument nécessaires, par des lignes et par des figures symboliques pour chaque mot, a persévéré dans cette méthode antique, lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout : les caractères ont un peu changé avec le temps, et il y en a de trente-deux espèces différentes. Les Tartares Mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-Long, qui est, comme on sait, de race tartare, a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang, par un de ses frères, un de ses oncles, et les principaux colao de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable, et il a fallu des années pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son poëme de Moukden, qui aurait été facilement imprimé en deux jours, si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique et pour le difficile se montre ici dans tout son faste et dans toute sa misère. On voit pourquoi les Chinois, qui sont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, sont le dernier dans les sciences, et que leur ignorance est égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, soit dans le sujet, qui est l'éloge de ses ancêtres, et où la piété filiale semble naturelle, soit dans les descriptions instructives pour nous, de la ville de Moukden et des animaux, des plantes de cette vaste province, soit dans la clarté du style, perfection si rare parmi nous. Il est encore à croire que l'auteur parle purement : c'est un avantage qui manque à plus d'un de nos poëtes.

Ce qui est surtout très remarquable, c'est le respect dont cet empereur paraît être pénétré pour l'être suprême. On doit peser ces paroles

Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des sales héritiers d'Étienne et de Plantin. (3)
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le sort se déploie.
C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat (4)
Qui vint de Montauban pour gouverner l'État.
Il donna des leçons à notre académie,
Et fut très mal payé de tant de prud'hommie.
Du jansénisme obscur le fougueux gazetier (5)
Aux beaux esprits du temps ne fait aucun quartier.

(3) *Des sales héritiers d'Etienne et de Plantin.*

Probablement l'auteur donne l'épithète de *sales* aux imprimeurs, parce que leurs mains sont toujours noircies d'encre. Les Étienne et les Plantin étaient des imprimeurs très savants et très corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement.

(4) *C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat.*

L'auteur fait allusion, sans doute, à un principal magistrat de la ville de Montauban, qui, dans son discours de réception à l'académie française, sembla insulter plusieurs gens de lettres qui lui répondirent par un déluge de plaisanteries. Mais ces facéties ne portent point sur l'essentiel, et laissent subsister le mérite de l'homme de lettres et celui du galant homme.

(5) *Du jansénisme obscur le fougueux gazetier.*

On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandestinement et régulièrement sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis plusieurs années. Rien ne ressemble moins à l'Ecclésiastique ou à l'Ecclésiaste que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne sont pas du parti, et où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en sont encore. Je ne suis pas étonné que l'auteur de l'épître au roi de la Chine donne le nom d'obscur au jansénisme. Il ne l'était pas du temps de Pascal, d'Arnaud et de la duchesse de Longueville; mais, depuis qu'il est devenu une caverne de

Hayer poursuit de loin les encyclopédistes. (6)
Linguet fond en courroux sur les économistes; (7)
A brûler les païens Ribalier se morfond; (8)

convulsionnaires, il est tombé dans un assez grand mépris. Au reste, il ne faut pas confondre avec les jansénistes convulsionnaires les gens de bien éclairés qui soutiennent les droits de l'Église gallicane et de toute Église, contre les usurpations de la cour de Rome. Ce sont de bons citoyens, et non des jansénistes : ils méritent les remercîments de l'Europe.

(6) *Hayer poursuit de loin les encyclopédistes.*

On croit que cet Hayer était un moine récollet qui avait part à un journal dans lequel on disait des injures au Dictionnaire encyclopédique. On appelait ce journal *chrétien*, comme si les autres journaux de l'Europe avaient été païens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait existé : cependant il est certain qu'il a été imprimé plusieurs années de suite.

N. B. Le journal du père Hayer était intitulé *Lettres sur quelques écrits de ce temps.* Il le faisait en commun avec un avocat nommé Soret.

Le journal chrétien est un autre ouvrage auquel Hayer a pu travailler aussi quelque temps. C'est ce même Hayer qui s'avisa un jour de faire imprimer dans une brochure trente-sept démonstrations de la spiritualité de l'âme.

(7) *Linguet fond en courroux sur les économistes.*

Les économistes sont une société qui a donné d'excellents morceaux sur l'agriculture, sur l'économie champêtre et sur plusieurs objets qui intéressent le genre humain. M. Linguet est un avocat de beaucoup d'esprit, auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels on a trouvé des vues philosophiques et des paradoxes. Il a eu des querelles assez vives avec les économistes auteurs des Éphémérides du citoyen, et s'est tiré avec un succès plus brillant de celles que l'abbé la Blétrie lui a suscitées.

(8) *A brûler les païens Ribalier se morfond.*

Ceci est une allusion visible à la grande querelle de M. Ribalier, principal du collège Mazarin, avec M. Marmontel, de l'académie fran-

çaise, auteur du célèbre ouvrage moral intitulé *Bélisaire*. Il s'agissait de savoir si tous les grands hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la justice et les bonnes œuvres, sans pouvoir connaître notre sainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien soupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miséricorde. Le principal du collège, membre de la Sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la science du salut.

L'Europe fut pour M. Marmontel, et la Sorbonne pour M. Ribalier. M. de Beaumont, archevêque de Paris, prit aussi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long, qui en fut informé par le père Amiot, l'un des jésuites conservés à la Chine pour leur savoir et pour leurs services : mais ce n'est pas le seul roi qui a eu de petits démêlés avec M. de Beaumont. L'empereur Kien-Long n'en gouverna pas moins bien ses États, et continua à faire des vers.

(9) *Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont.*

Jean-Jacques Rousseau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui. Pour y parvenir, il composa des romans, et écrivit contre les romans. Il fit des comédies, et publia que la comédie est un œuvre du malin. Jean-Jacques dans ses livres disait, *ô mon ami!* avec effusion de cœur, et se brouillait avec tous ses amis. Jean-Jacques s'écriait dans les préfaces de ses brochures, *ô ma patrie, ma chère patrie!* et il renonçait à sa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, et il présentait requête au conseil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ses coudées franches. Il écrivait que les prédicants de Genève étaient orthodoxes, et puis il écrivait que ces prédicants étaient des fripons et des hérétiques. *O mon cher pasteur de Boveresse! à bovibus*, s'écriait-il encore dans ses brochures, que je vous aime, et que vous êtes un pasteur selon le cœur de DIEU et selon le mien! et que vous m'avez fait verser de larmes de joie! Mais le lendemain il imprimait que le pasteur de Boveresse était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De-là Jean-Jacques, vêtu en Arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu; et comme la nation anglaise faisait usage de sa liberté en se moquant outrageusement de lui,

Palissot contre eux tous puissamment s'évertue :

il imprima que son ami intime, qui lui rendait des services inouïs, était le cœur le plus noir et le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, et qui écrivait dans un goût tout opposé, prit Jean-Jacques sérieusement, et donna un gros mandement, non pas un mandement sur ses fermiers, pour fournir à Jean-Jacques quelques rétributions par la main des diacres, selon les règles de la primitive Église, mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique, coupable d'expressions mal sonnantes, téméraires, offensives des oreilles pieuses, tendantes à insinuer qu'on ne peut être en même temps à Rome et à Pékin, et qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean-Jacques, de son côté, répondit sérieusement à M. l'archevêque de Paris. Il intitula sa lettre, *Jean-Jacques à Christophe de Beaumont*, comme César écrivait à Cicéron, *Cæsar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encore que c'était aussi le style des premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme, qui n'était qu'un pauvre savant prêtre retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainsi à Jean, évêque de Jérusalem, son ennemi capital.

Jean-Jacques, dans sa lettre à Christophe, dit (page 2.) : *Je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état.* Cela parut fier et grand. On remarqua dans un journal que Jean Jacques, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, méprisait le titre d'homme de lettres, dont l'empereur de la Chine et le roi de Prusse s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait sur lui les yeux.* Il prie (p. 12) l'archevêque de lire son roman d'Héloïse, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au b..... et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier avec un ivrogne. Après quoi Jean-Jacques parle de JÉSUS-CHRIST, de la grâce prévenante, du péché originel et de la Trinité. Et il conclut par déclarer positivement (page 127) que tous les gouvernements de l'Europe *lui devaient élever des statues à frais communs.*

Enfin, après avoir traité à fond avec Christophe tous les points abstrus de la théologie, il finit par faire un petit opéra en prose.

De son côté, Christophe commence par avertir les fidèles (page 4) que Jean-Jacques *est amateur de lui-même, fier et même superbe,*

Que de fiel s'évapore, et que d'encre est perdue! (10)
Parmi les combattants vient un rimeur gascon, (11)
Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui pour se signaler refait la Henriade;
Et tandis qu'en secret chacun se persuade

même enflé d'orgueil, impie, blasphémateur et calomniateur, et, qui pis est, *amateur des voluptés plutôt que de* DIEU; *enfin d'un esprit corrompu et perverti dans la foi.*

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a pensé de ces traits d'éloquence : il a ri.

(10) *Palissot contre eux tous puissamment s'évertue.*
Que de fiel s'évapore, et que d'encre est perdue!

M. Palissot est l'auteur de la comédie des Philosophes, dans laquelle on représenta Jean-Jacques marchant à quatre pattes, et des savants volant dans la poche. Il est aussi l'auteur d'un poëme intitulé *la Dunciade*, d'après la Dunciade de Pope. Ce poëme est rempli de traits contre messieurs Marmontel, abbé Coyer, abbé Raynal, abbé le Blanc, Mayol, Baculard d'Arnaud, le Mierre, du Belloi, Sedaine, Dorat, la Morlière, Rochon, Boitel, Taconnet, Poinsinet, du Rosoi, Blin, Colardeau, Bastide, Moui, Portelance, Sauvigni, Robé, l'Attaignant, Jonval, Acard, Bergier, mesdames Grafigni, Ricoboni, Unci, Curé, etc.

Ce poëme est en trois chants. Fréron y est installé chancelier de la Sottise. Sa souveraine le change en âne. Fréron, qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire présent d'une paire d'ailes. Elle lui en donne, mais elle les lui ajuste à contre-sens, de sorte que Fréron, quand il veut voler en haut, tombe toujours en bas avec la Sottise qu'il porte sur son dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur, *que Fréron était ci-devant un jésuite chassé du collège pour ses mœurs, qu'il fut ensuite abbé, puis sous-lieutenant, et se déguisa en comtesse*, (page 62, chant IIIe.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poëme nuisit à son succès, mais la métamorphose de Fréron en âne réunit tous les suffrages.

(11) . . . . . *vient un rimeur gascon.*

Voyez les notes sur l'épître à M. d'Alembert.

De voler en vainqueur au haut du mont sacré,
On vit dans l'amertume, et l'on meurt ignoré;
La discorde est partout, et le public s'en raille.
On se hait au Parnasse encor plus qu'à Versaille.
Grand Roi, de qui les vers et l'esprit sont si doux,
Crois-moi, reste à Pékin, ne viens jamais chez nous.

Aux bords du fleuve jaune un peuple entier t'admire,
Tes vers seront toujours très bons dans ton empire;
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers!
Les Français sont malins et sont grands chansonniers.
Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année, (12)
Sur les pas d'une étoile à marcher obstinée,
Combler l'enfant Jésus des plus rares présents,
N'emportent de Paris, pour tous remercîments,
Que des couplets fort gais qu'on chante sans scrupule.
Collé dans ses refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un trésor!
Tout mon étonnement est de les voir encor.

Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique, (13)
Accompagné partout de l'estime publique,

(12) *Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année.*

Voyez l'article *Epiphanie* dans le *Dictionnaire philosophique.* On a été dans l'habitude à Paris de faire presque tous les ans des couplets sur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent, conduits par une étoile, à Bethléem, et qui reconnurent l'enfant Jésus pour leur suzerain dans son étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe et de l'or. On appelle ces chansons des noëls, parce que c'est aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans lesquels on trouve des couplets extrêmement plaisants.

(13) *Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique.*

Le roi de Danemarck régnant.

Vit Paris sans rien craindre, et régna sur les cœurs.
On respecta son nom comme on chérit ses mœurs.
Oui; mais cet heureux roi, qu'on aime et qu'on revère,
Se connaît en grands vers, et se garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus; notre goût s'est usé :
Boileau, craint de son siècle, au nôtre est méprisé :
Le tragique, étonné de sa métamorphose,
Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en prose.
De Molière oublié le sel s'est affadi.

En vain, pour ranimer le Parnasse engourdi,
Du peintre des saisons la main féconde et pure (14)
Des plus brillantes fleurs a paré la nature :
Vainement, de Virgile élégant traducteur,
De Lille a quelquefois égalé son auteur : (15)
D'un siècle dégoûté la démence imbécile
Préfère les remparts et Vaux-hall à Virgile.
On verrait Cicéron sifflé dans le palais.

Le léger vaudeville et les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique;
Tout le reste est passé; le sublime est gothique.
N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.
Les Frérons te loueraient pour quelque argent comptant;
Mais tu serais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.

(14) *Du peintre des saisons la main féconde et pure.*

M. de Saint-Lambert, mestre de camp, auteur du charmant poëme des Saisons.

(15) *De Lille a quelquefois égalé son auteur.*

M. de Lille, auteur d'une traduction des Géorgiques très estimée des gens de lettres.

Pour réussir en France, il faut prendre son temps.
Tu seras bien reçu de quelques grands savants,
Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée, (16)
Et que la compagnie autrefois tant vantée,
En disant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à DIEU.
Mais sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire : (17)
La cour pourrait te faire un fort mauvais parti,
Et *blâmer* par arrêt tes vers et ton *Changti*.

La Sorbonne en latin (mais non sans solécismes)
Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes;
Qu'il n'est de gens de bien *que nous et nos amis*;
Que l'enfer, grâce à DIEU, t'est pour jamais promis.
Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan et bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant, et partout condamné,
Tu ne seras venu que pour être damné.

Le monde en factions dès long-temps se partage.

(16) *Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée.*

Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine est athée. L'empereur de la Chine, qui ne sait rien des sottises de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence dans son poëme, où il parle de la Divinité avec autant de sentiment que de respect.

(17) *Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire.*

Avocat général qui a fait trop d'honneur au livre du *Système de la nature*, livre d'un déclamateur qui se répète sans cesse, et d'un très grand ignorant en physique, qui a la sottise de croire aux anguilles de Néedham. Il vaut mieux croire en DIEU avec Épictète et Marc-Aurèle. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres anglais.

Tout peuple a sa folie ainsi que son usage.
Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Éternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont se laver le coude aux bassins des mosquées; (18)
Plus loin du grand lama les reliques musquées (19)
Passent de son derrière au cou des plus grands rois.

Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un sot, est dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible, (20)
A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris. (21)

Monarque au nez camus des fertiles rivages
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons et de sages,
Règne en paix, fais des vers et goûte des beaux jours;
Tandis que, sans argent, sans amis, sans secours,
Le mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perse est agitée,
Qu'une pipe à la main, sur un large sofa
Mollement étendu, le pesant Moustapha

(18) *Vont se laver le coude aux bassins des mosquées.*

Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le coude. Les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts.

(19) *Plus loin du grand lama les reliques musquées.*

Il est très vrai que le grand lama distribue quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs.

(20) *Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible.*

Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la Bible qu'à Londres, et où les théologiens aient débité plus de rêveries, depuis Prinn jusqu'à Warburton.

(21) *Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.*

Grizel, fameux dans le métier de directeur.

Voit le Russe entasser des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles,
Et qu'un bacha du Caire à sa place est assis
Sur le trône où les chats régnaient avec Isis.

Nous autres cependant, au bout de l'hémisphère,
Nous, des Velches grossiers postérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs,
A nos frivolités que nous nommons plaisirs;
Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances, (22)
Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances! (23)

ÉPITRE CII.

A HORACE.

1771.

TOUJOURS ami des vers, et du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé.
Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire;
Mais il me répondit par un plat secrétaire,
Dont l'écrit froid et long, déja mis en oubli,
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli. (1)

(22) *Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances.*

L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans*; car le système de Lass est de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

(23) *Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances!*

C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout, il sera couvert de gloire, et nous le chanterons.

(1) M. l'abbé de Mabli, frère de l'abbé de Condillac. Il avait donné d'excellentes observations sur l'histoire de France et un grand nombre d'autres ouvrages qui respirent l'amour de la vertu. On peut lui repro-

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux HORACE,
A toi qui respiras la mollesse et la grâce,
Qui, facile en tes vers et gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins et les amours,
Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je suis un peu fâché pour Virgile et pour toi,
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric du moins, né roi très légitime,
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin;
Pour voler son tuteur il lui perça le sein;
Il trahit Cicéron, père de la patrie;
Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers,
Et fit transir sa muse au milieu des déserts.
Je sais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Frédéric exigeait des soins moins complaisants :
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens;
De son goût délicat la finesse agréable
Faisait, sans nous gêner, les honneurs de sa table;
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons et les sots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philosophique

cher d'avoir quelquefois montré de l'humeur contre M. de Voltaire et d'autres hommes de lettres qui devaient lui être chers, puisqu'ils avaient le même but que lui et défendaient la même cause. Sa conduite a toujours été digne de ses ouvrages; et la protection passagère qu'il eut la faiblesse d'accorder à l'écolier de Dijon, n'a été qu'une erreur d'un moment.

Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola; je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On disait que l'ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur :
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Épicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre États divers arrêtent ma pensée.
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts;
Des richès Génevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités florissantes;
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre!

Je le suis en secret dans mon obscurité.
Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté.
D'un pédant d'Anneci j'ai confondu la rage, (2)
J'ai ri de sa sottise : et quand mon ermitage

(2) Voyez les notes de l'épître à M. de Saint-Lambert.

Voyait dans son enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des savants, des têtes couronnées,
Je laissais du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage.
Depuis le grand édit, inculte, inhabité, (3)
Ignoré des humains dans sa triste beauté,
La nature y mourait : je lui portai la vie;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misère épars.
J'appelai les métiers qui précèdent les arts;
Et pour mieux cimenter mon utile entreprise,
J'unis le protestant avec ma sainte église.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin,
DIEU tolérant, DIEU bon, tu bénis mon dessein!
André Ganganelli, ton sage et doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en saint-père.
L'ignorance en frémit, et Nonotte hébété
S'indigne en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonotte,

(3) *Depuis le grand édit, inculte, inhabité.*

A la révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitants du petit pays de Gex passèrent à Genève et dans les terres helvétiques. Cette langue de terre, qui est dans la plus belle situation de l'Europe, fut déserte; elle se couvrit de marais; il y eut quatre-vingts charrues de moins; plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons, tandis que Genève, par sa seule industrie, et presque sans territoire, a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures et son commerce.

Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un prêtre roi de Rome, un pape, un vice-dieu,
Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu
Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par César usurpée.
Aux champs élysiens tu dois en être instruit.
Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, et par quel sort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la tiare;
Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des saints, même des beaux esprits,
Comment il en déchut, et par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé de Pure.

Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triste, éternel et nouveau.
L'empire des Romains finit par Augustule;
Aux horreurs de la fronde a succédé la bulle :
Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.
C'est-là le sort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.

Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche et sans inversions
Peut-elle subjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse;
Mais égalerons-nous l'Italie et la Grèce?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Sur vingt tons différents tu sus monter ta lyre;
J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire;
Je n'ose te parler de ton Ligurinus,
Mais j'aime ton Mécène, et ris de Catius.

Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Hubert me faisait rire avec ses pasquinades; (8)
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers, (9)
Tout m'assure qu'HORACE est mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.
Là, jamais on ne vit monsieur l'abbé Grizel
Ennuyer un malade au nom de l'Éternel;
Et fatiguant en vain ses oreilles lassées,
Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra, sans me connaître,
Gourmander ma faiblesse, et me parler en maître!
Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton
En lui faisant moi-même un plus sage sermon?
A qui se porte bien qu'on prêche la morale:
Mais il est ridicule, en notre heure fatale,
D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger.

(8) *Hubert me faisait rire avec ses pasquinades.*

Neveu de la célèbre mademoiselle Hubert, auteur de *La Religion essentielle à l'homme*, livre très profond. M. Hubert avait le talent de faire des portraits en caricature, et même de les faire en papier avec des ciseaux.

(9) *Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers.*

On devait, sans doute, mépriser les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules; mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens, qui sont la vérité même constatée par l'Église.

Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.
Profitons bien du temps; ce sont-là tes maximes.

Cher HORACE, plains-moi de les tracer en rimes,
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfants demi-polis des Normands et des Goths;
Elle flatte l'oreille; et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille, Despréaux et Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abaisser son cothurne, et de parler en prose.

ÉPITRE CIII.

BÉNALDAKI A CARAMOUFTÉE,

Femme de Giafar le Barmécide. (*)

1771.

DE Barmécide épouse généreuse,
Toujours aimable et toujours vertueuse,
Quand vous sortez des rives de Bagdat,
Quand vous quittez leur faux et triste éclat,
Et que tranquille aux champs de la Syrie,
Vous retrouvez votre belle patrie;
Quand tous les cœurs, en ces climats heureux,
Sont sur la route, et vous suivent tous deux,
Votre départ est un triomphe auguste;
Chacun bénit Barmécide le juste;

(*) Cette épître a été écrite à madame la duchesse de Choiseul, à l'occasion de la disgrâce de son mari.

Et la retraite est pour vous une cour.
Nul intérêt : vous régnez par l'amour;
Un tel empire est le seul qui nous flatte.

Je vis hier sur les bords de l'Euphrate
Gens de tout âge et de tous les pays;
Je leur disais : Qui vous a réunis?
— C'est Barmécide. Et toi, quel dieu propice
T'a relevé du fond du précipice?
— C'est Barmécide. Et qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré?
Toi, mon ami, de qui tiens-tu ta place,
Ta pension? Qui t'a fait cette grâce?
— C'est Barmécide. Il répandait le bien
De son calife, et prodiguait le sien.
Et les enfants répétaient : Barmécide!
Ce nom sacré sur nos lèvres réside
Comme en nos cœurs. Le calife à ce bruit,
Qui redoublait encor pendant la nuit,
Nous défendit de crier davantage;
Chacun se tut, ainsi qu'il est d'usage.
Mais les échos répétèrent cent fois :
C'est Barmécide ; et leur bruyante voix
Du doux sommeil priva, pour son dommage,
Le commandeur des croyants de notre âge.
Au point du jour alors qu'il s'endormit,
Tout en rêvant, le calife redit :
C'est Barmécide ; et bientôt sa sagesse
A ranimé sa première tendresse.

ÉPITRE CIV.

A M. D'ALEMBERT.

1772.

Esprit juste et profond, parfait ami, vrai sage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage?
Le roi danois et toi, mes juges souverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilège est beau; mais que faut-il écrire?
Me permettriez-vous quelques grains de satire?
Virgile a-t-il bien fait de pincer Mévius?
Horace a-t-il raison contre Nomentanus,
Oui, si ces deux Latins, montés sur le Parnasse,
S'égayaient aux dépens de Virgile et d'Horace.
La défense est de droit; et d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les temps repoussa le frélon.
La guerre est au Parnasse, au conseil, en Sorbonne.
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons personne.

Vous m'avez endormi, disait ce bon Trublet; (1)
Je réveillai mon homme à grands coups de sifflet.
Je fis bien : chacun rit, et j'en ris même encore.
La critique a du bon, je l'aime et je l'honore;
Le parterre éclairé juge les combattants,
Et la saine raison triomphe avec le temps.
Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame (2)

(1) . . . . . *disait ce bon Trublet.*
Voyez la pièce intitulée *Le Pauvre Diable.*

(2) *Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame.*
Larcher répétiteur au collège Mazarin. Il soutint opiniâtrément que

La loi qui prostitue et sa fille et sa femme,
Qu'il veut dans Notre-Dame établir son sérail,
On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail
Est ouvert aux travaux d'un savant antiquaire;
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
Alors on examine, et le public instruit
Se moque de Larcher, qui jure en son réduit.
L'abbé François écrit; le Léthé sur ses rives (3)
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.
Tancrède en vers croisés fait-il bâiller Paris?
On m'ennuie à mon tour des plus pesants écrits;
A Danchet, à Brunet le pont neuf me compare; (4)

dans la grande ville de Babylone toutes les femmes et les filles de la cour étaient obligées par la loi de se prostituer une fois dans leur vie au premier venu pour de l'argent, et cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puisqu'Hérodote l'avait dite expressément. Le même Larcher disputa fortement sur le grand serpent Ophionée, sur le bouc de Mendès qui couchoit avec les dames hébraïques; il traita notre auteur de vilain athée, pour avoir dit que la *Providence envoie la peste et la famine sur la terre.* Il y a encore dans la poussière des collèges de ces cuistres qui semblent être du cinquième siècle. Notre auteur ne fit que se moquer de ce Larcher, et il fut secondé de tout Paris à qui il le fit connoître. Voyez *la Défense de mon oncle.*

(3) *L'abbé François écrit, etc.*

Il y a en effet un abbé nommé François, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'est chargé entièrement. C'est un pauvre imbécile qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, livre que personne ne connaît ni ne connaîtra.

(4) *A Danchet, à Brunet*, etc.

Danchet est un de ces poëtes médiocres qu'on ne connaît plus; il a fait quelques tragédies et quelques opéra. Pour Brunet, nous ne savons qui c'est, à moins que ce ne soit un nommé M. le Brun, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui made-

On préfère à mes vers Crébillon le barbare. (5)
Cette longue dispute échauffe les esprits.
Alors, du plus beau feu vingt poëtes épris,

moiselle Corneille. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiselle Corneille, mais point son ode qui ne valait rien. Alors M. le Brun écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela est dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre aussi qu'on se moque de lui.

(5) . . . . . *Crébillon le barbare.*

Nous ne savons si par barbare on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du style qu'on a reprochée à Crébillon; c'est peut-être l'un et l'autre. Mais ce n'est pas parce qu'Atrée est trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, et qu'elle passe pour mauvaise chez tous les gens de goût; car, dans Rodogune, Cléopâtre est plus cruelle encore, et cette atrocité même semblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme : cependant cette fin de la tragédie de Rodogune est un chef-d'œuvre du théâtre, et réussira toujours.

Nous trouvons dans le Mercure de novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieuses qu'on ait encore faites sur Atrée; les voici.

« En général les vengeances, pour être intéressantes au théâtre, « doivent être promptes, subites, violentes; il faut toujours frapper de « grands coups sur la scène : les horreurs longues et détaillées ne sont « que rebutantes. M. de Crébillon, malgré ce précepte, a risqué la « coupe d'Atrée; mais elle n'a pu réussir, à beaucoup près. Quelques « esprits faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi, croient que « les atrocités sont le plus grand effort de l'esprit humain, et que l'hor- « reur est ce qu'il y a de plus tragique. Elles se trompent beaucoup; « c'est tout ce qu'il y a de plus facile à trouver. Nous avons des romans « inconnus et fort au-dessous du médiocre, où l'on a rassemblé assez « d'horreurs pour faire cinquante tragédies détestables. »

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'Atrée est une fort mauvaise pièce.

1°. C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord *Atrée voit enfin renaître l'espoir et la douceur de se venger d'un traître. Les vents, qu'un dieu contraire enchaînait loin de lui, semblent exciter*

De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissant la scène,
Sur de sublimes tons font ronfler Melpomène.

son courroux avec les flots. Le calme, si long-temps fatal à sa vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis; le soldat ne craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers travaux.

Aussitôt après, Atrée commande que la flotte d'Atrée se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée; il ordonnne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus; et il dit *que ce jour tant souhaité ranime dans son cœur l'espoir de la fierté.*

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est ni l'acteur qui parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théâtre et de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite, dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. Atrée dit:

Je voudrois me venger, fût-ce même des dieux:
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée? La Fontaine a dit en riant:

. . . . . Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé; et exprimer de tels sentiments sans avoir dit encore de quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théâtre et du sens commun.

2°. Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance, au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, et ne peut intéresser personne.

3°. Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, et qui exécute son projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue ni péripétie, rien qui vous tienne en suspens, rien qui vous surprenne, rien qui vous émeuve; ce n'est qu'une atrocité longue et plate.

4°. La pièce pèche encore par un défaut plus grand, s'il est possi-

Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli?
L'esprit, le goût s'épure, et l'art est embelli.

ble : c'est un amour insipide et inutile entre un fils d'Atrée, nommé Plisthène, et Théodamie, fille de Thieste; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vide de la pièce.

5°. Le style est digne de cette conduite : ce sont des répétitions continuelles du plaisir de la vengeance :

Un ennemi ne peut pardonner une offense;
Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes transports* furieux.
Tout est prêt, *et déja dans mon* cœur furieux
Je goûte le plaisir *le plus parfait* des dieux;
Je vais être vengé, *Thieste, quelle joie!*

La plupart des vers sont obscurs, et ne sont pas français.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur, de mon bonheur suprême!
Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant sans respect, et les dieux et son père,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère :
Mais dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille au refus il doit verser le sang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton âme atteinte,
Thieste, chasses-en les soupçons et la crainte.

Une pièce écrite ainsi d'un bout à l'autre pourrait-elle réussir? Pour comble d'impertinence, la pièce finit par ce vers abominable :

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers est d'un scélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant.

Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.

Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires,
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux stances de la Grange, aux couplets de Rousseau, (6)
Que Mégère en courroux tira de son cerveau.
Pour gagner vingt écus ce fou de la Beaumelle (7)

Nous avouons que la Sémiramis du même auteur, son Xerxès, son Catilina, son Triumvirat, sont des pièces encore plus mauvaises, et que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare : mais nous ne convenons pas que son Électre, et surtout son Rhadamiste, méritent le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très belles choses, particulièrement dans Rhadamiste, et quand le public a décidé constamment pendant soixante ans, il ne faut pas en appeler. Si les défauts subsistent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts. Rhadamiste sera toujours jouée avec un grand succès : et même on verra Electre avec plaisir, malgré l'amour qui défigure cette pièce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le spectateur.

L'abbé de Chaulieu disait que la pièce de Rhadamiste aurait été très claire, n'eût été l'exposition. Mais quoique le premier acte soit un peu obscur, il me semble qu'il y a dans les autres de très grandes beautés.

(6) *Aux stances de la Grange, aux couplets de Rousseau.*

Les philippiques de la Grange et les couplets de Rousseau passèrent assez long-temps pour être écrits avec force et enthousiasme : mais les esprits bien faits et les gens de bon goût ne s'y sont jamais laissé tromper. En effet ôtez les injures, il ne reste rien. Le succès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel succès qui conduisit la Grange en prison, et le portrait de Rousseau à la Grève !

La Grange était le plus coupable des deux, sans contredit : mais le duc d'Orléans régent eut encore plus de clémence que la Grange n'avait eu de folie.

(7) . . . . . *ce fou de la Beaumelle.*

On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de la Grange ni celui de Rousseau, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il

Insulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit déshonorer, dans ses obscurs écrits,

est né dans un village des Cévènes auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, et a été répétiteur des enfants de M. de Budé de Boisy. Il y fut proposant pour être ministre, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

LETTRE A M. DE LA CONDAMINE,

De l'académie française et de l'académie des sciences, etc.

A Ferney, 8 mars 1771.

MONSIEUR,

M. l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le sieur de la Beaumelle, en 1752, vendit, à Francfort, au libraire Eslinger, pour dix-sept louis, le *Siècle de Louis XIV*, que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France et de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit qu'il soupçonne Louis XIV d'avoir fait empoisonner le marquis de Louvois, son ministre, dont il était excédé, et qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tome III, pages 269 et 271.)

Que Louis XIV ayant promis à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la duchesse de Bourgogne irritée engagea le prince son époux, père de Louis XV, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince Eugène, et à trahir son roi, son aïeul et sa patrie.

Il ajoute que l'armée des assiégeants jetait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit : *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas reine, nous ne lèverons pas le siège.*

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de madame de Maintenon. (Tome IV, page 109.)

Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,

Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon dans des vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais qu'un *tel mariage n'est pas extraordinaire, attendu que Cléopâtre déja vieille enchaîna Auguste.* (Tome III, page 75.)

Que le duc de Bourbon, étant premier ministre, fit assassiner Vergier, ancien commissaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de Saint-Louis pour récompense. (Tome III du *Siècle*, page 323.)

Que le grand-père de l'empereur aujourd'hui régnant avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (Tome II, page 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfants de la Voisin, de Cartouche et de Damiens n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais.*

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître, à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées, que le premier président de Maisons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel esprit et l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient, on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux et les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé *mes Pensées*, dans lequel il insulta nommément messieurs d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, et d'autres membres du conseil souverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut en-

Avant que sur sa joue ou sur son omoplate,
Des rois et des héros les grands noms soient vengés
Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.

suite en faire une nouvelle édition; M. le comte d'Erlach en écrivit en France, où la Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévènes, dont il est natif. Je ne vous parle, monsieur, que papiers sur table et preuves en main.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (page 108,) et s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat de madame la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci:

« On se rappelle très bien que vous partîtes d'ici avec la gouver-« nante des enfants d'une dame de Gotha, qui s'éclipsa furtivement « avec vous, après avoir volé sa maîtresse; ce dont tout le public est « pleinement instruit ici. Mais nous ne disons pas que vous ayez part à « ce vol. A Gotha, 24 juillet 1767. *Signé* ROUSSEAU, conseiller au-« lique de son altesse sérénissime. »

Son altesse eut la bonté de m'envoyer la copie de cette attestation, et m'écrivit ensuite ces propres mots, le 15 auguste 1767: « Que vous « êtes aimable d'entrer si bien dans mes vues au sujet de ce misérable « la Beaumelle! Croyez-moi, nous ne pouvons rien faire de plus sage « que de l'abandonner lui et son aventurière, etc. » Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la duchesse de Gotha. Je pourrais alléguer des choses beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funestes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien constatée. Je vous en fais juge, monsieur, et je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, sur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien consolé par votre souvenir. Je vous souhaite du fond de mon cœur une vieillesse plus heureuse que la mienne, sous laquelle je succombe dans des souffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nous n'ajouterons rien à une lettre aussi authentique et aussi décisive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philosophe d'avoir pour ennemis de tels misérables.

Ces serpents odieux de la littérature,
Abreuvés de poisons et rampants dans l'ordure,
Sont toujours écrasés sous les pieds des passants.
Vive le cygne heureux qui, par ses doux accents,
Célébra les saisons, leurs dons et leurs usages,
Les travaux, les vertus et les plaisirs des sages!
Vainement de Dijon l'impudent écolier (8)

(8) *Vainement de Dijon l'impudent écolier.*

Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, et ci-devant maître de quartier dans une pension, a fait un livre entier contre M. de Saint-Lambert, M. de Lille, M. Dorat, M. Vatelet et M. le Mierre. Ce jeune homme s'est avisé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'est érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers : et ensuite il décide que M. de Lille a fort mal traduit les Géorgiques. Sa traduction est pourtant, de l'aveu de tous les connaisseurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, et il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce Clément, sans respect pour le public, décide, d'un ton de maître, que tel vers est ridicule, tel autre plat, tel autre grossier, sans en alléguer la plus faible raison. Il ressemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaissons point ce critique, nous ne connaissons point M. de Lille; mais nous remercions M. de Lille du plaisir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en plusieurs endroits, et qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous osons dire qu'il a rendu un signalé service à la langue française, et Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'estimable poëme des *Saisons* de M. de Saint-Lambert; mais quel chef-d'œuvre avoit fait ce Clément, pour être en droit de condamner si fièrement? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainsi des arrêts de mort? Il avait lu une tragédie de sa façon aux comédiens de Paris, qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable*, mourant de honte et de faim, se fit satirique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'histoire du *Pauvre Diable* la véritable histoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, se mettent à juger ce que les autres font.

Croassa contre lui du fond de son bourbier.
Nous laissons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron disciples faméliques,
Qui, ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint-Innocent vont salir du papier,
Et sur les dons des dieux porter leurs mains impies;
Animaux malfaisants, semblables aux harpies,
De leurs ongles crochus et de leur souffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

ÉPITRE CV.

AU ROI DE SUÈDE,

GUSTAVE III.

1772.

JEUNE et digne héritier du grand nom de Gustave,
Sauveur d'un peuple libre, et roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :
Gustave a triomphé sitôt qu'il a paru.
On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime;
Tu viens de ressaisir les droits du diadême. (1)
Et quels sont, en effet, ses véritables droits?
De faire des heureux en protégeant les lois;
De rendre à son pays cette gloire passée
Que la discorde obscure a long-temps éclipsée;

(1) La question ne se réduit pas à savoir si le peuple suédois était réellement opprimé par le sénat : dans ce cas on peut, sans doute, excuser la révolution, mais elle n'en devient pas plus juste. L'abus qu'un autre fait d'un pouvoir même usurpé ne me donne pas le droit de m'en emparer.

De ne plus distinguer ni bonnets ni chapeaux,
Dans un trouble éternel infortunés rivaux;
De couvrir de lauriers ces têtes égarées,
Qu'à leurs dissentions la haine avait livrées,
Et de les réunir sous un roi généreux :
Un État divisé fût toujours malheureux.
De sa liberté vaine il vante le prestige;
Dans son illusion sa misère l'afflige;
Sans force, sans projets pour la gloire entrepris,
De l'Europe étonnée il devient le mépris.
Qu'un roi ferme et prudent prenne en ses mains les rênes,
Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à sa voix;
On marche alors sans crainte aux pénibles exploits.
On soutient les travaux, on prend un nouvel être,
Et les sujets enfin sont dignes de leur maître.

ÉPITRE CVI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN,

NÉE COMTESSE DE LA TOUR-DU-PIN.

Fille de ces dauphins de qui l'extravagance
S'ennuya de régner pour obéir en France,
Femme aimable, honnête homme, esprit libre et hardi,
Qui, n'aimant que le vrai, ne suis que la nature,
Qui méprisas toujours le vulgaire engourdi
Sous l'empire de l'imposture;
Qui ne conçus jamais la moindre vanité
Ni de l'éclat de la naissance,
Ni de celui de la beauté,
Ni du faste de l'opulence;

Tu quittes le fracas des villes et des cours,
Les spectacles, les jeux, tous les riens du grand monde,
Pour consoler mes derniers jours
Dans ma solitude profonde.
En habit d'amazone, au fond de mes déserts,
Je te vois arriver plus belle et plus brillante
Que la divinité qui naquit sur les mers.
D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante
Apporte un jour nouveau dans mon obscurité;
Ce n'est point de l'amour le flambeau redoutable,
C'est celui de la vérité :
C'est elle qui t'instruit, et tu la rends aimable.
C'est ainsi qu'auprès de Platon,
Auprès du vieux Anacréon,
Les belles nymphes de la Grèce
Accouraient pour donner leçon
Et de plaisir et de sagesse.

La légende nous a conté
Que l'on vit sainte Thècle, au public exposée,
Suivant partout saint Paul, en homme déguisée,
Braver tous les brocards de la malignité.
Cet exemple de piété
En tout pays fut imité
Chez la révérende prêtrise.
Chacun des pères de l'Eglise
Eut une femme à son côté.
Il n'est point de François de Sale
Sans une dame de Chantal :
Un dévot peut penser à mal,
Mais ne donne point de scandale.

Bravez donc les discours malins,

Demeurez dans mon ermitage,
Et craignez plus les jeunes saints
Que les fleurettes d'un vieux sage.

ÉPITRE CVII.

A M. MARMONTEL.

1773.

Mon très aimable successeur,
De la France historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déja mort au monde.

Mais sur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le soir un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs

Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'Inde sont l'image
De leurs pesants imitateurs.

De vos courtisans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chattemites,
Se glissant dans mes basse-cours,
Me font penser à des jésuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlants,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérants
Qui sont beaucoup plus loups encore?

Lorsque les chantres du printemps
Réjouissent de leurs accents
Mes jardins et mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Cède aux bémols des Monsignis,
Qu'on chante à l'opéra comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique!
Brionne arrive; on est surpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en est cent presqu'aussi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène;

On me dit : partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit et de peine.

Ainsi du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène ;
Serais-je un esclave échappé
Que tient encore un bout de chaîne ?
Non, je ne suis point faible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours et leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables ;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami ? des fables.

ÉPITRE CVIII.

A M. GUYS,

Qui avait adressé à l'auteur son voyage littéraire de la Grèce.

1776.

Le bon vieillard très inutile
Que vous nommez Anacréon,
Mais qui n'eut jamais de Batile,
Et qui ne fit point de chanson,

Loin de Marseille et d'Hélicon
Achève sa pénible vie
Auprès d'un poële et d'un glaçon
Sur les montagnes d'Helvétie.
Il ne connaissait que le nom
De cette Grèce si polie.
La bigotte inquisition
S'opposait à sa passion
De faire un tour en Italie.
Il disait aux treize cantons :
Hélas! il faut donc que je meure
Sans avoir connu la demeure
Des Virgiles et des Platons!
Enfin il se croit au rivage
Consacré par ces demi-dieux :
Il les reconnaît beaucoup mieux
Que s'il avait fait le voyage,
Car il les a vus par vos yeux.

ÉPITRE CIX.

A UN HOMME. (1)

1776.

PHILOSOPHE indulgent, ministre citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien,
Qui d'un peuple léger, et trop ingrat peut-être,
Préparais le bonheur et celui de son maître,
Ce qu'on nomme disgrâce a payé tes bienfaits.
Le vrai prix du travail n'est que de vivre en paix.

(1) M. Turgot.

Ainsi que Lamoignon, (2) délivré des orages,
A toi-même rendu, tu n'instruis que les sages;
Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris.

Je crois voir à la fois Athène et Sibaris
Transportés dans les murs embellis par la Seine :
Un peuple aimable et vain, que son plaisir entraîne,
Impétueux, léger, et surtout inconstant,
Qui vole au moindre bruit, et qui tourne à tout vent,
Y juge les guerriers, les ministres, les princes;
Rit des calamités dont pleurent les provinces;
Clabaude le matin contre un édit du roi,
Le soir s'en va siffler quelque moderne, ou moi;
Et regrette à souper, dans ses turlupinades,
Les divertissements du jour des barricades.

Voilà donc ce Paris! voilà ces connaisseurs
Dont on veut captiver les suffrages trompeurs!
Hélas! au bord de l'Inde autrefois Alexandre
Disait sur les débris de cent villes en cendre :
Ah! qu'il m'en a coûté quand j'étais si jaloux,
Railleurs Athéniens, d'être loué par vous!

Ton esprit, je le sais, ta profonde sagesse,
Ta mâle probité n'a point cette faiblesse.
A d'éternels travaux tu t'étais dévoué
Pour servir ton pays, non pour être loué.
Caton, dans tous les temps gardant son caractère,
Mourut pour les Romains sans prétendre à leur plaire.
La sublime vertu n'a point de vanité.

C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé,
Dans le grand art des vers, et dans celui d'Orphée,

(2) M. de Malesherbes.

Que du désir de plaire une muse échauffée
Du vent de la louange excite son ardeur.
Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.
L'amour propre a dicté sermons et comédies.
L'éloquent Montazet, (3) gourmandant les impies,
N'a point été fâché d'être applaudi par eux.
Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux.
Mais où sont les héros dignes de la mémoire,
Qui sachent mériter et mépriser la gloire?

ÉPITRE CX.

A MADAME NECKER.

1776.

J'ÉTAIS nonchalamment tapi
Dans le creux de cette statue
Contre laquelle a tant glapi
Des méchants l'énorme cohue :
Je voulais d'un écrit galant
Cajoler la belle héroïne
Qui me fit un si beau présent
Du haut de la double colline.
Mais on m'apprend que votre époux,
Qui sur la croupe du Parnasse

(3) L'archevêque de Lyon venait de publier une instruction pastorale contre l'incrédulité : les incrédules en dirent beaucoup de bien, parce qu'il n'y avait aucune de ces injures qu'un évêque qui a du goût ne doit jamais se permettre; et que, d'ailleurs il n'y assurait pas que tout magistrat qui ne brûle pas les philosophes de leur vivant est éternellement brûlé après sa mort : ce que la Sorbonne et les évêques de séminaire ne manquent jamais de dire dans leurs libelles sacrés.

S'était mis à côté de vous,
A changé tout à coup de place :
Qu'il va de la cour de Phébus,
Petite cour assez brillante,
A la grosse cour de Plutus,
Plus solide et plus importante.
Je l'aimai, lorsque dans Paris
De Colbert il prit la défense,
Et qu'au Louvre il obtint le prix
Que le goût donne à l'éloquence.
A monsieur Turgot j'applaudis,
Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce et la finance.
Il faut qu'entre les beaux esprits
Il soit un peu de différence;
Qu'à son gré chaque mortel pense :
Qu'on soit honnêtement en France,
Libre et sans fard dans ses écrits.
On peut tout dire, on peut tout croire;
Plus d'un chemin mène à la gloire,
Et quelquefois au paradis.

ÉPITRE CXI.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

1777.

Mon Dieu! que vos rimes en *ine*
M'ont fait passer de doux moments!
Je reconnais les agréments
Et la légèreté badine

De tous ces contes amusants
Qui faisaient les doux passe-temps
De ma nièce et de ma voisine.
Je suis sorcier, car je devine
Ce que seront les jeunes gens;
Et je prévis bien dès ce temps
Que votre muse libertine
Serait philosophe à trente ans :
Alcibiade en son printemps
Était Socrate à la sourdine.

Plus je relis et j'examine
Vos vers sensés et très plaisants,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à messieurs les savants,
Non pas à messieurs les pédants
De qui la science chagrine
Est l'éteignoir des sentiments.

Adieu, réunissez long-temps
La gaîté, la grâce si fine
De vos folâtres enjoûments,
Avec ces grands traits de bon sens
Dont la clarté nous illumine.
Je ne crains point qu'une coquine
Vous fasse oublier les absents :
C'est pourquoi je me détermine
A vous ennuyer de mes *ente*
Entrelacés avec des *ine*.

ÉPITRE CXII.

AU MÊME,

SUR SON MARIAGE.

Traduction d'une épître de Properce à Tibulle qui se mariait avec Délie.

Décembre 1777.

Fleuve heureux du Léthé, j'allais passer ton onde
Dont j'ai vu si souvent les bords :
Lassé de ma souffrance, et du jour et du monde,
Je descendais en paix dans l'empire des morts,
Lorsque Tibulle et Délie
Avec l'Hymen et l'Amour,
Ont embelli mon séjour,
Et m'ont fait aimer la vie.
Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux ;
La Parque a renoué ma trame désunie,
Leur bonheur me rend heureux.

Enfin, vous renoncez, mon aimable Tibulle,
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ;
Et vous osez dans ma cellule
Goûter de pures voluptés !
Des petits-maîtres emportés,
Gens sans pudeur et sans scrupule,
Dans leurs indécentes gaîtés
Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jetez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne,
La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime personne,
Qui séduit tant de monde, et qui n'a point d'amant,
Vaut mieux que la Vénus et tendre et raisonnable,
Que tout homme de bien doit servir constamment.
Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.
Aimez toujours Délie : heureux entre ses bras,
Osez chanter sur votre lyre
Ses vertus comme ses appas.
Du véritable amour établissez l'empire :
Les beaux esprits romains ne le connaissent pas.

ÉPITRE CXIII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE,

Sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778.

Prince, dont le charmant esprit
Avec tant de grâce m'attire,
Si j'étais mort, comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher du sombre empire?
Car je sais très bien qu'il suffit
De quelques sons de votre lyre.
C'est ainsi qu'Orphée en usait
Dans l'antiquité révérée;
Et c'est une chose avérée
Que plus d'un mort ressuscitait.
Croyez que dans votre gazette,

Lorsqu'on parlait de mon trépas,
Ce n'était pas chose indiscrète;
Ces messieurs ne se trompaient pas.
En effet, qu'est-ce que la vie?
C'est un jour : tel est son destin.
Qu'importe qu'elle soit finie
Vers le soir ou vers le matin?

ÉPITRE CXIV.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

Les adieux du vieillard.

A Paris, 1778.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au parnasse fêté comme aux bords du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un sage.

Des champs élysiens, adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfants d'Henri-Quatre, et ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, Muses, Grâces nouvelles,
Dont les talents et les écrits
Seraient de tous nos beaux esprits
Ou la censure ou les modèles!
Que Paris est changé! les Velches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
Les tartuffes affreux, les insolents Zoïles;
J'ai passé : de la terre ils étaient disparus.
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,

Instruit, mais indulgent, doux, vif, et sociable.
Il est né pour aimer : l'élite des Français
Est l'exemple du monde, et vaut tous les Anglais.
De la société les douceurs désirées
Dans vingt États puissants sont encore ignorées :
On les goûte à Paris; c'est le premier des arts.
Peuple heureux, il naquit, il règne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire :
Je vous regretterais à la table des dieux.

FIN DES ÉPITRES.

STANCES.

STANCES.

I.

SUR LES POETES ÉPIQUES.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

Plein de beautés et de défauts,
Le vieil Homère a mon estime;
Il est, comme tous ses héros,
Babillard outré, mais sublime.

Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie..

De faux brillants, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie?

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;
Il semble chanter pour les fous,
Pour les anges et pour les diables.

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort;

Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.

Vous en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grâce et tant de douceur,
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.

II.

A M DE FORCALQUIER.

Vous philosophe! ah! quel projet!
N'est-ce pas assez d'être aimable?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raisonneur vénérable?

D'inutiles réflexions
Composent la philosophie.
Eh! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des passions?

C'est un pénible et vain ouvrage
Que de vouloir les modérer;
Les sentir et les inspirer
Est à jamais votre partage.

L'esprit, l'imagination,
Les grâces, la plaisanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philosophie. (1)

(1) Au lieu des deux dernières stances, on trouve celle-ci dans une ancienne copie :

Si quelque secte a le mérite
De fixer votre esprit divin,
C'est l'école de Démocrite
Qui se moquait du genre humain.

III.

AU MÊME,

Au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait envoyé une pagode chinoise.

Ce gros Chinois en tout diffère
Du Français qui me l'a donné;
Son ventre en tonne est façonné,
Et votre taille est bien légère.

Il a l'air de s'extasier,
En admirant notre hémisphère;
Vous aimez à vous égayer,
Pour le moins sur la race entière
Que Dieu s'avisa d'y créer.

Le cou penché, clignant les yeux,
Il rit aux anges d'un sot rire :
Vous avez de l'esprit comme eux,
Je le crois, et je l'entends dire.

Peut-être, en vous parlant ainsi,
C'est vous donner trop de louanges :
Mais il se pourrait bien aussi
Que je fais trop d'honneur aux anges.

IV.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI,

Pour un neveu du P. SANADON, jésuite. (*)

Votre âme, à la vertu docile,
Eut de moi plus d'une leçon;
Je fus autrefois le Chiron
Qui guidait cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon,
Connu de vous dans votre enfance,
N'a pour ressource que mon nom,
Vos bontés et son espérance.

A vos pieds je voudrais bien fort
L'amener pour vous rendre hommage;
Mais j'ai le malheur d'être mort,
Ce qui s'oppose à mon voyage.

Votre cœur n'est point endurci,
Et sur vous mon espoir se fonde.
Je ne peux rien dans l'autre monde;
Vous pouvez tout dans celui-ci.

Je pourrais me faire un mérite
D'avoir pour vous bien prié DIEU :
Mais jeune prince aime fort peu
Les *oremus* d'un vieux jésuite.

Je ne sais d'où dater ma lettre.
Si par vous mes vœux sont reçus,

(*) Le P. Sanadon est supposé parler lui-même de l'autre monde.

En paradis vous m'allez mettre,
Mais en enfer par un refus.

Non, mon neveu seul misérable
Est seul à souffrir condamné :
Car qui n'a rien se donne au diable ;
Empêchez qu'il ne soit damné.

V.

A MADAME DU BOCAGE. (*)

Milton, dont vous suivez les traces,
Vous prête ses transports divins;
Eve est la mère des humains,
Et vous êtes celle des Grâces.

Comment n'eût-elle pas séduit
La raison la plus indomtable?
Vous lui donnez tout votre esprit;
Adam était bien pardonnable.

Ève le rendit criminel,
Et vous méritez nos louanges;
Eve séduisit un mortel,
Et vous auriez séduit les anges.

Sa faute a perdu l'univers;
Elle ne doit plus nous déplaire;
Et son erreur nous devient chère,
Dès que nous lui devons vos vers.

(*) Ces stances furent adressées par madame Denis à madame du Bocage, qui lui avait envoyé son poëme du Paradis terrestre.

Eve, par sa coquetterie,
Nous a fermé le paradis;
L'Amour, les Grâces, le Génie
Nous l'ont rouvert par vos écrits.

VI.

AU PRÉSIDENT HÉNAULT,

En lui envoyant le manuscrit de Mérope.

Juin 1740.

Lorsqu'a la ville un solitaire envoie
Des fruits nouveaux, honneur de ses jardins,
Nés sous ses yeux et plantés de ses mains,
Il les croit bons, et prétend qu'on le croie.

Quand par le don de son portrait flatté,
La jeune Aminte à ses lois vous engage,
Elle ressemble à la divinité
Qui veut vous faire adorer son image.

Quand un auteur de son œuvre entêté,
Modestement vous en fait une offrande,
Que veut de vous sa fausse humilité?
C'est de l'encens que son orgueil demande.

Las! je suis loin de tant de vanité.
A tous ces traits gardez de reconnaître
Ce qui par moi vous sera présenté;
C'est un tribut, et je l'offre à mon maître.

VII.

AU ROI DE PRUSSE,

En lui adressant un marchand de vin.

A Bruxelles, le 26 auguste 1740.

Le voilà ce monsieur Hony
Que Bacchus a comblé de gloire:
Il prétend qu'il sera honni,
S'il ne peut vous donner à boire.

Il garde un mépris souverain
Pour Phébus et pour sa fontaine,
Et dit qu'un verre de son vin
Vaut le Permesse et l'Hippocrène.

Je crois que quelques rois jaloux
Et quelques princes de l'Empire,
Pour essayer de vous séduire,
Ont député Hony vers vous.

Comme on leur dit que la sagesse
A grand soin de vous éclairer,
Ils ont voulu vous enivrer,
Pour vous réduire à leur espèce.

Cher Hony, cette trahison,
Est un bien faible stratagême;
Jamais Bacchus et l'Amour même
Ne pourront rien sur sa raison.

Le dieu des amours et le vôtre,
Hony, sont les dieux du plaisir;
Tous deux sont faits pour le servir;
Mais il ne sert ni l'un ni l'autre.

Sans doute, Bacchus et l'Amour
Ne sont point ennemis du sage;
Il les reçoit sur son passage,
Sans leur permettre un long séjour.

VIII.

AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, ce 2 novembre 1740.

Adieu, grand homme, adieu, coquette,
Esprit sublime et séducteur,
Fait pour l'éclat, pour la grandeur,
Pour les Muses, pour la retraite.

Adieu, vainqueur ou protecteur
Du reste de la Germanie,
De moi, très-chétif raisonneur,
Et de la noble poésie.

Adieu, trente âmes dans un corps,
Que les dieux comblèrent de grâce,
Qui réunissez les trésors
Qu'on voit divisés au Parnasse.

Adieu, vous dont l'auguste main,
Toujours au travail occupée,
Tient pour l'honneur du genre humain
La plume, la lyre et l'épée.

Vous qui prenez tous les chemins
De la gloire la plus durable,
Avec nous autres si traitable,
Si grand avec les souverains!

Vous qui n'avez point de faiblesse,
Pas même celle de blâmer
Ceux qu'on voit un peu trop aimer
Ou leurs erreurs ou leur maîtresse!

Adieu; puis-je me consoler
Par votre amitié noble et pure?
Le roi me fait un peu trembler,
Mais le grand homme me rassure.

IX.

AU ROI DE PRUSSE,

Pour en obtenir la grâce d'un Français détenu depuis long-temps dans les prisons de Spandau.

1743. (1)

Génie universel, âme sensible et ferme,
Grand homme, il est sous vous de malheureux mortels!
Mais quand à ses vertus on n'a point mis de terme,
On en met aux tourments des plus grands criminels.

(1) Ces vers sont cités dans le *Commentaire historique sur la vie de l'auteur*, mais avec quelques différences. Ils furent présentés au roi après une représentation de l'opéra de Metastasio, intitulé *la Clémence de Titus*.

Depuis vingt ans entiers faut-il qu'on abandonne
Un étranger mourant au poids affreux des fers?
Pluton punit toujours, mais Jupiter pardonne;
N'imiterez-vous plus que le Dieu des enfers?

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,
Filles du Repentir, maîtresses des grands cœurs,
S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
La généreuse main qui sécha tant de pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triompha Titus?
Pour embellir la fête égalez sa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

X.

A MADAME

LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Étiole, juillet 1745.

Il sait aimer, il sait combattre :
Il envoie en ce beau séjour
Un brevet digne d'Henri-Quatre,
Signé Louis, Mars, et l'Amour,

Mais les ennemis ont leur tour :
Et sa valeur et sa prudence
Donnent à Gand, le même jour,
Un brevet de ville de France.

Ces deux brevets si bien venus
Vivront tous deux dans la mémoire :
Chez lui les autels de Vénus
Sont dans le temple de la Gloire.

XI.

A M. VAN-HAREN,

DÉPUTÉ DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

DÉMOSTHÈNE au conseil, et Pindare au Parnasse,
L'auguste Vérité marche devant tes pas :
Tyrtée a dans ton sein répandu son audace,
Et tu tiens sa trompette, organe des combats.

Je ne puis t'imiter; mais j'aime ton courage :
Né pour la liberté tu penses en héros :
Mais qui naquit sujet ne doit penser qu'en sage,
Et vivre obscurément, s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître :
A Rome on est esclave, à Londres citoyen.
La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître;
Et mon premier devoir est de servir le mien.

XII.

SUR LE LOUVRE.

1749.

MONUMENT imparfait de ce siècle vanté
Qui sur tous les beaux arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire;
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever?

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique
On laisse ensevelis ces chefs-d'œuvre divins!
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et notre appui;
Embellis les climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.

XIII.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

A MADAME LA DAUPHINE,

INFANTE D'ESPAGNE.

Souvent la plus belle princesse
Languit dans l'âge du bonheur;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéresse,
Laisse un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa couronne
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu console;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole, (1)
S'asseoir entre des majestés.

(1) Jeu à la mode à la cour.

On fait tristement grande chère,
Sans dire et sans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous assiège, vous considère,
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain, quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,
On s'arrache aux bras du sommeil,
Sans savoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,
On veut du monde; il embarrasse :
Le plaisir fuit; le jour se passe,
Sans savoir ce que l'on a fait.

O temps, ô perte irréparable!
Quel est l'instant où nous vivons!
Quoi! la vie est si peu durable,
Et les jours paraîtraient si longs!

Princesse au-dessus de votre âge,
De deux cours auguste ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature;
Les réflexions, la lecture
En font le solide aliment;
Et son usage est sa parure.

S'occuper, c'est savoir jouir :
L'oisiveté pèse et tourmente.
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

XIV.

IMPROMPTU

Fait à un souper dans une cour d'Allemagne.

Il faut penser, sans quoi l'homme devient,
Malgré son âme, un vrai cheval de somme :
Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient;
Sans rien aimer il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société
De gens savants, instruits sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété,
Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps
Pour son bonheur on écoute, on consulte;
Qui puisse rendre à notre âme en tumulte
Les maux moins vifs, et les plaisirs plus grands.

Il faut, le soir, un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots;
Et sans être ivre il faut sortir de table.

Il faut, la nuit, tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le caresser, s'endormir dans ses bras,
Et le matin recommencer encore. [1]

Mes chers amis, avouez que voilà
Dè quoi passer une assez douce vie :
Or, dès l'instant que j'aimai ma Sylvie,
Sans trop chercher j'ai trouvé tout cela.

VARIANTE.

[1] Il faut, la nuit, dire tout ce qu'on sent
Au tendre objet que votre cœur adore ;
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y songer encore.

XV.

AU ROI DE PRUSSE.

La mère de la mort, la vieillesse pesante,
A de son bras d'airain courbé mon faible corps;
Et des maux qu'elle entraîne une suite effrayante
De mon âme immortelle attaque les ressorts.

Je brave vos assauts, redoutable vieillesse;
Je vis auprès d'un sage, et je ne vous crains pas;
Il vous prêtera plus d'appas
Que le plaisir trompeur n'en donne à la jeunesse.

Coulez, mes derniers jours, sans trouble et sans terreur;
Coulez près d'un héros dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le songe de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raison qu'il éclaire en est plus intrépide;
Mes pas par lui guidés en sont plus affermis :
Un mortel que Pallas couvre de son égide
Ne craint point les dieux ennemis.

O philosophe roi, que ma carrière est belle!
J'irai de Sans-Souci, par des chemins de fleurs,
Aux champs élysiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ses successeurs.

A Salluste jaloux je lirai votre histoire,
A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers;
Je surprendrai les morts; ils ne pourront me croire :
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talents divers.

Mais lorsque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits.
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soumis,
Et n'allez que fort tard auprès de vos modèles.

XVI.

A MADAME DENIS.

Aux Délices, 1755.

L'ART n'y fait rien : les beaux noms, les beaux lieux,
Très rarement nous donnent le bien-être.
Est-on heureux, hélas ! pour le paraître,
Suffit-il d'en imposer aux yeux ?

J'ai vu jadis l'abbesse de la Joie,
Malgré ce titre, à la douleur en proie.
Dans Sans-Souci certain roi renommé
Fut de soucis quelquefois consumé.

Il n'en est pas ainsi de mes retraites :
Loin des chagrins, loin de l'ambition,
De mes plaisirs elles portent le nom ;
Vous le savez, car c'est vous qui les faites.

XVII.

A M. BLIN DE SAINMORE,

Qui avait envoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Estrées à Henri IV.

MON amour-propre est vivement flatté
De votre écrit ; mon goût l'est davantage.
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art blessé la vérité.

Pour Gabrielle en son apoplexie,
Aucuns diront qu'elle parle long-temps;
Mais ses discours sont si vrais, si touchants,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur sage avec plaisir verra
Qu'en expirant la belle Gabrielle
Ne pense point que DIEU la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très chrétien,
C'est œuvre pie, on n'y peut rien reprendre :
Le paradis est fait pour un cœur tendre;
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

XVIII.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

Qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée *le Cœur*.

CERTAINE dame honnête, et savante et profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Disait en se pâmant : Que j'aime cet auteur!
Ah! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur;
Le cœur pourtant me parle encore :
Du nom de Petit-cœur quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas! faibles humains, quels destins sont les nôtres!
Qu'on a mal placé les grandeurs!
Qu'on serait heureux si les cœurs
Étaient faits les uns pour les autres!

Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires et votre empire;
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lisette vous dit : Rodrigue, as-tu du cœur?
Sur l'heure elle l'éprouve, et dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'Église.

XIX.

A M. DEODATI DE TOVAZI,

Qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue italienne.

A Ferney, le 1 février 1761.

Étalez moins votre abondance,
Votre origine et vos honneurs;
Il ne sied pas aux grands seigneurs
De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruisit la France;
Mais par un reproche indiscret,
Nous serions forcés à regret
A manquer de reconnaissance.

Dès long-temps sortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Envoyez-nous des Amphions,
Sans quoi nos peines sont perdues :
A Versoy nous avons des rues,
Et nous n'avons point de maisons.

Sur la raison, sur la justice,
Sur les grâces, sur la douceur,
Je fonde aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

XXII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur à l'ordre de saint François, en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines.

1770.

Il est vrai, je suis capucin,
C'est sur quoi mon salut se fonde;
Je ne veux pas dans mon déclin
Finir comme les gens du monde.

Mon malheur est de n'avoir plus
Dans mes nuits ces bonnes fortunes,
Ces nobles grâces des élus,
A mes confrères si communes.

Je ne suis point frère Frapart,
Confessant sœur Luce et sœur Nice;
Je ne porte point le cilice
De saint Grizel, de saint Billard.

J'achève doucement ma vie;
Je suis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie.

Dès que monsieur l'abbé Terrai
A su ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré;
Que servent-ils dans l'autre vie?

J'aime fort cet arrangement;
Il est leste et plein de prudence :
Plût à Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France!

XXIII.

A MADAME NECKER.

QUELLE étrange idée est venue
Dans votre esprit sage, éclairé?
Que vos bontés l'ont égaré!
Et que votre peine est perdue!

A moi chétif une statue!
Je serais d'orgueil enivré!
L'ami Jean Jacque a déclaré
Que c'est à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat.
L'univers, par reconnaissance,
Lui devait cette récompense;
Mais l'univers est un ingrat.

XXV.

LES DÉSAGRÉMENTS DE LA VIEILLESSE.

Oui, je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins
Ces beaux fruits incarnats et de Perse et d'Épire,
De savourer en paix la sève de ses vins,
Et de manger ce qu'on admire.
J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit;
De ces perdreaux maillés le fumet seul m'attire;
Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades,
Sur ces prés émaillés, dans ces sombres forêts,
Je voudrais bien danser avec quelques dryades;
Mais il faut avoir des jarrets.

J'aime leurs yeux, leur taille et leurs couleurs vermeilles,
Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur;
Mais il faudrait avoir des yeux et des oreilles :
On doit s'aller cacher quand on n'a que son cœur.

Vous serez comme moi quand vous aurez mon âge,
Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,
Princes, rois, fermiers généraux :
Chacun avec le temps devient tristement sage.

Tous nos plaisirs n'ont qu'un moment :
Hélas! quel est le cours et le but de la vie?
Des fadaises et le néant.
O Jupiter! tu fis en nous créant
Une froide plaisanterie.

XXVI.

AU ROI DE PRUSSE.

Sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, et envoyé par Sa Majesté en janvier 1775.

Epictète au bord du tombeau
A reçu ce présent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit : Mon sort est trop beau :
J'aurai vécu pour lui ; je lui mourrai fidèle.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts
Et la même philosophie ;
Moi sujet, lui monarque et favori de Mars ;
Et tous les deux parfois objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux ;
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.
Il eut des ennemis, il les dissipa tous ;
Et la troupe des miens dans la fange croasse.

Les cagots m'ont persécuté ;
Les cagots à ses pieds frémissaient en silence.
Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité,
Nous prêchâmes la tolérance.

Nous adorions tous deux le Dieu de l'univers,
(Car il en est un, quoi qu'on dise ;)
Mais nous n'avions pas la sottise
De le déshonorer par des cultes pervers.

Nous irons tous les deux dans la céleste sphère,
Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homere ;
Et j'y vais demander un tabouret pour moi.

XXVII.

STANCES

Sur l'alliance renouvelée entre la France et les Cantons helvétiques, jurée dans l'église de Soleure le 15 auguste 1777.

Quelle est dans ces lieux saints cette solennité
Des fiers enfants de la Victoire?
Ils marchent aux autels de la Fidélité,
De la Valeur et de la Gloire.

Tels on vit ces héros qui, dans les champs d'Yvri,
Contre la ligue et Rome et l'enfer et sa rage,
Vengeaient les droits du grand Henri,
Et l'égalaient dans son courage.

C'est un Dieu bienfaisant, c'est un ange de paix
Qui vient renouveler cette auguste alliance.
Je vois des jours nouveaux marqués par des bienfaits,
Par de plus douces mœurs et la même vaillance.

On joint le caducée au bouclier de Mars,
Sous les auspices de Vergenne.
O Monts helvétiens! vous êtes les remparts
Des beaux lieux qu'arrose la Seine.

Les meilleurs citoyens sont les meilleurs guerriers :
Ainsi Philadelphie étonne l'Angleterre;
Elle unit l'olive aux lauriers,
Et défend son pays en condamnant la guerre.

Si le ciel la permet, c'est pour la liberté.
Dieu forma l'homme libre alors qu'il le fit naître;
L'homme, émané des cieux pour l'immortalité,
N'eut que Dieu pour père et pour maître.

On est libre en effet sous d'équitables lois;
Et la félicité (s'il en est dans ce monde)
Est d'être en sûreté dans une paix profonde,
Avec de tels amis et le meilleur des rois.

XXVIII.

STANCES OU QUATRAINS,

Pour tenir lieu de ceux de PIBRAC, qui ont un peu vieilli.

TOUT annonce d'un DIEU l'éternelle existence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer:
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage;
DIEU vous comble de ses présents.
Ah! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfaisants.

Pères, de vos enfants guidez le premier âge:
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.
Étudiez leurs mœurs, leurs talents, leur courage:
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat; sois soumis, doux, sincère;
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton DIEU dans ton père; un DIEU veut ton amour.
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop, s'avilit;
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit;
On est grand quand on le surmonte.

Fuyez l'indolente paresse;
C'est la rouille attachée aux plus brillants métaux :
L'honneur, le plaisir même est le fils des travaux;
Le mépris et l'ennui sont nés de la mollesse.

Ayez de l'ordre en tout : la carrière est aisée,
Quand la règle conduit Thémis, Phébus et Mars;
La règle austère et sûre est le fil de Thésée
Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fils de la nature;
Il faut dans ses atours de la simplicité :
Ne lui donnez jamais de trop grande parure;
Quand on veut trop l'orner, on cache sa beauté.

Soyez vrai, mais discret; soyez ouvert, mais sage;
Et, sans la prodiguer, aimez la vérité.
Cachez-la sans duplicité;
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement;
On se nuit alors qu'on offense;
Et l'on hâte son châtiment,
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage :
De la bonté du cœur elle est la douce image;
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire,
C'est de prodiguer les bienfaits :
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire;
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste autant que vaine,
A ces combats d'esprit craignez de vous livrer.
Que le flambeau divin, qui doit vous éclairer,
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie;
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur;
L'une est l'aliment du génie,
Et l'autre est le poison du cœur.

Par un humble maintien, qu'on estime et qu'on aime,
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.
Devant eux rentrez en vous-même,
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge;
L'amour-propre ne meurt jamais,
Ce flatteur est tyran, redoutez ses attraits;
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

FIN DES STANCES.

ODES.

ODE PREMIÈRE.

SUR LE VŒU DE LOUIS XIII. (1)

1712.

Du roi des rois la voix puissante
S'est fait entendre dans ces lieux.
L'or brille, la toile est vivante,
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prêtresses de ce sanctuaire,
La Paix, la Piété sincère,
La Foi, souveraine des rois,
Du Très-Haut filles immortelles,
Rassemblent en foule autour d'elles
Les arts animés par leurs voix.

O Vierges, compagnes des justes!
Je vois deux héros prosternés (2)

(1) Ce fut Louis XIV qui accomplit le vœu de son père, en faisant reconstruire le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris. Cette ode, faite en 1712, concourut pour le prix de poésie de l'académie française en 1714. L'auteur à dix-huit ans fut vaincu par l'abbé du Jarry, qui en avait soixante-cinq, et dont le poëme commençait ainsi :

Enfin le jour paraît où le saint Tabernacle,
D'ornements enrichi, nous offre un beau spectacle, etc.

Le reste était dans ce goût. Ces vers-ci étaient surtout fort remarquables :

Pôles glacés, brûlants, où sa gloire connue
Jusqu'aux bornes du monde est chez vous parvenue, etc.

(2) Les statues de Louis XIII et de Louis XIV sont aux deux côtés de l'autel.

Dépouiller leurs bandeaux augustes,
Par vos mains tant de fois ornés.
Mais quelle puissance céleste
Imprime sur leur front modeste
Cette suprême majesté?
Terrible et sacré caractère
Dans qui l'œil étonné révère
Les traits de la Divinité.

L'un voua ces fameux portiques,
Son fils vient de les élever.
O que de projets héroïques
Seul il est digne d'achever!
C'est lui, c'est ce sage intrépide
Qui triompha du sort perfide
Contre sa vertu conjuré;
Et de la discorde étouffée,
Vint dresser un nouveau trophée
Sur l'autel qu'il a consacré. (3)

Tel autrefois la cité sainte
Vit le plus sage des mortels
Du Dieu qu'enferma son enceinte
Dresser les superbes autels.
Sa main redoutable et chérie,
Loin de sa paisible patrie
Écartait les troubles affreux;
Et son autorité tranquille,
Sur un peuple à lui seul docile
Faisait luire des jours heureux.

(3) La paix faite avec l'empereur dans le temps que le chœur a été achevé.

O toi, cher à notre mémoire,
Puisque Louis te doit le jour,
Descends du pur sein de la gloire,
Des bons rois éternel séjour;
Revois les rivages illustres,
Où ton fils, depuis tant de lustres,
Porte ton sceptre dans ses mains;
Reconnais-le aux vertus suprêmes
Qui ceignent de cent diadèmes
Son front respectable aux humains

Viens; la Chicane insinuante,
Le Duel armé par l'Affront,
La Révolte pâle et sanglante,
Ici ne lèvent plus le front.
Tu vis leur cohorte effrénée,
De leur haleine empoisonnée,
Souffler leur rage sur tes lis.
Leurs dents, leurs flèches sont brisées,
Et sur leurs têtes écrasées
Marche ton invincible fils.

Viens sous cette voûte nouvelle,
De l'art ouvrage précieux.
Là brûle, allumé par son zèle,
L'encens que tu promis aux cieux.
Offre au DIEU que son cœur révère
Ses vœux ardents, sa foi sincère,
Humble tribut de piété :
Voilà les dons que tu demandes;
Grand DIEU, ce sont-là les offrandes
Que tu reçois dans ta bonté.

Les rois sont les vives images
Du DIEU qu'ils doivent honorer.
Tous lui consacrent des hommages;
Combien peu savent l'adorer!
Dans une offrande fastueuse,
Souvent leur piété pompeuse
Au ciel est un objet d'horreur;
Sur l'autel que l'orgueil lui dresse
Je vois une main vengeresse
Montrer l'arrêt de sa fureur. (4)

Heureux le roi que la couronne
N'éblouit point de sa splendeur;
Qui, fidèle au Dieu qui la donne,
Ose être humble dans sa grandeur:
Qui, donnant aux rois des exemples,
Au Seigneur élève des temples,
Des asiles aux malheureux;
Dont la clairvoyante justice
Démêle et confond l'artifice
De l'hypocrite ténébreux!

Assise avec lui sur le trône,
La Sagesse est son ferme appui;
Si la fortune l'abandonne,
Le Seigneur est toujours à lui:
Ses vertus seront couronnées
D'une longue suite d'années,
Trop courte encore à nos souhaits;
Et l'abondance dans ses villes
Fera germer ses dons fertiles,
Cueillis par les mains de la paix.

(4) *Apparuerunt digiti quasi hominis scribentis.*

PRIÈRE POUR LE ROI. (5)

Toi qui formas Louis de tes mains salutaires,
Pour augmenter ta gloire et pour combler nos vœux,
Grand DIEU, qu'il soit encor l'appui de nos neveux,
Comme il fut celui de nos pères!

ODE II.

SUR LES MALHEURS DU TEMPS.

1713.

AUX maux les plus affreux le ciel nous abandonne.
Le désespoir, la mort, la faim nous environne;
Et les dieux, contre nous soulevés tant de fois,
Équitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les peuples et les rois.

Des plaines du Tortose aux bords du Borysthène
Mars a conduit son char attelé par la Haine :
Les vents contagieux ont volé sur ses pas;
Et, soufflant de la mort les semences funestes,
Ont dévoré les restes
Échappés aux combats.

D'un monarque puissant la race fortunée
Remplissait de son nom l'Europe consternée :
Je n'ai fait que passer, ils étaient disparus;

(5) Toutes les pièces de concours devaient finir par une prière pour le roi.

Et le peuple abattu, que ce malheur étonne,
Les cherche auprès du trône,
Et ne les trouve plus.

Peuples, reconnaissez la main qui vous accable;
Ce n'est point du destin l'arrêt irrévocable,
C'est le courroux des dieux, mais facile à calmer;
Méritez d'être heureux, osez quitter le vice :
C'est par ce sacrifice
Qu'on peut le désarmer.

Rome, en sages héros autrefois si fertile,
Rome, jadis des rois la terreur ou l'asile,
Rome fut vertueuse et domta l'univers;
Mais l'orgueil et le luxe, enfants de la Victoire,
Du comble de la gloire
L'ont mise dans les fers.

Quoi! verra-t-on toujours de ces tyrans serviles,
Oppresseurs insolents des veuves, des pupiles,
Élever des palais dans nos champs désolés?
Verra-t-on cimenter leurs portiques durables
Du sang des misérables
Devant eux immolés?

Élevés dans le sein d'une infâme avarice,
Leurs enfants ont sucé le lait de l'injustice,
Et dans les tribunaux vont juger les humains :
Malheur à qui, fondé sur la seule innocence,
A mis son espérance
En leurs indignes mains!

Des nobles cependant l'ambition captive
S'endort entre les bras de la mollesse oisive,

Et ne porte aux combats que des corps languissants :
Cessez, abandonnez à des mains plus vaillantes
Ces piques trop pesantes
Pour vos bras impuissants.

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère :
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire,
Et d'exciter en nous de funestes penchants ;
Son enfance prévient le temps d'être coupable :
Le vice trop aimable
Instruit ses premiers ans.

Bientôt, bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtisan volage
De ses trompeurs appas le charme empoisonneur.
Que dis-je ! cet époux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au déshonneur.

Ainsi vous outragez les dieux et la nature !
Oh ! que ce n'était pas de cette source impure
Qu'on vit naître les Francs, des Scythes successeurs,
Qui, du char d'Attila détachant la Fortune,
De la cause commune
Furent les défenseurs.

Le citoyen alors savait porter les armes ;
Sa fidèle moitié, qui négligeait ses charmes,
Pour son retour heureux préparait des lauriers,
Recevait de ses mains sa cuirasse sanglante,
Et sa hache fumante
Du trépas des guerriers.

Au travail endurci leur superbe courage
Ne prodigua jamais un imbécile hommage
A de vaines beautés à leurs yeux sans appas :
Et d'un sexe timide et né pour la mollesse
Ils plaignaient la faiblesse,
Et ne l'adoraient pas.

De ces sauvages temps l'héroïque rudesse
Leur dérobait encor la délicate adresse
D'excuser leurs forfaits par un subtil détour;
Jamais on n'entendit leur bouche peu sincère
Donner à l'adultère
Le tendre nom d'amour.

Mais insensiblement l'adroite politesse,
Des cœurs efféminés souveraine maîtresse,
Corrompit de nos mœurs l'austère pureté;
Et, du subtil mensonge empruntant l'artifice,
Bientôt à l'injustice
Donna l'air d'équité.

Le luxe à ses côtés marche avec arrogance;
L'or qui naît sous ses pas s'écoule en sa présence;
Le fol orgueil le suit; compagnon de l'erreur,
Il sape des États la grandeur souveraine,
De leur chute certaine
Brillant avant-coureur.

ODE III.

SUR LE FANATISME (1)

CHARMANTE et sublime Émilie,
Amante de la vérité,
Ta solide philosophie
T'a prouvé la divinité.
Ton âme éclairée et profonde,
Franchissant les bornes du monde,
S'élance au sein de son auteur.
Tu parais son plus bel ouvrage;
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de faiblesse et d'erreur.

Mais si les traits de l'athéisme
Sont repoussés par ta raison,
De la coupe du fanatisme
Ta main renverse le poison :
Tu sers la justice éternelle,
Sans l'âcreté de ce faux zèle
De tant de dévots mal-faisants; (2)
Tel qu'un sujet sincère et juste
Sait approcher d'un trône auguste,
Sans les vices des courtisans.

Ce fanatisme sacrilège
Est sorti du sein des autels :

(1) Cette ode est de l'an 1732. Elle est adressée à l'illustre marquise du Châtelet, qui s'est rendue par son génie l'admiration de tous les vrais savants et de tous les bons esprits de l'Europe.

(2) Faux dévots.

Il les profane, il les assiège,
Il en écarte les mortels.
O Religion bienfaisante!
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc.
Mère tendre, mère adorable,
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang?

On a vu souvent des athées
Estimables dans leurs erreurs;
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Spinosa fut toujours fidèle
A la loi pure et naturelle
Du Dieu qu'il avait combattu.
Et ce des Barreaux qu'on outrage, (3)
S'il n'eut pas les clartés du sage,
En eut le cœur et la vertu.

Je sentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux
Qui nierait l'utile existence
De l'astre qui brille à mes yeux!
Ignorer ton être suprême,
Grand DIEU! c'est un moindre blasphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.

(3) Il était conseiller au parlement; il paya à des plaideurs les frais de leur procès qu'il avait trop différé de rapporter.

Lorsqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimère,
Corrompu sa religion,
Le voilà stupide et farouche;
Le fiel découle de sa bouche;
Le fanatisme arme son bras;
Et, dans sa piété profonde,
Sa rage immolerait le monde
A son DIEU qu'il ne connaît pas.

Ce sénat proscrit dans la France,
Cette infâme inquisition,
Ce tribunal où l'ignorance
Traîna si souvent la raison;
Ces Midas en mître, en soutane,
Au philosophe de Toscane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, sage Galilée,
Le système de l'univers.

Écoutez ce signal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris;
Regardez ce carnage horrible;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère est teint du sang du frère;
Le fils assassine son père;
La femme égorge son époux;
Leurs bras sont armés par des prêtres.
O ciel! sont-ce-là les ancêtres
De ce peuple léger et doux?

Jansénistes et molinistes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raisons des sophistes,
Leurs traits, leur bile et leur ennui,
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces temps de vertige et d'horreur;
Craignez ce zèle qui vous presse;
On ne sent pas dans son ivresse
Jusqu'où peut aller sa fureur.

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la religion?
Dans Marseille il fallait l'apprendre
Au sein de la contagion,
Lorsque la tombe était ouverte;
Lorsque la Provence, couverte
Par les semences du trépas,
Pleurant ses villes désolées
Et ses campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres États.

Belsuns, (4) ce pasteur vénérable,
Sauvait son peuple périssant:
Langeron, guerrier secourable,
Bravait un trépas renaissant;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la mollesse et les scandales,

(4) M. de Belsunce, évêque de Marseille, et M. de Langeron, commandant, allaient porter eux-mêmes les secours et les remèdes aux pestiférés moribonds, dont les médecins et les prêtres n'osaient approcher.

Occupaient votre oisiveté
De la dispute ridicule
Et sur Quesnel et sur la bulle,
Qu'oubliera la postérité.

Pour instruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité?
Un ignorant qui de son frère
Soulage en secret la misère,
Est mon exemple et mon docteur;
Et l'esprit hautain qui dispute,
Qui condamne, qui persécute,
N'est qu'un détestable imposteur.

VARIANTES.

Première strophe. Après le quatrième vers, on lisait ceux-ci :

Tu connais cet Être suprême;
Dans ton cœur est sa bonté même;
Dans ton esprit est sa grandeur;
Tu parais, etc.

La quatrième strophe se lisait ainsi :

On a vu du moins des athées
Sociables dans leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Spinosa fut doux, simple, aimable;
Le DIEU que son esprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de sa faiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse
Et les ombres de la vertu.

Elle était suivie de cette autre :

Au vaste empire de la Chine
Il est un peuple de lettrés
Qui de la nature divine
Combat les attributs sacrés. (1)
O vous qui de notre hémisphère
Portez le flambeau salutaire
A ces faux sages d'Orient,
Parlez ; est-il plus de justice,
Plus de candeur et moins de vice
Chez nos dévots de l'Occident ?

Sixième strophe. Après le quatrième vers :

Son âme alors est endurcie ;
Sa raison s'enfuit obscurcie ;
Rien n'a plus sur lui de pouvoir :
Sa justice est folle et cruelle ;
Il est dénaturé par zèle,
Et sacrilège par devoir.

Septième strophe. Après le quatrième vers :

Cette troupe folle, inhumaine,
Qui tient le bon sens à la gêne
Et l'innocence dans les fers,
Par son zèle absurde aveuglée,
Osa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'univers.

Après la septième strophe, on lisait celle-ci :

Ce Bacon, qui fut de la poudre
L'innocent et sage inventeur,
Ne put jamais se faire absoudre
Au consistoire de l'erreur.
Les chrétiens ont vu sur la terre
Le trouble, un concile et la guerre

(1) M. de Voltaire croyait alors, d'après quelques ouvrages de moines, que les lettrés chinois étaient athées : il a depuis été le premier qui nous ait désabusés de cette erreur.

Pour la forme d'un capuchon;
Et leurs églises divisées,
Du sang des pasteurs arrosées
Pour les sophismes de Platon.

Après la neuvième strophe, se trouve la suivante, dans la première édition in-4°

Vous riez des sages d'Athènes
Que la terre a trop respectés;
Vous dissipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés :
Mais, au moins, dans leur nuit profonde,
Conducteurs aveugles du monde,
Ils n'étaient point persécuteurs.
Imitez l'esprit pacifique
Et du lycée et du portique,
Quand vous condamnez leurs erreurs.

Au lieu de la dixième strophe, on lisait celle-ci :

Enfants ingrats d'un même père,
Si vous prétendez le servir,
Si vous aspirez à lui plaire,
Est-ce à force de vous haïr?
Est-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père si tendre et si sage
Du haut des cieux nous a transmis?
L'amour était votre partage;
Cruels, auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nés ennemis?

Onzième strophe. Au lieu des trois derniers vers, on lisait :

De ces disputes furieuses
Sur des chimères épineuses
Qu'oublira la postérité.

Au lieu de la dernière strophe, on lisait celle-ci :

Dans votre pédantesque audace,
Digne de votre faux savoir,

Vous argumentez sur la grâce,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant qui de son frère
Soulage en secret la misère,
Qui fuit la cour et les flatteurs,
Doux, clément, sans être timide,
Voilà mon apôtre et mon guide;
Les autres sont des imposteurs.

ODE IV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

Sur l'Ingratitude.

O toi, mon support et ma gloire,
Que j'aimè à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits,
Lorsqu'en tous lieux l'Ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits!

Doux nœuds de la reconnaissance,
C'est par vous que, dès mon enfance,
Mon cœur à jamais fut lié;
La voix du sang, de la nature,
N'est rien qu'un languissant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

Eh! quel est en effet mon père?
Celui qui m'instruit, qui m'éclaire,
Dont le secours m'est assuré:
Et celui dont le cœur oublie
Les biens répandus sur sa vie,
C'est-là le fils dénaturé.

Ingrats, monstres que la nature
A pétris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre âme sauvage
Des humains le plus beau partage:
Vous n'avez pas le don d'aimer.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du dieu des combats.
D'où vient que l'univers déteste
La couleuvre bien moins funeste?
Elle est l'image des ingrats.

Quel monstre plus hideux s'avance?
La nature fuit et s'offense
A l'aspect de ce vieux Giton;
Il a la rage de Zoïle,
De Gacon l'esprit et le style,
Et l'âme impure de Chausson. (1)

C'est Desfontaines, c'est ce prêtre
Venu de Sodôme à Bicêtre,
De Bicêtre au sacré vallon;
A-t-il l'espérance bizarre
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon?

Il m'a dû l'honneur et la vie,
Et dans son ingrate furie,
De Rousseau lâche imitateur,
Avec moins d'art et plus d'audace,
De la fange où sa voix croasse,
Il outrage son bienfaiteur.

Qu'un Hibernois, (2) loin de la France,
Aille ensevelir dans Byzance

(1) Gacon était un misérable écrivain satirique, universellement méprisé; Chausson a laissé un nom immortel.

(2) Un abbé irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui se disait de l'ancienne maison de Makarti, ayant subsisté long-temps des bien-

Sa honte, à l'abri du croissant;
D'un œil tranquille et sans colère,
Je vois son crime et sa misère;
Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat, dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,
Qui cherche à flétrir mon honneur,
Voilà le ravisseur coupable,
Voilà le larcin détestable,
Dont je dois punir la noirceur.

Pardon, si ma main vengeresse
Sur ce monstre un moment s'abaisse
A lancer ces utiles traits;
Et si de la douce peinture
De ta vertu brillante et pure
Je passe à ces sombres portraits.

Mais lorsque Virgile et le Tasse
Ont chanté dans leur noble audace
Les dieux de la terre et des mers,
Leur muse, que le ciel inspire,
Ouvre le ténébreux empire,
Et peint les monstres des enfers.

faits de notre auteur, et lui ayant emprunté deux mille livres en 1732, s'enfuit aussitôt avec un Ecossais, nommé Ramsay, qui se disait aussi des bons Ramsay, et avec un officier français nommé Mornay; ils passèrent tous trois à Constantinople, et se firent circoncire chez le comte de Bonneval. Remarquez qu'aucun de ces folliculaires, de ces trompettes de scandale, qui fatiguaient Paris de leurs brochures, n'a écrit contre cette apostasie; mais ils ont jeté feu et flamme contre les Bayle, les Montesquieu, les Diderot, les d'Alembert, les Helvétius, les Buffon, contre tous ceux qui ont éclairé le monde.

VARIANTES.

Après la quatrième strophe, on lisait celle-ci :

Je crois voir ces plaines stériles
Dont nos cultures inutiles
N'ont pu fertiliser le sein ;
Ou le bronze informe et rebelle
Indocile à la main fidèle
Qui conduit les traits du burin.

Après la cinquième, on lisait les suivantes :

Tel fut ce plagiaire habile
Et de Marot et de d'Ouville,
Connu par ses viles chansons :
Semblable à l'infâme Locuste
Qui, sous les successeurs d'Auguste,
Fut illustre par ses poisons.

Dis-nous, Rousseau, quel premier crime
Entraîna tes pas dans l'abîme
Où j'ai vu Saurin te plonger ?
Ah ! ce fut l'oubli des services :
Tu fus ingrat, et tous les vices
Vinrent en foule t'assiéger.

Aussitôt le Dieu qui m'inspire
T'arracha le luth et la lyre
Qu'avaient déshonorés tes mains :
Tu n'es plus qu'un reptile immonde,
Rebut du Parnasse et du monde,
Rongé de tes propres venins.

En vain ta triste hypocrisie
Des fureurs de sa frénésie
Veut couvrir ses traits odieux ;
Ton cœur n'en est que plus coupable,
Et dans la noirceur qui t'accable,
Ton esprit moins ingénieux.

Des forêts le tyran sauvage,
Vieux, languissant et plein de rage,
Périssant de faim dans les bois,
Pour tromper les troupeaux paisibles,
Prétendit par ses cris horribles
Des pasteurs imiter la voix.

Les faibles troupeaux en gémirent :
Mais, quand les pasteurs entendirent
Ses détestables hurlements,
On écrasa dans son repaire
Cet hypocrite sanguinaire,
Pour prix de ses déguisements.

Oh ! qu'en sa fureur impuissante
Une âme abattue et tremblante
Donne de mépris et d'horreur,
Quand le style, glacé par l'âge,
En vain ranimé par la rage,
Languit énervé de froideur !

Il faut que ma main vengeresse
Sur ce monstre un moment s'abaisse
A lancer ces utiles traits ;
Il faut de la douce peinture
De la vertu brillante et pure
Passer à d'horribles portraits.
Quel monstre plus hideux, etc.

Après la septième strophe, on lisait :

Vieux, languissant et sans courage,
Souvent dans un accès de rage
Qui l'enflamme et dont il périt,
Un chien de sa gueule édentée,
Horrible, écumante, empestée,
Poursuit la main qui le nourrit.

Il me dut l'honneur et la vie ;
Et dans son ingrate furie,
De Rousseau lâche imitateur,

Ami traître, ennemi timide,
Des flots de sa bile insipide
Il veut couvrir son bienfaiteur.

Les neuvième et dixième strophes ont été ajoutées.

Après la douzième, on lisait celle-ci qui terminait l'ode :

Raphaël, Rubens, Michel-Ange,
Sous les pieds du divin archange
Ont montré le diable abattu ;
Et, par un heureux artifice,
Massillon peint l'horreur du vice,
Pour mieux embellir la vertu.

ODE V.

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

Qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer des degrés de latitude.

1735.

O vérité sublime! ô céleste Uranie!
Esprit né de l'esprit qui forma l'univers;
Qui mesures des cieux la carrière infinie,
Et qui pèses les airs :

Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'onde
Ces voyageurs savants, ministres de tes lois,
De l'ardent équateur ou du pôle du monde,
Entends ma faible voix.

Que font tes vrais enfants? Vainqueurs de la nature,
Ils arrachent son voile; et ces rares esprits
Fixent la pesanteur, la masse et la figure
De l'univers surpris.

Les enfers sont émus au bruit de leur voyage :
Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-dieux de la Grèce,
Castor, Pollux, Orphée, et vous, heureux Jason,
Vous de qui la valeur, et l'amour et l'adresse
Ont conquis la toison;

En voyant les travaux et l'art de nos grands hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés!
Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes :
Venez et rougissez.

Quand la Grèce parlait, l'univers en silence
Respectait le mensonge ennobli par sa voix;
Et l'Admiration, fille de l'Ignorance,
Chanta de vains exploits. (1)

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés :
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière,
Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au temple de Mémoire;
Il y grava des mains de la Crédulité
Tous ces fastes des temps destinés pour l'histoire
Et pour la vérité.

Uranie, abaissez ces triomphes des fables;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés;
Montrez aux nations les héros véritables
Que vous seule instruisez.

(1) En effet, il n'y a pas un de nos capitaines de vaisseau, pas un seul de nos pilotes qui ne soit cent fois plus instruit que tous les Argonautes. Hercule, Thésée et tous les héros de la guerre de Troie n'auraient pas tenu devant six bataillons commandés par le grand Condé ou Turenne, ou Marlborough. Thalès et les Pythagore n'étaient pas dignes d'étudier sous Newton. Alcine et Armide valent mieux que toutes les poésies grecques ensemble. Mais les premiers venus s'emparent du temple de la gloire; le temps les y affermit, et les derniers trouvent la place prise.

Le Génois qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entreprise héroïque,
Ont prononcé ces mots :

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos descendants ne peut être imité :
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples
L'avaient moins mérité.

Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage :
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit.
Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage;
La vertu vous conduit.

Comme ils parlaient ainsi, Newton dans l'empyrée,
Newton les regardait, et du ciel entr'ouvert,
Confirmez, disait-il, à la terre éclairée
Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le troupeau méprisable,
Sous l'empire des sens indignement vaincu,
De ses jours indolents traînant le fil coupable,
Meurt sans avoir vécu;

Donnez un digne essor à votre âme immortelle;
Éclairez des esprits nés pour la vérité :
DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.

De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle est l'âme du vrai sage
Instruisant les mortels.

Mais surtout écartez ces serpents détestables,
Ces enfants de l'Envie, et leur souffle odieux;
Qu'ils n'empoisonnent pas ces âmes respectables
Qui s'élèvent aux cieux.

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
De ses croassements importuner le ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

Imitez ces esprits, ces fils de la lumière,
Confidents du Très-Haut, qui vivent dans son sein,
Qui jettent comme lui sur la nature entière
Un œil pur et serein.

ODE VI.

SUR LA PAIX DE 1736.

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs;
Il vomit le feu sur la terre,
Il dévore ses habitants.
Fuyez, Dryades gémissantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abîmes toujours ouverts,
Ces torrents de flamme et de soufre,
Échappés du sein de ce gouffre
Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ses ravages,
Plus fier dans ses débordements,
Le Pô renverse ses rivages
Cachés sous ses flots écumants :

Avec lui marchent la Ruine,
L'Effroi, la Douleur, la Famine,
La Mort, les Désolations ;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordements de l'onde,
Et ces combats des éléments,
Et ces secousses qui du monde
Ont ébranlé les fondements,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémisphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, sont moins sinistres,
Que l'ambition des ministres,
Et que les discordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France
Le soleil, en son vaste tour,
Ne voit qu'une famille immense,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères :
Jetez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens poursuit votre imprudence ?
En aurez-vous la jouissance
Dans la triste nuit du trépas ?

Encor si pour votre patrie
Vous saviez vous sacrifier !
Mais non ; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.

Vous mourez pour la cause inique
De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connaissent pas;
Et vous n'êtes, dans vos misères,
Que des assassins mercenaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine,
Et ces animaux mal-faisants,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs;
Aux sons d'un instrument sauvage,
Animés, ardents, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, sans intérêt, sans gloire,
Saisir une folle victoire,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie!
Que tu plains ta fécondité!
Sous tes débris ensevelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées,
Qui te flattaient de te venger.
Faible, désolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre,
Nos rois soient les dieux de la paix;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans se plaire à lancer ses traits.

Nous chérissons un berger sage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux sous ses lois.
Malheur au pasteur sanguinaire
Qui les expose en téméraire
A la dent du tyran des bois!

Eh! que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune et de mon sang?
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la souffrance,
Mes jours seront-ils plus sereins,
Quand on m'apprendra que nos princes,
Aux frontières de nos provinces,
Nagent dans le sang des Germains?

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts et les jeux;
Colbert, ton heureuse industrie
Sera plus chère à nos neveux
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible
Embrasait le Palatinat;
Et qui sous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'État.

Que Louis, jusqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de *Grand*:
Mais que ce nom s'accorde au sage;
Qu'on le refuse au conquérant.

C'est dans la paix que je l'admire ;
C'est dans la paix que son empire
Florissait sous de justes lois,
Quand son peuple aimable et fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des rois.

VARIANTES.

Au lieu des strophes 4 et 5, on lisait celles-ci :

Que de nations fortunées
Reposaient au sein des beaux arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars !
Des jeux la troupe enchanteresse,
Les plaisirs, les chants d'allégresse
Régnaient dans nos brillants palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hêtres,
Vantaient les charmes de la paix.

Paix aimable, éternel partage
Des heureux habitants des cieux,
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre acharné sur sa proie
Sent d'une impitoyable joie
Son âme horrible s'enflammer.
Notre cœur n'est point né sauvage ;
Grand DIEU ! si l'homme est ton image,
C'est qu'il était fait pour aimer.

ODE VII.

SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

1740.

Il tombe pour jamais ce cèdre dont la tête
Défia si long-temps les vents et la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'États.
En un instant frappée,
Sa racine est coupée
Par la faulx du trépas.

Voilà ce roi des rois, et ses grandeurs suprêmes :
La mort a déchiré ses trente diadèmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguste et fière!
Un reste de poussière
Est ton seul monument.

Son nom même est détruit; le tombeau le dévore;
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,
On dira quelquefois : il régnait, il n'est plus;
Éloges funéraires
De tant de rois vulgaires
Dans la foule perdus.

Ah! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes
Qu'Eugène ensanglanta de ses mains triomphantes,
Conduit de ses Germains les nombreux armements,
Et raffermi l'Empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans :

S'il n'avait pas langui dans sa ville alarmée,
Redoutable, en sa cour, aux chefs de son armée,
Punissant ses guerriers par lui-même avilis :
S'il eût été terrible
Au sultan invincible
Et non pas à Vallis : (1)

Ou si plus sage encore, et détournant la guerre,
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance et les arts,
Et cette paix profonde
Que sut donner au monde
Le second des Césars :

La Renommée alors, en étendant ses ailes,
Eût répandu sur lui les clartés immortelles
Qui de la nuit du temps percent les profondeurs ;
Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
Le sévère Apollon défend à mon génie
De verser, en bravant et les mœurs et les lois,

(1) L'empereur Charles avait conclu, peu de temps avant sa mort, une paix désavantageuse avec les Turcs ; il punit ses généraux qui n'avaient été que malheureux, quelques officiers qui avaient rendu des places qu'ils étaient chargés de défendre, et fit faire le procès aux plénipotentiaires qui avaient signé cette paix. Sa mort les sauva. On a prétendu qu'ils avaient reçu des ordres secrets de la grande duchesse, depuis impératrice-reine. Il est du moins certain qu'ils l'avaient servie. Il était aisé de prévoir la mort prochaine de l'empereur, l'orage qui allait s'élever contre sa fille et la nécessité de s'assurer de la paix avec les Turcs, beaucoup moins politiques, mais souvent plus fidèles observateurs des traités que les princes chrétiens.

Le fiel de la satire
Sur la tombe où respire
La majesté des rois.

Mais, ô Vérité sainte! ô juste Renommée!
Amour du genre humain, dont mon âme enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguste,
Où vous êtes pesés aux balances du juste.
Votre siècle est témoin, le juge est l'avenir.
Demi-dieux mis en poudre,
Lui seul peut vous absoudre,
Lui seul peut vous punir.

ODE VIII.

AU ROI DE PRUSSE,

Sur son avènement au trône.

1740.

Est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie?
Ne me trompé-je point dans un espoir si doux?
Vous régnez. Est-il vrai que la philosophie
Va régner avec vous?

Fuyez loin de son trône, imposteurs fanatiques,
Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs;
Vous dont l'âme implacable et les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi! je t'entends encore, absurde Calomnie!
C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis
Et Descartes et Bayle, et ce puissant génie (1)
Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper saintement les plus sages humains.
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs; il venge notre injure;
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit;
La terre élève au ciel une voix libre et pure;
Le ciel se réjouit.

Et vous, de Borgia détestables maximes,
Science d'être injuste à la faveur des lois,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois :

(1) Volf, chancelier de l'université de Hall. Il fut chassé sur la dénonciation d'un théologien, et rétabli ensuite. Voyez la préface de l'*Histoire du Brandebourg*, où il est dit *qu'il a noyé le système de Leibnitz dans un fatras de volumes, et dans un déluge de paroles.*

N. B. On avait fait accroire à Frédéric-Guillaume que la doctrine de Volf sur le libre arbitre était cause que plusieurs de ses soldats avaient déserté. Volf était un homme très savant, métaphysicien obscur et géomètre médiocre; mais ses ouvrages, faits avec méthode, supérieurs à ce qu'on avait en Allemagne avant lui, formant enfin un cours complet de philosophie, ce que personne n'avait encore osé entreprendre, lui avaient fait une réputation prodigieuse. On le comparait à Leibnitz, parce qu'il avait développé et fait connaître dans les écoles quelques-unes de ses opinions. Aussi fut-il accusé d'athéisme, quoiqu'il eût prouvé l'existence d'un DIEU aussi-bien et plus longuement qu'aucun philosophe.

Périssent à jamais vos leçons tyranniques!
Le crime est trop facile, il est trop dangereux.
Un esprit faible est fourbe; et les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidèles;
Voyons-y les tyrans; ils sont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la rage;
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus
Ont eu des jours sereins, sans nuit et sans orage,
Purs comme leurs vertus.

Tout siècle eut ses guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le sage ignorés.
Cent rois que l'on méprise ont ravagé la terre;
Régnez et l'éclairez.

On a vu trop long-temps l'orgueilleuse ignorance,
Écrasant sous ses pieds le mérite abattu,
Insulter aux talents, aux arts, à la science,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un esclave de cour, enfant des voluptés,
S'est écrié souvent: Est-on fait pour connaître?
Est-il des vérités?

Il n'en est point pour vous, âme stupide et fière:
Absorbé dans la nuit, vous méprisez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière;
Barbare, ouvrez les yeux.

VARIANTES.

Après le premier vers de la première strophe, on lisait ceux-ci :

Que le monde attendait, et que vous seul craignez,
Le grand jour où la terre est par vous embellie,
Le jour où vous régnez.

Au lieu des quatre dernières strophes, on lisait celles-ci :

Ils renaîtront de vous ces vrais héros de Rome ;
A les remplacer tous vous êtes destiné :
Régnez, vivez heureux ; que le plus honnête homme
Soit le plus fortuné.

Un philosophe règne : ah ! le siècle où nous sommes
Le désirait, sans doute, et n'osait l'espérer.
Seul il a mérité de gouverner les hommes :
Il sait les éclairer.

On voit des souverains vieillis dans l'ignorance,
Idoles sans vertu, sans oreilles, sans yeux,
Que sur l'autel du vice un vil flatteur encense,
Images des faux dieux.

Quelle est du DIEU vivant la véritable image ?
Vous, des talents, des arts et des vertus l'appui ;
Vous, Salomon du Nord, plus savant et plus sage,
Et moins faible que lui.

Dans une autre copie on lisait ainsi la septième strophe :

Politique imprudente autant que tyrannique,
De votre faux éclat cachez le jour affreux ;
Redoutez un héros de qui la politique
Est d'être vertueux.

ODE IX.

A LA REINE DE HONGRIE,

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE.

1742.

Fille de ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguste où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chute et toujours affermis;
Princesse magnanime,
Qui jouis de l'estime
De tous tes ennemis:

Le Français généreux, si fier et si traitable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat et t'admire,
T'adore et te poursuit.

Par des nœuds étonnants l'altière Germanie,
A l'empire français malgré soi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triste amitié.

Ainsi de l'équateur et des antres de l'ourse,
Les vents impétueux emportent dans leur course
Des nuages épais, l'un à l'autre opposés;
Et tandis qu'ils s'unissent,
Les foudres retentissent
De leurs flancs embrasés.

Quoi! des rois bienfaisants ordonnent ces ravages!
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes,
Par les routes sanglantes
De la calamité!

O vieillard vénérable! (1) à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années,
Sage que rien n'alarme et que rien n'éblouit,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde
Dont ton âme jouit?

Ah! s'il pouvait encore, au gré de sa prudence,
Tenant également le glaive et la balance,
Fermer, par des ressorts aux mortels inconnus,
De sa main respectée,
La porte ensanglantée
Du temple de Janus!

Si de l'or des Français les sources égarées,
Ne fertilisant plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au sein de nos remparts,
Embellissaient nos villes,
Arrosaient les asiles
Où languissent les arts!

Beaux arts, enfants du ciel, de la paix et des grâces,
Que Louis en triomphe amena sur ses traces,
Ranimez vos travaux, si brillants autrefois;

(1) Le cardinal de Fleuri.

Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès sont le gage.
Tous ces traités rompus, et suivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour, si vains, si célébrés,
Tout passe et tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous seul demeurez.

VARIANTES.

Après la dernière strophe, on trouve encore celle qui suit, dans une ancienne édition.

Le ciel entend mes vœux, un nouveau jour m'éclaire :
L'âme du grand Armand (*) qui nous servit de père,
Pour ranimer vos chants reparaît aujourd'hui :
Rois, suivez son exemple ;
Vous, prêtres de son temple, (**)
Soyez dignes de lui.

(*) Le cardinal de Richelieu.

(**) La Sorbonne, au lieu de profiter de cet avis, s'est empressée de censurer et de dénoncer comme des ennemis publics tous ceux qui cultivaient les lettres avec quelque succès. Heureusement ces libelles étaient écrits dans un latin barbare, traduit, pour la commodité des dévotes, dans un français tel que les docteurs avaient pu l'apprendre dans leurs antichambres.

Voyez la satire intitulée : *Les trois empereurs en Sorbonne.*

ODE X.

LA CLÉMENCE DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV DANS LA VICTOIRE.

Devoir des rois, leçon des sages,
Vertu digne des immortels,
Clémence, de quelles images
Dois-je décorer tes autels?
Dans les débris du Capitole
Irai-je chercher ton symbole?
Rome seule a-t-elle un Titus?
Les Trajans et les Marc-Aurèles
Sont-ils les stériles modèles
Des inimitables vertus?

Ce monarque brillant, illustre,
Digne en effet du nom de grand,
Louis, ne dut-il tant de lustre
Qu'aux triomphes du conquérant?
Il le doit à ces arts utiles
Dont Colbert enrichit nos villes,
Aux bienfaits versés avec choix,
A ses vaisseaux maîtres de l'onde,
A la paix qu'il donnait au monde,
Aux exemples qu'il donne aux rois.

Imitez, maîtres de la terre,
Et sa justice et sa bonté;
Que les maux cruels de la guerre
Soient ceux de la nécessité.
Que dans les horreurs du carnage
Le vainqueur généreux soulage

L'ennemi que son bras détruit.
Héros entourés de victimes,
Vos exploits sont autant de crimes,
Si la paix n'en est pas le fruit.

La paix est fille de la guerre :
Ainsi les rapides éclairs,
Par les vents et par le tonnerre,
Épurent les champs et les airs :
Ainsi les alcyons paisibles,
Après les tempêtes horribles,
Sur les eaux chantent leurs amours :
Ainsi, quand Nimègue étonnée
Vit par Louis la paix donnée,
L'Europe entière eut de beaux jours.

Telle est la brillante carrière
Qu'ouvrit le dernier de nos rois :
Son fils la remplit toute entière
Par sa clémence et ses exploits.
Comme lui bienfaiteur du monde,
Son cœur est la source féconde
De la publique utilité ;
Comme lui conquérant et sage,
Il sait combattre avec courage,
Et secourir avec bonté.

Adorateurs de la Clémence,
Transportez-vous à Fontenoi.
Le jour luit, le combat commence,
Bellone admire votre roi.
Voyez cette phalange altière,
Dans sa marche tranquille et fière,

En tous nos rangs porter la mort ;
Et Louis plus inébranlable
Par son courage inaltérable
Changer et maîtriser le sort.

Ce jour est le jour de la gloire ;
Il est celui de la vertu.
Louis au sein de la victoire
Pleure son rival abattu.
Les succès n'ont rien qui l'enivre ;
Il sait qu'un héros ne doit vivre
Que pour le bonheur des humains ;
Parmi les feux qui l'environnent,
Sous les lauriers qui le couronnent
L'olive est toujours dans ses mains.

Guerriers frappés de son tonnerre
Et secourus par ses bienfaits,
Dans les bras sanglants de la guerre
Il daigne demander la paix.
Par quelles maximes funestes
Préférez-vous aux dons célestes
Les fléaux qu'il veut détourner ?
O victimes de sa justice,
Quoi ! vous voulez qu'il vous punisse
Quand il ne veut que pardonner !

ODE XI.

1746.

Est-il encor des satiriques,
Qui du présent toujours blessés,
Dans leurs malins panégyriques
Exaltent les siècles passés;
Qui plus injustes que sévères,
D'un crayon faux peignent leurs pères
Dégénérants de leurs aïeux;
Et leurs contemporains coupables,
Suivis d'enfants plus condamnables,
Menacés de pires neveux? (1)

Silence, imposture outrageante;
Déchirez-vous, voiles affreux;
Patrie auguste et florissante,
Connais-tu des temps plus heureux?
De la cime des Pyrénées
Jusqu'à ces rives étonnées

(1) Traduction de ces vers d'Horace :

Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

M. de Voltaire est un des premiers philosophes qui aient osé prononcer cette vérité si consolante, que depuis plusieurs siècles le genre humain en Europe a fait des pas très sensibles vers la sagesse et le bonheur, et qu'il doit ces avantages aux progrès des sciences et de la philosophie.

On trouvera dans le *Dictionnaire philosophique* une parodie de ces mêmes vers d'Horace.

Où la mort vole avec l'effroi,
Montre ta gloire et ta puissance;
Mais pour mieux connaître la France,
Qu'on la contemple dans son roi.

Quelquefois la grandeur trop fière,
Sur son front portant les dédains,
Foule aux pieds dans sa marche altière
Les rampants et faibles humains. [2]
Les Prières humbles, tremblantes,
Pâles, sans force, chancelantes,
Baissant leurs yeux mouillés de pleurs,
Abordent ce monstre farouche,
Un indigne éloge à la bouche,
Et la haine au fond de leurs cœurs.

Favoris du dieu de la guerre, [3]
Héros dont l'éclat nous surprend,
De tous les vainqueurs de la terre
Le plus modeste est le plus grand.
O Modestie, ô douce image
De la belle âme du vrai sage!
Plus noble que la majesté,
Tu relèves le diadème,
Tu décores la valeur même,
Comme tu pares la beauté. [4]

Nous l'avons vu ce roi terrible
Qui sur des remparts foudroyés
Présentait l'olivier paisible
A ses ennemis effrayés, [5]
Tel qu'un dieu guidant les orages,
D'une main portant les ravages

Et les tonnerres destructeurs,
De l'autre versant la rosée
Sur la terre fertilisée,
Couverte de fruits et de fleurs.

L'airain gronde au loin sur la Flandre;
Il n'interrompt point nos loisirs;
Et quand sa voix se fait entendre,
C'est pour annoncer nos plaisirs;
Les Muses en habit de fêtes,
Des lauriers couronnant leurs têtes,
Éternisent ces heureux temps;
Et sous le bonheur qui l'accable,
La critique est inconsolable
De ne plus voir de mécontents.

Venez, enfants des Charlemagnes,
Paraissez, ombres des Valois,
Venez contempler ces campagnes
Que vous désoliez autrefois;
Vous verrez cent villes superbes
Aux lieux où d'inutiles herbes
Couvraient la face des déserts,
Et sortir d'une nuit profonde
Tous les arts étonnant le monde
De miracles toujours divers.

Au lieu des guerres intestines
De quelques brigands forcenés,
Qui se disputaient les ruines
De leurs vassaux infortunés,
Vous verrez un peuple paisible,
Généreux, aimable, invincible,

Un prince au lieu de cent tyrans,
Le joug porté sans esclavage,
Et la concorde heureuse et sage
Du roi, des peuples et des grands.

Souvent un laboureur habile,
Par des efforts industrieux,
Sur un champ rebelle et stérile
Attira les faveurs des cieux.
Sous ses mains la terre étonnée
Se vit de moissons couronnée
Dans le sein de l'aridité :
Bientôt une race nouvelle
De ces champs préparés pour elle
Augmenta la fécondité.

Ainsi Pyrrhus après Achille
Fit encore admirer son nom ;
Ainsi le vaillant Paul-Émile
Fut suivi du grand Scipion.
Virgile au-dessus de Lucrèce
Aux lieux arrosés du Permesse
S'éleva d'un vol immortel,
Et Michel-Ange vit paraître,
Dans l'art que sa main fit renaître,
Les prodiges de Raphaël.

Que des vertus héréditaires
A jamais ornent ce séjour !
Vous avez imité vos pères :
Qu'on vous imite à votre tour.
Loin ce discours lâche et vulgaire
Que toujours l'homme dégénère,

Que tout s'épuise et tout finit :
La nature est inépuisable,
Et le travail infatigable
Est un dieu qui la rajeunit.

VARIANTES.

[1] La deuxième strophe commençait ainsi :

Patrie aimable et triomphante,
Confondez ces traits pleins d'horreur :
De votre splendeur éclatante
Percez les voiles de l'erreur.
De la cime, etc.

[2] Commencement de la troisième strophe.

Dans l'Asie esclave et guerrière
La majesté des souverains,
Toujours sombre, toujours altière,
Foule aux pieds les faibles humains.
Les prières, etc.

[3] Rois puissants, foudres de la guerre,
Héros dont l'éclat, etc.

[4] Après la quatrième strophe, on lisait celles-ci :

Mais sous cette aimable apparence
Souvent on nourrit dans son cœur
La froide et dure indifférence,
Funeste fille du bonheur.
Du haut d'un trône inaccessible
Qu'il est aisé d'être insensible
Aux voix plaintives des douleurs,
Aux cris de la misère humaine,
Qui percent avec tant de peine
Dans le tumulte des grandeurs !

C'est au faîte des grandeurs même,
C'est sur un trône de lauriers
Que l'heureux vainqueur qui vous aime
Gémit sur ses braves guerriers,

Sur ces victimes de sa gloire,
Qui dans les bras de la victoire
Et dans les horreurs du tombeau
Formaient ce mélange terrible,
Du carnage le plus horrible
Et du triomphe le plus beau.

5 Commencement de la cinquième strophe.

La Discorde avec épouvante
Le voit sur des murs foudroyés
Offrir l'olive bienfaisante
A ses ennemis effrayés, etc.

ODE XII.

SUR LA MORT DE S. A. R. MADAME LA PRINCESSE DE BAREITH.

1759.

Lorsqu'en des tourbillons de flamme et de fumée,
Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,
De leurs globes brûlants renversent une armée,
Quand de guerriers mourants les sillons sont couverts,
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons massacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas,
Lorsque la mort en silence
D'un pas terrible s'avance,
Vers un objet plein d'attraits;
Quand ces yeux, qui dans les âmes
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais.

Une famille entière, interdite, éplorée,
Se presse en gémissant vers un lit de douleurs;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs;

Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle présente sa tête;
La faulx redoutable est prête,
Et la mort va la lever.

Le coup part; tout s'éteint, c'en est fait; il ne reste
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.
Ce spectacle lamentable,
Cette perte irréparable
Vous frappe d'un coup plus fort
Que cent mille funérailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient et souffraient la mort.

O BAREITH! ô vertus! ô grâces adorées!
Femme sans préjugés, sans vice et sans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
De ce séjour de sang, de rapine et d'horreur;
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suspendirent les fureurs:
Les discordes s'arrêtèrent;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce vertu tel est le sûr empire,
Telle est la digne offrande à tes mânes sacrés;
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez?

La mort que DIEU vous envoie
Est le seul moment de joie
Qui console nos esprits.
Emportez, âmes cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

Mais toi dont la vertu fut toujours secourable,
Toi dans qui l'héroïsme égala la bonté,
Qui pensais en grand homme, en philosophe aimable,
Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté;
Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta pensée :
Les dieux m'ont récompensée
Quand ils m'ont ôté le jour.

C'est nous, tristes humains, nous qui sommes à plaindre,
Dans nos champs désolés et sous nos boulevards,
Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre
Des serpents de l'Envie et des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémissent;
Les arts, les vertus périssent;
On assassine les rois :
Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siècle que j'abhorre,
Parler de mœurs et de lois!

Hélas! qui désormais dans une cour paisible
Retiendra sagement la superstition,
Le sanglant fanatisme et l'athéisme horrible,
Enchaînés sous les pieds de la Religion?

Qui prendra pour son modèle
La loi pure et naturelle
Que DIEU grava dans nos cœurs?
Loi sainte aujourd'hui proscrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorants persécuteurs!

Des tranquilles hauteurs de la philosophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux sereins
Ces fantômes changeants du songe de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets si vains;
Ces factions indociles
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obstinés;
Ces intrigues si cruelles,
Qui font des cours les plus belles
Un séjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage;
O combien tu plaignais l'infâme oisiveté
De ces esprits sans goût, sans force et sans courage,
Qui meurent pleins de jours, et n'ont point existé!
La vie est dans la pensée :
Si l'âme n'est exercée,
Tout son pouvoir se détruit;
Ce flambeau sans nourriture
N'a qu'une lueur obscure
Plus affreuse que la nuit.

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et maîtrisant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires,
Fuiriez; si vous l'osiez, et mourez par honneur :

Une femme, une princesse,
Dans sa tranquille sagesse,
Du sort dédaignant les coups,
Souffrant ses maux sans se plaindre,
Voyant la mort sans la craindre,
Était plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuse,
Première des vertus, passion des grands cœurs,
Feu sacré dont brûla ton âme généreuse,
Qui s'épurait encore au creuset des malheurs?
Rougissez, âmes communes,
Dont les diverses fortunes
Gouvernent les sentiments,
Frêles vaisseaux sans boussole,
Qui tournez au gré d'Éole,
Plus légers que ses enfants.

Cependant elle meurt, et Zoïle respire!
Et des lâches Séjans un lâche imitateur
A la vertu tremblante insulte avec empire;
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur!
Le troupeau faible des sages,
Dispersé par les orages,
Va périr sans successeurs;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
Et les enfers multiplient
La race des oppresseurs.

Tu ne chanteras plus, solitaire Silvandre,
Dans ce palais des arts, où les sons de ta voix
Contre les préjugés osaient se faire entendre,
Et de l'humanité faisaient parler les droits.

Mais dans ta noble retraite,
Ta voix, loin d'être muette,
Redouble ses chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;
A la postérité je peindrai tous vos crimes
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie :
A l'opprobre, à l'infamie
Vos noms seront consacrés,
Comme le sont à la gloire
Les enfants de la victoire
Que ma muse a célébrés.

NOTES

DE M. DE MORZA, SUR L'ODE PRÉCÉDENTE.

La princesse à qui on a élevé ce monument en méritait un plus beau, et les monstres dont on daigne parler à la fin de cette ode méritent une punition plus sévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait, à la vérité, de plats critiques comme aujourd'hui. Claveret écrivait contre Corneille; Subligny et Visé attaquaient toutes les pièces de Racine; chaque siècle a eu ses Zoïles et ses Garasses : mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infâme de délateurs vomir hardiment leurs impostures, et en inventer encore de nouvelles quand les premières ont été confondues; cabaler insolemment, attaquer jusque dans les tribunaux, des gens de lettres dont ils ne peuvent attaquer la gloire, porter l'audace de la calomnie jusqu'à les accuser de penser en secret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public, et vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom respectable de philosophe.

La manie de ces délations a été poussée au point de dire et d'imprimer, que les philosophes sont dangereux dans un État.

Et qui sont ces hardis délateurs? tantôt c'est un pédant jésuite qui compromet la société dont il est, et qui ose parler de morale, tandis que ses confrères sont accusés et punis d'un parricide; tantôt c'est le factieux auteur d'une gazette nommée *ecclésiastique*, qui, pour quelques écus par mois, a calomnié les Buffon, les Montesquieu, et jusqu'à un ministre d'État (M. d'Argenson) auteur d'un livre excellent sur une partie du droit public. C'est une troupe d'écrivains affamés qui se vantent de défendre le christianisme à quinze sous par tome, qui accusent d'irréligion le sage et savant auteur des *Essais sur Paris*, et qui enfin sont forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'est surtout le misérable auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des philosophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, et dans l'antichambre duquel il ne serait pas souffert; qui se vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais existé; et qui, pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison en sa vie, divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés dans cette maison..... Ce polisson, nommé Guyon, se donne ainsi lui-même de gaieté de cœur pour un malhonnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne songe qu'à regagner par le débit d'un mauvais libelle l'argent qu'il a perdu à l'impression de ses mauvais livres. L'opprobre le couvre, et il ne le sent pas; il ne sent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre son libelle. C'est donc à cet excès de turpitude qu'on est parvenu dans le métier d'écrivain!

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple et la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, et par conséquent les derniers des hommes, sont ceux qui ont attaqué le roi, l'État et l'Église dans leurs feuilles scandaleuses écrites en faveur des convulsionnaires. Ils fabriquent leurs impostures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom et de demeure, associés à des recéleurs, fuyant à tout moment la justice, et, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, le janséniste et le moliniste, si fameux long-temps dans Paris, et si dédaignés dans l'Europe, fournissent des deux côtés les plumes vénales dont le public est si fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des sages et les soins paternels du souverain n'ont

pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de nos siècles de barbarie, et tout le raffinement d'un temps également éclairé dans la vertu et dans le crime; et après s'être ainsi déchirés, ils se jettent sur les philosophes : ils attaquent la raison, comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ses dépouilles.

Qu'on me montre dans l'histoire du monde entier un philosophe qui ait ainsi troublé la paix de sa patrie : en est-il un seul, depuis Confucius jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti et de ces excès monstrueux, mais de la moindre cabale contre les puissances, soit séculières, soit ecclésiastiques? Non, il n'y en eut jamais, et il n'y en aura jamais. Un philosophe fait son premier devoir d'aimer son prince et sa patrie; il est attaché à sa religion, sans s'élever outrageusement contre celles des autres peuples; il gémit de ces disputes insensées et fatales qui ont coûté autrefois tant de sang, et qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la discorde, et le philosophe l'éteint. Il étudie en paix la nature; il paye gaiement les contributions nécessaires à l'État; il regarde ses maîtres comme les députés de DIEU sur la terre, et ses concitoyens comme ses frères : bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié; il sait que, si l'amitié est *un besoin de l'âme*, c'est le plus noble besoin des âmes les plus belles, que c'est un contrat entre les cœurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, et qui nous impose les obligations les plus chères : il est persuadé que les méchants ne peuvent aimer.

Ainsi le philosophe, fidèle à tous ses devoirs, se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent, et il se corrige. S'il a écrit librement dans sa jeunesse comme Platon, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé; il meurt en pardonnant à ses ennemis, et implorant la miséricorde de l'Être suprême.

Qu'il soit du sentiment de Leibnitz sur les monades et sur les indiscernables, ou du sentiment de ses adversaires; qu'il admette les idées innées avec Descartes, ou qu'il voie tout dans le Verbe avec Malebranche; qu'il croie au plein, qu'il croie au vide, ces innocentes spéculations exercent son esprit, et ne peuvent nuire en aucun temps à aucun homme; mais plus il est éclairé, plus les esprits contentieux et absurdes redoutent son mépris. Et voilà la source secrète et véritable de cette persécution qu'on a suscitée quelquefois aux plus pacifiques et

aux plus estimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthousiastes, les fourbes, les pédants orgueilleux ont si souvent étourdi le monde de leurs clameurs; ils ont frappé à toutes les portes; ils ont pénétré chez les personnes les plus respectables; ils les ont séduites, ils ont animé la vertu même contre la vertu; et un sage a été quelquefois tout étonné d'avoir persécuté un sage.

Quand l'évêque irlandais Barclay se fut trompé sur le calcul différentiel, et que le célèbre Jurin eut confondu son erreur, Barclay écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens; quand Descartes eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de DIEU, Descartes fut accusé juridiquement d'athéisme; dès que ce même philosophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent pour s'être écarté de l'opinion d'Aristote et de l'axiome de l'école, *Que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens.* Cinquante ans après, la mode changea; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'Aristote et de l'école.

A peine Leibnitz eut-il proposé son système, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme, qu'il renversait la créance de la chute de l'homme, qu'il détruisait les fondements de la religion chrétienne. D'autres philosophes ont-ils combattu le système de Leibnitz, on leur a dit : Vous insultez la Providence.

Lorsque mylord Shaftesbury assura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables, on lui imputa de nier le péché originel. D'autres ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour-propre, on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi, quelque parti qu'ait pris un philosophe, il a toujours été en butte à la calomnie, fille de cette jalousie secrète dont tant d'hommes sont animés, et que personne n'avoue. Enfin de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jésuite Hardouin a traité d'athées les Pascal, les Nicole, les Arnauld et les Mallebranche?

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres et nos législateurs, ne connurent jamais la fureur absurde qui nous dévore; il n'y a pas dans l'histoire romaine un seul exemple d'un citoyen romain opprimé pour ses opinions; et nous, sortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penser, mais à balbutier les pensées des anciens.

Enfin depuis les combats des réalistes et des nominaux, depuis Ramus assassiné par les écoliers de l'université de Paris pour venger Aristote, jusqu'à Galilée emprisonné, et jusqu'à Descartes banni d'une ville batave, il y a de quoi gémir sur les hommes, et de quoi se déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs dédaignés ou écrasés pendant leur vie par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur : mais il est trop certain que si vous rétrécissez le génie, vous abâtardissez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine Elisabeth, dans le temps qu'on employait l'autorité sur la prononciation de l'epsilon? L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles et agréables, sans aucun bon livre, sans manufactures, négligeant jusqu'à l'agriculture, et très faible même dans sa marine : mais, dès qu'on laissa un libre essor au génie, les Anglais eurent des Spencer, des Shakespeare, des Bacon, et enfin des Locke et des Newton.

On sait que tous les arts sont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, et qu'il en résulte une lumière universelle. C'est par ces mutuels secours que le génie de l'invention s'est communiqué de proche en proche; c'est par-là qu'enfin la philosophie a secouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la construction des vaisseaux. C'est par-là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, et à s'enrichir par la science de l'agriculture comme par celle de la marine; le même génie entreprenant et persévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait aussi écrire des livres de philosophie plus profonds. La devise du célèbre ministre d'état Walpool, *fari quæ sentiat*, est la devise des philosophes anglais. Ils marchent plus ferme et plus loin que nous dans la même carrière; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par sa hardiesse, et qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cents ans dans une décadence déplorable? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un philosophe italien d'oser regarder la vérité à travers son télescope; de dire, par exemple, que le soleil est au centre de notre monde, et que le blé ne pourrit

point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au temps de Muratori et de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser; les Français n'ont osé penser qu'à demi; et les Anglais qui ont volé jusqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout depuis les lois primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, et la connaissance précise de la lumière si vainement combattue, jusqu'à la nouvelle charrue et à l'insertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangereux et l'utile, la licence et la sage liberté, abandonner l'école à son ridicule, et respecter la raison. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths et aux Francs d'empêcher la raison de naître, qu'il ne le serait aujourd'hui de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la religion et à la loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une et de l'autre; elle pénètre lentement, mais sûrement; et au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté et dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer, et si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de saint Médard aux farces de la foire, qui vous passionnez tantôt pour un Quesnel, tantôt pour une actrice de la comédie italienne, qui élevez une statue en un jour, et le lendemain la couvrez de boue; peuple qui dansez et chantez en murmurant, sachez que vous vous seriez égorgé sur la tombe du diacre ou sous-diacre Pâris, et dans vingt autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les mœurs, en éclairant les esprits par degrés; sachez que ce sont eux (et eux seuls) qui ont éteint enfin les bûchers, et détruit les échafauds où l'on immolait autrefois et le prêtre Jean Hus, et le moine Savonarole, et le chancelier Thomas Morus, et le conseiller Anne du Bourg, et le médecin Michel Servet, et l'avocat général de Hollande Barnevelt, et la maréchale d'Ancre, et le pauvre Morin qui n'était qu'un imbécile, et Vanini même qui n'était qu'un fou argumentant contre Aristote, et tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume : registre sanglant de la plus infernale superstition et de la plus abominable démence.

Addition nouvelle de M. de Morza sur ce vers de la huitième strophe :

On assassine les rois.

On se souvient de ceux qui, aux pieds d'une vierge Marie très fêtée en Pologne, et dont il est difficile à un Français de prononcer le nom, firent serment, en 1771, d'assassiner leur roi ; ils remplirent leur serment, autant qu'ils purent, avec le secours de la bonne mère.

Les philosphes qui avaient obtenu du R. P. Malagrida, du R. P. Mathos et du R. P. Alexandre, en confession, la permission de tirer des coups de fusil par derrière au roi de Portugal, n'étoient-ils pas aussi de très-savants hommes, et qui savaient leur Lucrèce par cœur ?

Si Damiens n'étudia point en philosophie, il est avéré du moins qu'il étudia en théologie, car il répondit dans ses interrogatoires (p. 135) : *Quel motif l'a déterminé : a dit, la religion;* et (p. 405.) *qu'il a cru faire une œuvre méritoire, que c'étaient tous ces prêtres qu'il entendait qui le disaient dans le palais.*

Voilà les mêmes réponses qu'ont faites tous les assassins de tant de princes, en remontant depuis Damiens jusqu'au pieux Aod, qui vint enfoncer de la main gauche un poignard jusqu'au manche dans le ventre de son roi Églon, de la part du Seigneur.

Et après ces exemples, de pauvres philosophes oseraient se plaindre que de petits abbés leur disent des sottises !

VARIANTES

DE L'ODE SUR LA MORT DE LA MARGRAVE DE BAREITH.

L'Auteur a fait quelques changements à cet ouvrage. Voici les différences qu'on trouve dans la première édition, datée des Délices près de Genève, le 4 février 1759.

On y lit ainsi la deuxième strophe :

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas ;

Quand la mort qu'ils ont bravée,
Dans cette foule abreuvée
Du sang qu'ils ont répandu,
Vient d'un pas lent et tranquille,
Seule aux portes d'un asile
Où repose la vertu.

Après la cinquième strophe on lisait celle-ci :

Des veuves, des enfants sur ces rives funestes,
Au milieu des débris des murs et des remparts,
Cherchant de leurs parents les pitoyables restes,
Ramassaient en tremblant les ossements épars.
Ton nom seul est dans leur bouche;
C'est ta perte qui les touche;
Ta perte est leur seul effroi :
Et ces familles errantes,
Dans la misère expirantes,
Ne gémissent que sur toi.

Après la huitième on lisait celle-ci :

Beaux arts, où fuiriez-vous? Troupe errante et céleste,
De l'Olympe usurpé chassés par des Titans!
Beaux arts, elle adoucit votre destin funeste;
Puisqu'elle eut du génie, elle aima les talents :
Ces talents que DIEU dispense,
Avilis sous l'ignorance,
Gémissants sous l'oppresseur;
Ces enfants de la lumière
Que l'imposture grossière
Offusque de sa noirceur.

Après la treizième on trouvait la suivante, qui était la dernière :

Auguste et cher objet d'intarissables larmes,
Une main plus illustre, un crayon plus heureux,
Peindra tes grands talents, tes vertus et tes charmes,
Et te fera régner chez nos derniers neveux.
Pour moi, dont la voix tremblante,
Dans ma vieillesse pesante,

Peut à peine s'exprimer,
Ma main tombante, accablée,
Grave sur ton mausolée :
Ci-gît qui savait aimer.

Après l'ode on lisait ce qui suit :

L'auguste famille de madame la margrave de Bareith a ordonné expressément qu'on publiât ce faible éloge d'une princesse qui en méritait un plus beau; je l'expose au public, c'est-à-dire, au très petit nombre des amateurs de la poésie, et des véritables connaisseurs qui savent que cet art est encore plus difficile qu'infructueux; ils pardonneront la langueur de cet ouvrage à celle de mon âge et de mes talents. Mon cœur, qui m'a toujours conduit, m'a fait répandre plus de larmes que de fleurs sur la tombe de cette princesse. La reconnaissance est le premier des devoirs; je ne m'en suis écarté avec personne. Son altesse royale n'avait cessé en aucun temps de m'honorer de sa bienveillance et de son commerce; elle envoya son portrait à ma nièce et à moi, quinze jours avant sa mort, lorsqu'elle ne pouvait plus écrire. Jamais une si belle âme ne sut mieux faire les choses décentes et nobles, et réparer les désagréables. Sujets, étrangers, amis et ennemis, tous lui ont rendu justice, tous honorent sa mémoire; pour moi, si je n'ai pas vécu auprès d'elle, c'est que la liberté est un bien qu'on ne doit sacrifier à personne, surtout dans la vieillesse.

J'avoue donc hautement ce petit ouvrage, et je déclare en même temps (non pas à l'univers à qui le père Castel s'adressait toujours, mais à quelques gens de lettres qui font la plus petite partie de l'univers,) que je ne suis l'auteur d'aucun des ouvrages que l'ignorance et la mauvaise foi m'attribuent depuis long-temps.

Un jeune homme, connu dans son pays par son esprit et par ses talents, fit imprimer, l'année passée, une ode sur les victoires du roi de Prusse; et comme le nom de ce jeune étranger commence par un V ainsi que le mien, cette ode fut réimprimée à Ratisbonne, à Nuremberg sous mon nom; on la

traduisit à Londres. On m'en fit honneur partout; c'est un honneur qu'assurément je ne mérite pas : chaque auteur a son style, celui de cette ode n'est pas le mien; mais ce qui est encore plus contraire à mon état, à mon devoir, à mon caractère, c'est que la pièce sort du profond respect que l'on doit aux couronnes avec qui le roi de Prusse est en guerre; il n'est permis à personne de s'exprimer comme on fait dans cet écrit. On doit d'ailleurs avertir tous les auteurs que nous ne sommes plus dans un temps où l'usage permettait à l'enthousiasme de la poésie de louer un prince aux dépens d'un autre. L'ode sur la prise de Namur, dans laquelle Boileau raille très indiscrètement le roi d'Angleterre Guillaume III, ne réussirait pas aujourd'hui, et la Motte fut très blâmé de n'avoir pas rendu justice à l'immortel prince Eugène dans une ode au duc de Vendôme.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les dieux, sa maîtresse et son roi :

C'est la maxime de la Fontaine; mais il ne faut dire d'injures ni aux autres dieux, ni aux autres rois, ni aux autres femmes.

On m'a imputé encore, je ne sais quel poëme sur la religion naturelle, imprimé dans Paris, avec le titre de Berlin, par ces imprimeurs qui impriment tout, et publié aussi sous la première lettre de mon nom. Les brouillons et les délateurs ont beau faire, je n'ai jamais écrit, ni en vers, ni en prose, sur la religion naturelle ou révélée; mais je composai dans le palais d'un roi et sous ses yeux, en 1751, un poëme sur la loi naturelle, principe de toute religion, sur cette loi primitive que DIEU a gravée dans nos cœurs, et qui nous enseigne à frémir du mal que nous faisons à nos semblables; ouvrage très-inférieur à son sujet, mais dont tout homme doit chérir la morale pure, et dans lequel il doit respecter le nom qui est à la tête.

Que nous nous éloignons, tous tant que nous sommes, de cette loi naturelle et de la raison qui en est la source! Je ne

parle pas ici des guerres qui inondent de sang le monde entier depuis qu'il est peuplé; je parle de nous autres gens paisibles qui l'inondons de nos mauvais écrits, de nos plates disputes et de nos sottes querelles; je parle de ces graves fous qui enseignent que quatre et quatre font neuf, de nous qui sommes encore plus fous qu'eux, quand nous perdons notre temps à vouloir leur faire entendre que quatre et quatre font huit, et des maîtres fous qui, pour nous mettre d'accord, décident que quatre et quatre font dix.

D'autres fous mourant de faim composent tous les matins dans leurs greniers une des cent mille feuilles qui s'impriment journellement dans notre Europe, croyant fermement avec frère Castel que toute la terre a les yeux sur eux, et ne se doutant pas que le soir leurs belles productions périssent à jamais, tout comme les miennes.

Pendant que ces infatigables araignées font partout leurs toiles, il y en a deux ou trois cents autres qui recueillent soigneusement ces fils qu'on a balayés, et qui composent ce qu'on appelle des journaux; de façon que depuis l'an 1666, nous avons environ dix mille journaux au moins, dans lesquels on a conservé près de trois cent mille extraits de livres inconnus; et ce qui est fort à l'honneur de l'esprit humain, c'est que tout cela se fait pour gagner dix écus, pendant que ces messieurs auraient pu en gagner cent à labourer la terre.

Il faut excepter, sans doute, le journal des savants, uniquement dicté par l'amour des lettres, et le judicieux Bayle, l'éternel honneur de la raison humaine, et quelques-uns de ses sages imitateurs. J'excepte encore mes amis; mais je ne puis excepter frère Berthier, principal auteur du journal de Trévoux, qui n'est point du tout mon ami.

Il faut savoir qu'il y a non-seulement un journal de Trévoux, mais encore un dictionnaire de Trévoux. Par conséquent il y a eu un peu de jalousie de métier entre les ignorants qui ont fait pour de l'argent le dictionnaire de Trévoux, et les savants qui ont entrepris le dictionnaire de l'Encyclopédie. Je ne sais pourquoi. Outre ces terribles savants, nous

sommes une cinquantaine d'empoisonneurs, lieutenants généraux des armées du roi, commandants d'artillerie, prélats, magistrats, professeurs, académiciens, des belles dames même, et moi cultivateur de la terre, et partisan séditieux de la nouvelle charrue, qui tous avons conspiré contre l'État, en envoyant au magasin encyclopédique d'énormes articles. Quelques-uns sont remplis de longues déclamations qui n'apprennent rien, et beaucoup de nos méchants confrères ont manqué à la principale règle d'un dictionnaire, qui est de se contenter d'une définition courte et juste, d'un précepte clair et vrai, et de deux ou trois exemples utiles. Notre fureur de dire plus qu'il ne faut a enflé le dictionnaire, et en a fait un objet de papier et d'encre de plus de trois cent mille écus.

Aussitôt les adverses parties ont soulevé la ville et la cour contre les entrepreneurs; on les a accablés des plus horribles injures; on a poussé la cruauté jusqu'à dire à Versailles qu'ils étaient des philosophes. Qu'est-ce que des philosophes, a dit une grande dame? Un homme grave a répondu : Madame, *ce sont des gens de sac et de corde,* qui examinent dans quelques lignes d'un livre en vingt volumes *in-folio* si les atomes sont insécables ou sécables, si on pense toujours quand on dort, si l'âme est dans la glande pinéale ou dans le corps calleux, si l'ânesse de Balaam était animée par le diable, selon le sentiment du R. P. Bougeant, et autres choses semblables, capables de mettre le trouble dans les consciences timorées des tailleurs scrupuleux de Paris et des pieuses revendeuses à la toilette, qui ne manqueront pas d'acheter ce livre et de le lire assidument. On a fourni des mémoires par lesquels on démontre que si le venin n'est pas expressément dans les tomes imprimés, il se trouvera dans les articles des autres tomes; qu'il en résultera infailliblement des séditions et la ruine du royaume, et qu'enfin rien n'a jamais été plus dangereux dans un État que des philosophes.

Pour dire le vrai, la cabale la plus acharnée a osé accuser d'une cabale des hommes qui ne se sont jamais vus, et qui,

dispersés à une grande distance les uns des autres, cultivent en paix la raison et les lettres.

Hélas! quel temps l'auteur du journal de Trévoux et ceux de son parti prennent-ils pour accuser les philosophes d'être dangereux dans un État? Quelques philosophes auraient-ils donc trempé dans ces détestables attentats qui ont saisi d'horreur l'Europe étonnée? Auraient-ils eu part aux ouvrages innombrables de ces théologiens d'enfer qui ont mis plus d'une fois le couteau dans des mains parricides? attisèrent-ils autrefois les feux de la ligue et de la fronde? ont-ils.... Je m'arrête. Que le gazetier de Trévoux ne force point les hommes éclairés à une récrimination juste et terrible; que ses supérieurs mettent un frein à son audace. J'estime et j'aime plusieurs de ses confrères; c'est avec regret que je lui fais sentir son imprudence, qui lui attire de dures vérités. Quel emploi pour un prêtre, pour un religieux, de vendre tous les mois à un libraire un recueil de médisances et de jugements téméraires!

Si le journal de Trévoux excite le mépris et l'indignation, ce n'est pas qu'on ait moins d'horreur pour ses adversaires. Les auteurs de la gazette ecclésiastique, qui ont outragé si souvent le célèbre Montesquieu, et tant d'honnêtes gens; eux qui, dans leurs libelles séditieux, ont attaqué le roi, l'État et l'Église; qui fabriquent cette gazette scandaleuse, comme les filous exécutent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de noms et de demeures, associés à des recéleurs, fuyant à tout moment la justice, et, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, et pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, les jansénistes et les molinistes, etc. (*Le reste comme la première note qu'on a lue ci-devant. Elle étoit suivie de ce P. S.*)

P. S. Sur une lettre reçue du roi de Prusse, je suis en droit de réfuter ici quelques mensonges imprimés. J'en choisirai trois dans la foule. La première erreur est celle d'un homme

qui malheureusement a employé tout son esprit et toutes ses lumières à pallier, dans un livre plein de recherches savantes, les suites de la révocation de l'édit de Nantes, suites plus funestes que ne le voulait un monarque sage; il a voulu encore (qui le croirait?) diminuer, excuser les horreurs de la Saint-Barthélemi, que l'enfer ne pourrait approuver, s'il s'assemblait pour juger les hommes.

Cet écrivain avance, dans son livre (*), que les mémoires de Brandebourg n'ont pas été écrits par le roi de Prusse. Je suis obligé de dire, à la face de l'Europe, sans crainte d'être démenti par personne, que ce monarque seul a été l'historien de ses États. L'honneur qu'on veut me faire d'avoir part à son ouvrage, ne m'est point dû; je n'ai servi qu'à lui applanir les difficultés de notre langue, dans un temps où je la parlais mieux qu'aujourd'hui, parce que les instructions des académiciens mes confrères étaient plus fraîches dans ma mémoire; je n'ai été que son grammairien. S'il m'arracha à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à mes emplois, à ma fortune; si je lui sacrifiai tout, j'en fus récompensé en étant le confident de ses ouvrages; et quant à l'honneur qu'il daigna me faire, de me demander à mon roi pour être au nombre de ses chambellans, ceux qui me l'ont reproché ne savent pas que cette dignité était nécessaire à un étranger dans sa cour.

Le même auteur (**) accuse d'infidélité les mémoires de Brandebourg, sur ce que l'illustre auteur dit que le roi son grand-père recueillit vingt mille Français dans ses États : rien n'est plus vrai. Le critique ignore que celui qui a fait l'histoire de sa patrie, connaît le nombre de ses sujets comme celui de ses soldats.

A qui doit-on croire, ou à celui qui écrit au hasard qu'il n'y eut pas dix mille Français réfugiés dans les provinces de la maison de Prusse, ou au souverain qui a dans ses archives la

(*) Page 84 de l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes et des massacres de la Saint-Barthélemi.

(**) *Ibid.*

liste de vingt mille personnes auxquelles on donna des secours, et qui les méritèrent si bien en apportant chez lui tant d'arts utiles?

Ce critique ajoute qu'il n'y a pas eu cinquante familles françaises réfugiées à Genève. Je connais cette ville florissante, voisine de mes terres; je certifie, sur le rapport unanime de tous ses citoyens que j'ai eu l'honneur de voir à ma campagne, magistrats, professeurs, négociants, qu'il y a eu beaucoup au-delà de mille familles françaises dans Genève; et de ces familles à qui l'auteur reproche leur misère vagabonde, j'en connais plusieurs qui ont acquis de très-grandes richesses par des travaux honorables.

La plupart des calculs de cet auteur ne sont pas moins erronés. Celui qui a eu le malheur d'être l'apologiste de la Saint-Barthélemi, celui qui a été forcé de falsifier toute l'histoire ancienne pour établir la persécution; celui-là, dis-je, méritait-il de trouver la vérité? S'il y a eu parmi les catholiques un homme capable de préconiser les massacres de la Saint-Barthélemi, nous venons de voir, dans le parti opposé, un écrivain anonyme qui, avec beaucoup moins d'esprit et de connaissances, et non moins d'inhumanité, a essayé de justifier les meurtres que son parti commettait autrefois, lorsque des fanatiques errants immolaient d'autres fanatiques qui ne rêvaient pas de la même manière qu'eux.

Quel est le plus condamnable, ou d'un siècle ignorant et barbare dans lequel on commettait de telles cruautés, ou d'un siècle éclairé et poli dans lequel on les approuve!

C'est ainsi que des ennemis de l'humanité écrivent sur plus d'une matière depuis quelques années : et ce sont ces livres qu'on tolère! Il semble que des démons aient conspiré pour étouffer en nous toute pitié, et pour nous ravir la paix dans tous les genres et dans toutes les conditions.

Ce n'est pas assez que le fléau de la guerre ensanglante et bouleverse une partie de l'Europe, et que ses secousses se fassent sentir aux extrémités de l'Asie et de l'Amérique; il faut encore que le repos des villes soit continuellement troublé par

des misérables qui veulent se venger de l'obscurité, en se déchaînant contre toute espèce de mérite. Ces taupes, qui soulèvent un pied de terre dans leurs trous, tandis que les puissances du siècle ébranlent le monde, ne seront pas éclairées par la lumière qu'on leur présente ici; mais on se croira trop heureux si ce peu de vérités peut germer dans l'esprit de ceux qui, étant appelés aux emplois publics, doivent aimer la modération, et avoir le fanatisme en horreur.

ODE XIII.

A LA VÉRITÉ. [1]

VÉRITÉ, c'est toi que j'implore;
Soutiens ma voix, dicte mes vers :
C'est toi qu'on craint et qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers :
Tes yeux veillent sur la justice;
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du temps abattu;
Témoin sacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace et la vertu.

Qu'un autre en sa fougue hautaine,
Insultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Césars;
Qu'en adoptant l'erreur commune,
Il n'impute qu'à la fortune
Les succès des plus grands guerriers;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence satirique (1)
Pense avoir flétri les lauriers.

Illustres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux

[1] Cette ode est de l'année 1762, dans le temps de l'affreuse aventure de Calas.

(1) Allusion à l'ode à la Fortune, si vantée dans les collèges.

Avez renversé par la guerre
D'autres brigands moins courageux,
Je vous hais, mais je vous admire :
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a sur nos esprits;
Ce sont les tyrans sans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur et du mépris.

Kouli-kan ravage l'Asie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit sur sa vie;
Qu'il expire sous mille bras;
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Gustave
Ailleurs eût rampé sous ses lois;
Et dans ces fameuses journées
Au droit du glaive destinées,
Tout soldat est égal aux rois.

Mais que ce fourbe sanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'esclaves hardis,
Entre les bras de sa maîtresse
Plongé dans la flatteuse ivresse
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant sa tête,
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la discorde et la mort!

Que Borgia, sous sa tiare
Levant un front incestueux,

Immole à sa fureur avare
Tant de citoyens vertueux ;
Et que la sanglante Italie
Tremble, se taise et s'humilie
Aux pieds de ce tyran sacré !
O terre ! ô peuples qu'il offense !
Criez au ciel, criez vengeance ;
Armez l'univers conjuré.

O vous tous qui prétendez être
Méchants avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître :
Qu'est-ce donc que la Vérité?
S'il est un magistrat injuste,
Il entendra la voix auguste
Qui contre lui va prononcer ;
Il verra sa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidèle,
Que le temps ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare ?
Ce n'est point le brave officier
Qui de Champagne ou de Navarre
Dirige le courage altier ;
C'est un pédant morne et tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité,
Mieux que les Molé vénérables,
Le droit de juger ses semblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, âme atroce, âme dure,
Qui veux, dans tes graves fureurs,

Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture! usage abominable
Qui sauve un robuste coupable,
Et qui perd le faible innocent;
Du faîte éternel de son temple,
La Vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémissant.

Vérité, porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle et fatale histoire
Du supplice affreux des Calas;
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injustice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprètes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la justice, et tremblez.

Qu'il est beau, généreux d'Argence, (2)
Qu'il est digne de ton grand cœur
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Resserre sa pitié prudente;
Son cœur glacé n'ose s'ouvrir;
Son zèle est réduit a tout craindre :
Il est cent amis pour nous plaindre,
Et pas un pour nous secourir.

(2) Le marquis d'Argens.

Quel est ce guerrier intrépide?
Aux assaúts je le vois voler,
A la cour je le vois timide :
Qui sait mourir n'ose parler.
La Germanie et l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baisser les yeux :
Mais un mot, un seul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'est qu'un esclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques
De ce ministre des combats (3)
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête et le bras,
Qui pense et parle avec courage,
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons passagers,
Qui foule aux pieds la calomnie,
Et qui sait mépriser l'envie,
Comme il méprisa les dangers.

(3) Le duc de Choiseul.

ODE XIV.

SUR LE CARROUSEL DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE. (1)

1766.

Sors du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois,
Ou de Corinthe ou de Mégare;
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire,
Toi qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend,
Et qu'il faut toujours qu'on admire.

Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Élide;
Prends un sujet moins insipide;
Viens cueillir un plus beau laurier.
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.

La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone.
Elle la possède et la donne.
Mars, Thémis, les Jeux, les Amours

(1) Cette pièce avait été imprimée d'abord sous le titre de *Galimatias pindarique*. Malgré l'inégalité des strophes, on a cru devoir la laisser au nombre des Odes, parce qu'elle a le caractère de ce genre de poésie.

Sont en foule autour de son trône.
Viens chanter cette Thalestris
Qu'irait courtiser Alexandre.
Sur tes pas je voudrais m'y rendre,
Si je n'étais en cheveux gris.

Sans doute en dirigeant ta course
Vers les sept étoiles de l'ourse,
Tu verras dans ton vol divin
Cette France si renommée
Qui brille encor dans son déclin;
Car ta muse est accoutumée
A se détourner en chemin.

Tu verras ce peuple volage
De qui la mode et le langage
Règnent dans vingt climats divers;
Ainsi que ta brillante Grèce
Par ses arts, par sa politesse,
Servit d'exemple à l'univers.

Mais il est encor des barbares
Jusque dans le sein de Paris;
Des bourgeois pesants et bizarres,
Insensibles aux bons écrits;
Des fripons aux regards austères,
Persécuteurs atrabilaires
Des grands talents et des vertus :
Et si dans ma patrie ingrate
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Anitus.

Je m'aperçois que je t'imite.
Je veux aux campagnes du Scythe

Chanter les jeux, chanter les prix
Que la nouvelle Thalestris
Accorde aux talents, au mérite;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuses entreprises,
L'esprit, les grâces, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos sottises.

ODE XV.

SUR LA GUERRE DES RUSSES CONTRE LES TURCS, EN 1768.

L'HOMME n'était pas né pour égorger ses frères;
Il n'a point des lions les armes sanguinaires;
La nature en son cœur avait mis la pitié :
De tous les animaux seul il répand des larmes;
Seul il connaît les charmes
D'une tendre amitié.

Il naquit pour aimer : quel infernal usage
De l'enfant du plaisir fit un monstre sauvage?
Combien les dons du ciel ont été pervertis!
Quel changement, ô dieux! la nature étonnée,
Pleurante et consternée,
Ne connaît plus son fils.

Heureux cultivateurs de la Pensilvanie,
Que par son doux repos votre innocente vie
Est un juste reproche aux barbares chrétiens!
Quand, marchant avec ordre au bruit de leur tonnerre,
Ils ravagent la terre,
Vous la comblez de biens.

Vous leur avez donné d'inutiles exemples :
Jamais un Dieu de paix ne reçut dans vos temples

Ces horribles tributs d'étendards tout sanglants;
Vous croiriez l'offenser, et c'est dans nos murailles
Que le dieu des batailles
Est le dieu des brigands.

Combattons, périssons, mais pour notre patrie.
Malheur aux vils mortels qui servent la furie
Et la cupidité des rois déprédateurs!
Conservons nos foyers; citoyens sous les armes,
Ne portons les alarmes
Que chez nos oppresseurs.

Où sont ces conquérants que le Bosphore enfante?
D'un monarque abruti la milice insolente
Fait avancer la mort aux rives du Tyras. (*)
C'est là qu'il faut marcher, Roxelans invincibles;
Lancez vos traits terribles
Qu'ils ne connaissent pas.

Frappez, exterminez les cruels janissaires,
D'un tyran sans courage esclaves téméraires.
Du malheur des mortels instruments malheureux,
Ils voudraient qu'à la fin, par le sort de la guerre,
Le reste de la terre
Fût esclave comme eux.

La Minerve du Nord vous enflamme et vous guide;
Combattez, triomphez sous sa puissante égide;
Galitzin vous commande, et Byzance en frémit.
Le Danube est ému, la Tauride est tremblante;
Le sérail s'épouvante.
L'univers applaudit.

(*) Fleuve de la Sarmatie d'Europe, aujourd'hui le Niester ou Dniester.

ODE XVI.

A PROPOS DE LA GUERRE PRÉSENTE EN GRÈCE.

1768.

Au fond d'un sérail inutile
Que fait parmi ses icoglans
Le vieux successeur imbécile
Des Bajazets et des Orcans?
Que devient cette Grèce altière,
Autrefois savante et guerrière,
Et si languissante aujourd'hui,
Rampante aux genoux d'un Tartare,
Plus amollie et plus barbare,
Et plus méprisable que lui?

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivants de Minerve et de Mars,
Des Persans vainqueurs intrépides,
Et favoris de tous les arts;
Eux qui, dans la paix, dans la guerre,
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs dieux,
Lorsque Jupiter et Neptune
Leur asservirent la fortune,
Et combattirent avec eux.

Mais quand sous les deux Théodoses
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoses
Que de vils pédants tonsurés,
Un délire théologique

ODE XVII.

L'ANNIVERSAIRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMI,

POUR L'ANNÉE 1772.

Tu reviens après deux cents ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abîme éternel du temps
Te couvre de sa nuit profonde!
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique histoire!
Mortels, à souffrir condamnés,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le triumvirat
Que Rome devint florissante.
Un poltron, tyran de l'État,
L'embellit de sa main sanglante.
C'est après les proscriptions
Que les enfants des Scipions
Se croyaient heureux sous Octave.
Tranquille et soumis à sa loi,
On vit danser le peuple-roi,
En portant des chaînes d'esclave.

Virgile, Horace, Pollion,
Couronnés de myrte et de lière,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baisers de Glycère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux

Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des assassins mercenaires :
Et les familles des proscrits
Rassemblaient les jeux et les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévasté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès, par ses dons renaissants,
A bientôt consolé la terre.
L'enfer engloutit dans ses flancs
Les déplorables habitants
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on son séjour ?...
On y revint, on fit l'amour ;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a versé des pleurs,
Chaque siècle a connu les crimes ;
Ce monde est un amas d'horreurs,
De coupables et de victimes.
Des maux passés le souvenir
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids insupportable ;
DIEU prit pitié du genre humain :
Il le créa frivole et vain,
Pour le rendre moins misérable.

ODE XVIII.

SUR LE PASSÉ ET LE PRÉSENT.

1775.

Si la main des rois et des prêtres
Ébranla le monde en tout temps,
Et si nos coupables ancêtres
Ont eu de coupables enfants,
O triste Muse de l'histoire,
Ne grave plus à la mémoire
Ce qui doit périr à jamais :
Tu n'as vu qu'horreur et délire.
Les annales de chaque empire
Sont les archives des forfaits.

La fable est encor plus funeste,
Ses mensonges sont plus cruels.
Tantale, Atrée, Égiste, Oreste,
N'épouvantez plus les mortels.
Que je hais le divin Achille,
Sa colère en malheurs fertile,
Et tous ces ridicules dieux
Que vers le ruisseau du Scamandre
Du haut du ciel on fait descendre
Pour inspirer un furieux !

Josué, je hais davantage
Tes sacrifices inhumains.
Quoi ! trente rois dans un village
Pendus par tes dévotes mains !
Quoi ! ni le sexe, ni l'enfance

De ton exécrable démence
N'ont pu désarmer la fureur!
Quoi! pour contempler ta conquête,
A ta voix le soleil s'arrête!
Il devait reculer d'horreur.

Mais de ta horde vagabonde
Détournons mes yeux éperdus.
O Rome! ô maîtresse du monde!
Verrai-je en toi quelques vertus?
Ce n'est pas sous l'infâme Octave,
Ce n'est pas lorsque Rome esclave
Succombait avec l'univers,
Ou quand le sixième Alexandre
Donnait dans l'Italie en cendre
Des indulgences et des fers.

L'innocence n'a plus d'asile :
Le sang coule à mes yeux surpris
Depuis les vêpres de Sicile
Jusqu'aux matines de Paris.
Est-il un peuple sur la terre
Qui, dans la paix ou dans la guerre,
Ait jamais vu des jours heureux?
Nous pleurons ainsi que nos pères,
Et nous transmettons nos misères
A nos déplorables neveux.

C'est ainsi que mon humeur sombre
Exhalait ses tristes accents.
La nuit, me couvrant de son ombre,
Avait appesanti mes sens.
Tout à coup un trait de lumière

Ouvrit ma débile paupière,
Qui cherchait en vain le repos;
Et des demeures éternelles
Un génie étendant ses ailes
Daigna me parler en ces mots :

Contemple la brillante aurore
Qui t'annonce enfin les beaux jours;
Un nouveau monde est près d'éclore,
Até disparaît pour toujours.
Vois l'auguste philosophie,
Chez toi si long-temps poursuivie,
Dicter ses triomphantes lois.
La Vérité vient avec elle
Ouvrir la carrière immortelle
Où devaient marcher tous les rois.

Les cris affreux du fanatique
N'épouvantent plus la raison;
L'insidieuse Politique
N'a plus ni masque ni poison.
La douce, l'équitable Astrée
S'assied, de grâces entourée,
Entre le trône et les autels;
Et sa fille, la Bienfaisance,
Vient de sa corne d'abondance
Enrichir les faibles mortels.

Je lui dis : Ange tutélaire,
Quels dieux répandent ces bienfaits?
C'est un seul homme (*)... Et le vulgaire
Méconnaît les biens qu'il a faits!

(*) M. Turgot.

Le peuple, en son erreur grossière,
Ferme les yeux à la lumière,
Il n'en peut supporter l'éclat.
Ne recherchons point ses suffrages;
Quand il souffre, il s'en prend aux sages;
Est-il heureux, il est ingrat.

On prétend que l'humaine race,
Sortant des mains du Créateur,
Osa, dans son absurde audace,
S'élever contre son auteur.
Sa clameur fut si téméraire,
Qu'à la fin DIEU, dans sa colère,
Se repentit de ses bienfaits.
O vous que l'on voit de DIEU même
Imiter la bonté suprême,
Ne vous en repentez jamais.

FIN DES ODES.

XXXVI. A monsieur ***. page 83
XXXVII. A mademoiselle de Guise, sur son mariage avec M. le duc de Richelieu. 84
XXXVIII. A M. le comte de Tressan. 86
XXXIX. A M. le comte Algarotti. 87
XL. A M. de Saint-Lambert. 88
XLI. A mademoiselle de Lubert. 89
XLII. A M. Helvétius. 91
XLIII. A mademoiselle Sallé. 92
XLIV. A madame la marquise du Châtelet, sur la philosophie de Newton. 93
XLV. A M. de Saint-Lambert. 97
XLVI. Au prince royal, depuis roi de Prusse. De l'usage de la science dans les princes. 99
XLVII. Au prince royal de Prusse. 103
XLVIII. Au prince royal de Prusse, au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait demandé ce qu'elle faisait à Cirey. 105
XLIX. Au roi de Prusse Frédéric le grand, en réponse à une lettre dont il honora l'auteur à son avènement à la couronne. 107
L. A M. le comte de Maurepas, ministre d'État, sur l'encouragement des arts. 111
LI. Au roi de Prusse. 116
LII. Au roi de Prusse. 117
LIII. Au roi de Prusse. 119
LIV. Au roi de Prusse. Fragment. 120
LV. Au roi de Prusse. 121
LVI. Au roi de Prusse. 126
LVII. A M. le comte Algarotti, qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre. 128

LVIII. Au roi. Présentée à sa majesté, au camp devant Fribourg. page 132
LIX. Au roi de Prusse. Fragment. 134
LX. Au roi de Prusse. 135
LXI. Au roi de Prusse, qui avait adressé des vers à l'auteur sur des rimes redoublées. 136
LXII. A S. A. S. madame la duchesse du Maine, sur la victoire remportée par le roi à Lawfelt. 137
LXIII. A M. le duc de Richelieu. 142
LXIV. A madame Denis, nièce de l'auteur. La vie de Paris et de Versailles. 143
LXV. A M. le comte Algarotti. 150
LXVI. A M. le président Hénault. 152
LXVII. A M. le maréchal de Saxe, en lui envoyant les œuvres de M. le marquis de Rochemore, son ancien ami, mort depuis peu. 156
LXVIII. A M. le duc de Richelieu, à qui le sénat de Gènes avait érigé une statue. 157
LXIX. A M. d'Arnaud. 159
LXX. Au roi de Prusse. 160
LXXI. A M. Helvétius. 162
LXXII. A M. le comte de Tressan. 163
LXXIII. A M. Desmahis. 164
LXXIV. A M. le cardinal Quirini. 165
LXXV. Au roi de Prusse. 167
LXXVI. L'auteur arrivant dans sa terre près du lac de Genève. 169
LXXVII. A M. Desmahis. 175
LXXVIII. A l'empereur (François I) et l'impératrice, reine de Hongrie, sur l'inauguration de l'université de Vienne. 177
LXXIX. A M. le duc de Richelieu, sur la conquête de Mahon. 178

LXXX. A M. le président Hénault, sur son ballet du *Temple des Chimères*, mis en musique par M. le duc de Nivernois, et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle en 1760. page 180

LXXXI. A M. le marquis de Ximénès, qui lui avait adressé une épître. 181

LXXXII. A Daphné, célèbre actrice. 182

LXXXIII. A madame Denis, sur l'agriculture. 189

LXXXIV. A madame Élie de Beaumont, en réponse à une épître en vers, au sujet de mademoiselle Corneille. 194

LXXXV. A mademoiselle Clairon. 195

LXXXVI. A M. l'abbé de la Porte. 198

LXXXVII. A Henri IV, sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin, père de Louis XVI. 199

LXXXVIII. A M. le chevalier de Boufflers. 202

LXXXIX. A M. François de Neufchâteau. 203

XC. A M. de Chabanon, qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie. 204

XCI. A madame de Saint-Julien. 205

XCII. A mon Vaisseau. 206

XCIII. A M. de Saint-Lambert. 209

XCIV. A madame la duchesse de Choiseul. 212

XCV. A Boileau, ou mon testament. 214

XCVI. A M. Pigal. 220

XCVII. A l'auteur du livre des *Trois imposteurs*. 222

XCVIII. A l'impératrice de Russie, Catherine II. 225

XCIX. Au roi de Suède, Gustave III. 230

c. Au roi de Danemarck, Christian VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses États. page 231

ci. Au roi de la Chine, sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer. 240

cii. A Horace. 253

ciii. Benaldaki à Caramouftée, femme de Giafar le Barmécide. 261

civ. A M. d'Alembert. 263

cv. Au roi de Suède, Gustave III. 273

cvi. A madame de Saint-Julien, née comtesse de la Tour-du-Pin. 274

cvii. A M. Marmontel. 276

cviii. A M. Guys, qui avait adressé à l'auteur son voyage littéraire de la Grèce. 278

cix. A un homme. 279

cx. A madame Necker. 281

cxi. A M. le marquis de Villette. 282

cxii. Au même, sur son mariage. Traduction d'une épître de Properce à Tibulle, qui se mariait avec Délie. 284

cxiii. A M. le prince de Ligne, sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778. 285

cxiv. A M. le marquis de Villette. Les adieux du vieillard. 286

STANCES.

i. Sur les poëtes épiques. 291

ii. A M. de Forcalquier. 292

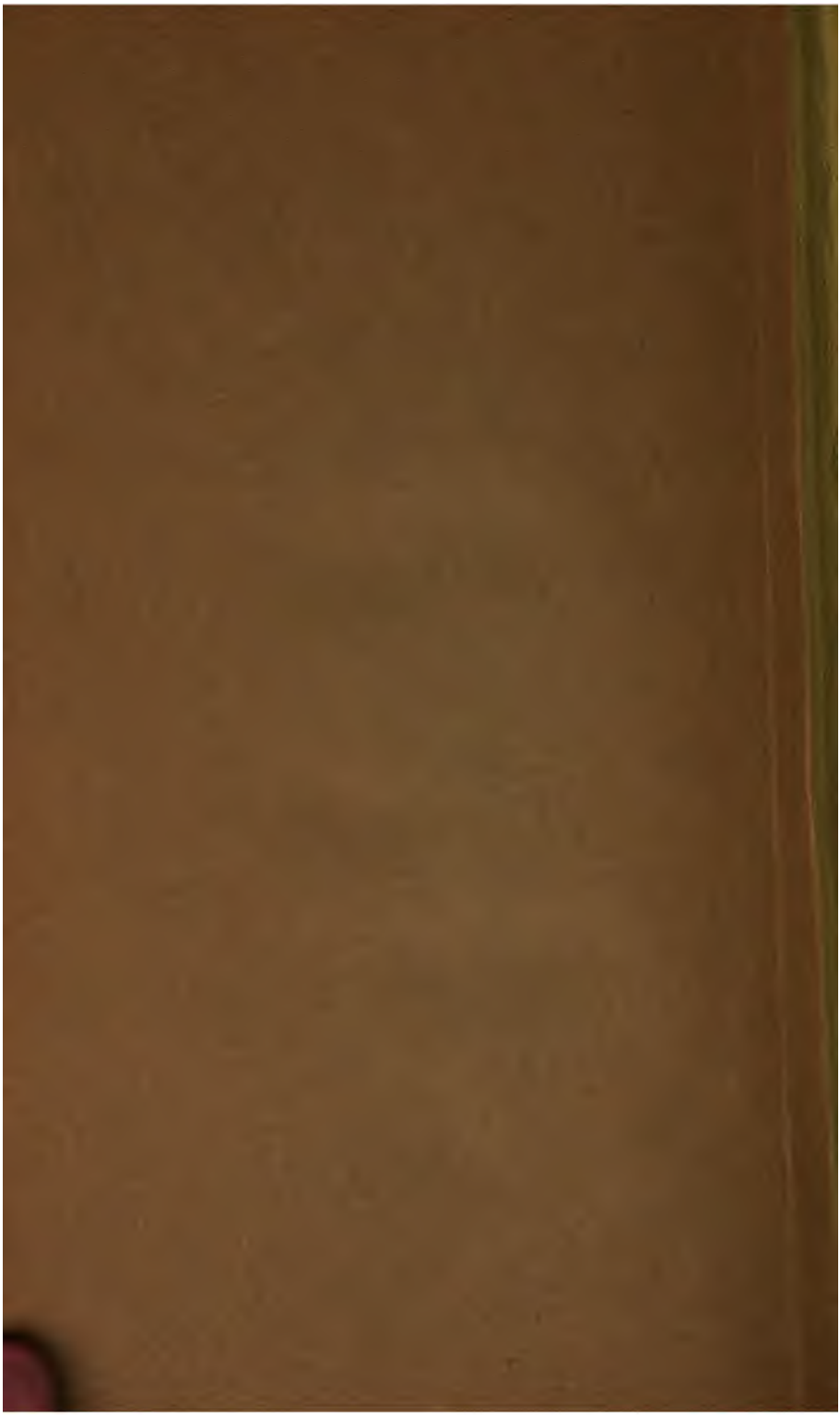
iii. Au même, au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait envoyé une pagode chinoise. 293

IV. A monseigneur le prince de Conti, pour un neveu du père Sanadon, jésuite. page 294
V. A madame du Bocage. 295
VI. Au président Hénault, en lui envoyant le manuscrit de Mérope. 296
VII. Au roi de Prusse, en lui adressant un marchand de vin. 297
VIII. Au roi de Prusse. 298
IX. Au roi de Prusse, pour en obtenir la grâce d'un Français détenu depuis long-temps dans les prisons de Spandau. 299
X. A madame la marquise de Pompadour. 300
XI. A M. Van-Haren, député des États-Généraux. 301
XII. Sur le Louvre. *ibid.*
XIII. Stances irrégulières à madame la dauphine, infante d'Espagne. 302
XIV. Impromptu faits à un souper, dans une cour d'Allemagne. 304
XV. Au roi de Prusse. 306
XVI. A madame Denis. 307
XVII. A M. Blin de Sainmore, qui avait envoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Estrées à Henri IV. *ibid.*
XVIII. A M. le chevalier de Boufflers, qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée *le Cœur*. 308
XIX. A M. Deodati de Tovazi, qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue italienne. 309
XX. A l'impératrice de Russie, Catherine II, à l'occasion de la prise de Choczim par les Russes, en 1769. 310
XXI. A madame la duchesse de Choiseul, sur la fondation de Versoy. 311

XXII. A M. Saurin, sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur à cet ordre, en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines. page 312
XXIII. A madame Necker. 313
XXIV. A madame du Deffant. 314
XXV. Les désagréments de la vieillesse. 316
XXVI. Au roi de Prusse, sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, et envoyé par sa majesté en janvier 1775. 317
XXVII. Stances sur l'alliance renouvelée entre la France et les Cantons helvétiques, jurée dans l'église de Soleure le 15 auguste 1777. 318
XXVIII. Stances ou quatrains, pour tenir lieu de ceux de Pibrac, qui ont un peu vieilli. 319

ODES.

I. Sur le vœu de Louis XIII. 325
II. Sur les malheurs du temps. 329
III. Sur le fanatisme. 333
IV. A M. le duc de Richelieu, sur l'ingratitude. 341
V. A MM. de l'académie des sciences qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer des degrés de latitude. 347
VI. Sur la paix de 1736. 350
VII. Sur la mort de l'empereur Charles VI. 355
VIII. Au roi de Prusse, sur son avènement au trône. 357
IX. A la reine de Hongrie Marie-Thérèse d'Autriche. 361
X. La clémence de Louis XIV et de Louis XV dans la victoire. 364
XI. Est-il encore des satiriques, etc. 367
XII. Sur la mort de S. A. R. madame la princesse de Bareith. 373

XIII. A la Vérité. page 394
XIV. Sur le Carrousel de l'impératrice de Russie. 399
XV. Sur la guerre des Russes contre les Turcs, en 1768. 401
XVI. A propos de la guerre présente en Grèce. 403
XVII. L'anniversaire de la Saint-Barthélemi, pour l'année 1772. 406
XVIII. Sur le passé et le présent. 408

FIN DE LA TABLE.